Bibliothèque de la Vie Moderne

GASTON BUSSY ET GASTON LÈBRE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

LE

Mahatma

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 6072
1888

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION,
EDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

LE MAHATMA

I

Souriant, les mains tendues, Rivesaltes s'avança vers Scipion Pécou et sa sœur.

Les portières que soulevaient les serviteurs hindous, retombèrent en plis lourds, et, dans le silence de l'hôtel clos, on n'entendit que les rumeurs montant de l'avenue des Champs-Élysées, — s'adoucissant en un murmure lointain.

Immobiles sur le seuil de la salle profonde, regardant autour d'eux avec une moue réprobatrice, le vieux député radical et son Egérie demeuraient hésitants.

Une soie de couleur citrine couvrait les murs, s'étendait en velum, cachait les fenêtres. Sous les broderies omnicolores le fond disparaissait. C'é-

taient des fleurs ou des emblèmes, des signes inexplicables. Des lotus blancs, des lotus bleus, avec un réginal éclat s'épanouissaient. Des cercles surmontaient les calices mystiques ; — des cercles, que traversaient croisés en X, un bâton, un serpent. Des triangles pourpre étaient tracés, portant en exergue à chacune de leurs pointes des caractères sanscrits.

Étroites, cintrées, trois portes de laque aventurine éclairaient la tenture de taches rutilantes. Sur leurs panneaux, des lamelles d'argent et des lamelles d'or dessinaient des voussures, des colonnettes grêles, de fines arabesques.

Chargés de bougies allumées, du plafond pendaient, rouges et roses, sept lustres en verre de Venise.

Pas de meubles : des divans larges, et, jetés au hasard sur le tapis de Lahore, des coussins en étoffe de Brousse ou de Surate.

Se tenant par le bras, les deux Pécou marchaient lentement. Au milieu de la pièce ils s'arrêtèrent, examinant un grand vase de bronze, que remplissait une eau limpide, et des trépieds de bronze où de hautes flammes brûlaient.

Sur un divan très bas, ils s'assirent enfin, côte à côte, le buste raide, dans une attitude guindée.

Brune, grande, osseuse, M^lle^ Pécou enveloppait

d'un châle de laine noire sa poitrine plate, ses flancs étroits. Posé trop en arrière, un chapeau de crêpe défraîchi, déformé, coiffait sa tête volumineuse. Les cheveux relevés et plaqués sur le crâne découvraient le front proéminent. Le nez court, écrasé, la bouche, largement fendue, étaient vulgaires. Creusée entre les sourcils, une ride profonde les rapprochait, durcissant les yeux noirs, au regard hardi et hautain.

Petit, replet, Pécou avait des joues rosées, un menton glabre, une bouche sensuelle, des prunelles claires. Les cheveux blancs et longs, accentuaient l'expression de bonhomie béate de sa figure. Il était vêtu d'un gilet boutonné jusqu'au col, d'une redingote flottante, chaussé de gros souliers; et, muet, un peu décontenancé, il tournait entre ses doigts un chapeau plat à larges bords.

En face d'eux, sur une pile de coussins étagés, Rivesaltes avait pris place. Il les remerciait d'être venus, s'empressait auprès de M^lle^ Pécou : « N'avait-elle pas trop chaud, après le froid du dehors ? C'est qu'on n'a jamais vu une fin de janvier aussi rigoureuse... » et il lui glissa sous les pieds un tabouret incrusté de nacre que, du bout de ses galoches démocratiques, elle repoussa rudement.

La richesse du décor, ce luxe, l'indignaient, et elle en voulait au chroniqueur d'avoir su l'amener là. Elle ne le connaissait que de nom et de vue, pour l'avoir rencontré dans les couloirs de la Chambre où s'égarait parfois le chef des échos du

Vert Galant — le journal le mieux informé de Paris.

Et elle regrettait de s'être laissée prendre à son invitation, faite, disait-il, au nom d'un singulier et puissant personnage, un « Mahatma », venu du fond de l'Inde pour démolir les superstitions. Elle s'imaginait mal, dans ce milieu fastueux, le réformateur, le novateur, souhaité par sa révolutionnaire intolérance. Elle craignait quelque traîtrise... le nom de son frère, cité dans le compte rendu d'une soirée — select — comme dirait Rivesaltes! Quel effet sur les électeurs!

Assombrie, dédaigneuse elle résistait aux politesses du journaliste... Elle détestait d'ailleurs ce joli homme d'une élégance trop cherchée : ses chaussures vernies, la blancheur satinée de ses manchettes, de son plastron, — repassés à Londres — ses cravates piquées d'épingles précieuses, tout en lui offusquait la vieille fille.

Rivesaltes ne se méprenait point sur la cause de la visible irritation de M^lle^ Pécou. Cessant des avances inutiles il tira de sa poche plusieurs feuillets, les mit en ordre.

— Tenez, dit-il d'un air indifférent, pendant que nous sommes encore seuls, voulez-vous que je vous lise les premières lignes de mon article de demain? Ce sont quelques notes qui doivent précéder le compte rendu de la soirée.

Il fit une pause et, changeant de ton, ouvrit une parenthèse habile :

— Je ne parlerai, bien entendu, que des personnes qui m'y autoriseront... dois-je vous nommer ?

— C'est inutile ! exclama Mlle Pécou.

— Tout à fait inutile ! appuya Pécou.

Ils étaient rassurés. Avec un demi-sourire, Rivesaltes commença :

« Dans l'Inde, mère du vedantisme, de la reli-
« gion de Zoroastre, de la loi de Moïse, de la
« doctrine du Christ.....

Les deux Pécou se regardèrent. La sœur eut, des épaules, un geste méprisant que répéta le frère.

« ... vivent des cénobites, maîtres de la science
« du divin ; des philosophes qui, depuis des siè-
« cles, se transmettent le secret des civilisations
« disparues, des savants qui ont connu de tout
« temps les découvertes d'aujourd'hui. Posses-
« seurs de facultés supra-humaines, adeptes aux
« yeux desquels l'occulte et le mystérieux sont
« dévoilés, pour qui le temps, l'espace, la pe-
« santeur, n'existent plus...

« Voilà ce que sont les Mahatmas. Leur nom
« veut dire : « Grande âme. » Ils n'ignorent rien
« de nos sciences exactes et sont maîtres en des
« sciences que nous qualifions d'obscures, de chi-
« mériques.

« Phrénologues, physiognomonistes, ils mettent
« à nu la pensée. Magnétiseurs, ils cherchent en
« l'homme des sens nouveaux, développent ses
« facultés mentales et, dans un être nerveux, ané-

« mié, physiquement déséquilibré, ils constatent « l'existence d'une force plus puissante que l'élec- « tricité. »

— Je ne vous ennuie pas, s'interrompit Rive-saltes.

Avant d'esquisser un geste poli de négation Scipion se tourna vers sa sœur :

— Ça ne t'ennuie pas ?

Intéressée sans vouloir l'avouer, elle ne répondit que par un coup d'œil. Scipion parla pour elle :

— Vous me ferez plaisir, monsieur, en continuant.

Le journaliste reprit :

« Dans une retraite inaccessible, sur les plateaux « élevés de l'Himalaya, ils vivent en commu- « nauté. Mais ils restent en relations constantes « avec leurs disciples — où que ceux-ci résident « — car, les Mahatmas ont *un double*, un corps « *astral* qu'ils transportent à de prodigieuses dis- « tances. A quelques secondes d'intervalle, on les « voit apparaître dans les rues de Calcutta, puis, « en pleine mer, sur un vaisseau ! Maîtres occultes « et vénérés de l'Inde, ils préparent... »

Un bonjour, gaîment jeté, fit retourner Rive-saltes :

— Tiens, Santallier !... Mesdames !...

— Nous sommes exacts, dit Santallier tirant sa montre, 9 heures... très précises !

Rivesaltes avançait des sièges aux dames qu'accompagnait le découvreur électricien.

Pécou s'était levé pour les saluer; il chuchotta à sa sœur :

— Elles sont bien, ces personnes là!

Mlle Pécou les dévisagea :

— Pas mal!... la mère et les deux filles sans doute.

— C'est évident, assura Pécou.

— Madame et mesdemoiselles Astrée, fit Rivesaltes, toujours prévenant.

Les serviteurs hindous introduisirent plusieurs personnes que Rivesaltes présentait d'un mot :

L'avocat Laurance; Desrocs, le docteur spiritualiste, le médecin du clergé; son jeune confrère Vergenne; Marius Fontailles, l'unique élève de l'unique professeur de tamoul qui soit à Paris. Très grand, très blond, très maigre, rougissant, embarrassé, Régis Fontailles suivait son frère.

Puis, vinrent le président Vaultier et le banquier Barnery.

Gracieux, Rivesaltes se multipliait, favorisant les rapprochements.

— Mais, remarquait-il, vous vous connaissez tous : vous êtes la crême de la crême, le *gratin* du Tout Paris.

Santallier tira sa montre :

— Neuf heures dix !... on va commencer, Rivesaltes?... non?... vous aviez dit : neuf heures!

Le journaliste réclamait le quart d'heure de

grâce; il attendait encore plusieurs personnes :

— Prenez patience, on ne peut tarder. Et, tenez !... voici les désirés...

Ensemble, arrivaient le comte de Lussac, ayant au bras Mme de Valdenesse et le marquis de la Chesnaye, avec la comtesse de Rocheterre.

Le comédien Colonneux les précédait.

Devant les deux professionnals beauties, Rivesaltes s'inclina si bas, qu'il était presque à leurs genoux.

Elles se déclarèrent très pressées, attendues chez la reine d'Espagne :

-- On vient, parce que c'est vous!

Coulant son regard vers Mlle Pécou, Mme de Rocheterre s'informa :

— Nous ne sommes pas drôles, comme ça,... en grands atours?...

Rivesaltes répondit :

— L'éclectisme, en fait de tenue, m'était imposé... je comptais sur vous pour nous éblouir.

Et il les accabla de compliments :

— Parole! c'est une charité de daigner se montrer quand on est aussi belles!

Il tira de sa poche un carnet d'écaille à tablettes d'ivoire, inspecta la mine de son crayon d'or :

— Soyez tout à fait bonnes... permettez-moi de noter pour mes lectrices...

Ces dames se récrièrent :

— Vous êtes affreux d'indiscrétion!

Ravies, bien que feignant l'indifférence, elles

écoutaient les questions savantes du chroniqueur, lui fournissaient le mot juste, l'expression technique, pour décrire leurs toilettes.

De style Louis XV, la robe à paniers de Mme de Rocheterre était de lampas vieux rouge, semé de bouquets d'œillets et losangé de lacs d'amour. Une guirlande « à la Flore » traversait le corsage, dont l'échancrure carrée faisait valoir la gracilité noble du cou, la saillie délicate des seins très haut placés et rapprochés.

Dans la guirlande, et dans la demi-couronne d'œillets posée de côté sur les cheveux noirs légèrement poudrés, des bestioles de diamants luisaient — d'une tremblottante et prismatique lueur.

Coiffée à « la duchesse de Bourgogne, » Mme de Rocheterre, avec la minceur roide de sa taille longue avait, malgré la petitesse mignarde de sa tête et le sourire provocant de ses lèvres renflées, la grande allure d'un portrait de Lancret.

Belle, d'une beauté blanche et blonde, Mme de Valdenesse portait avec une grâce lymphatique sa traîne de peluche « champagne rosé » retroussée en revers, qui se rattachaient derrière, découvrant la jupe, faite d'une aube en vieux point d'Argentan.

Du décolletage rond, aux dentelles retombantes émergeaient les épaules lyléennes, et des fils de perles, des plumes d'autruche de la teinte de la

robe, ornaient, empanachaient orgueilleusement les fins cheveux dorés.

La réunion devint bruyante ; on échangeait des poignées de main, on s'exclamait, on s'étonnait.

Très entourées, les deux merveilleuses flirtaient, poussaient de petits cris affectés, entremêlaient le dialogue des fusées d'un rire chromatique, étourdissant.

Galamment, le président Vaultier, accaparaît Mme de Rocheterre, lui débitait des madrigaux, des historiettes risquées.

Le lorgnon dans l'œil, Lussac inspectait, jusque dans les moindres détails, la décoration de la galerie :

— C'est ça, très ça, tout à fait ça ! Rivesaltes, je vous congratule ! dites donc, Barnery, aimez-vous ces serpents dans des cercles ? hein !... ça remplace avantageusement les sempiternels oiseaux dans les sempiternelles ramures. Et ces portes ! une idée de génie, Rivesaltes ! de génie, oui mon petit, c'est un clou ! un vrai clou !

Les lustres de Venise lui plaisaient moins. Il se demanda longuement, par quoi on aurait pu les remplacer.

Colonneux critiquait :

— Qu'avait-on voulu faire ? Un salon ?... alors ça manquait de meubles. Voyons, La Chesnaye, est-ce que vous concevez ça, vous ? un salon sans jardinières, sans consoles, sans tables...

— De jeu ! Non, je ne conçois pas, dit La Chesnaye.

Le comédien poursuivait :

— Nous allons avoir une représentation de.... je ne sais pas trop quoi !... mais, que ce soit ce que ça voudra, ça ne ré - ussi - ra pas ! je vous l'affirme.

Rivesaltes intervînt :

— Vous dites?

— Rien, rien, fit le comédien : Belle salle, mon cher, belle salle ! A-t-il de la physionomie, votre ténor?... parce que, voyez-vous, la physionomie !...

Craignant une tirade, Rivesaltes s'esquiva sans repondre.

Des groupes se formaient, passant lentement devant les dames Astrée, assises, auxquelles Santallier tenait fidèle compagnie.

Saisissant au vol des bribes de conversation, l'électricien s'amusait fort.

— Non, non ! je ne veux pas me figurer de semblables horreurs, disait d'une voix flûtée, M^me^ de Valdenesse.

Tenant Laurance par un bouton de son habit, Barnery, d'un air martial, lui racontait son épisode de la guerre de Crimée :

« Dans la tranchée, une nuit... par un froid !...

Laurance interrompait :

— Je sais !... je sais !...

Il se rapprocha de Vergenne et Desrocs, aux-

quels Rivesaltes racontait comment il avait découvert le Mahatma.

Santallier aussi, écoutait :

— Un de nos reporters, — narrait le chef des échos — m'apprend l'arrivée à Paris d'un riche Hindou, descendu avec toute sa suite au Continental. Bizarre, la suite ! des fakirs, des bayadères... Je m'informe, et j'apprends des choses... des choses qui me donnent envie de voir cet Irâïel. Il me reçoit ; je l'interroge ; il me répond. Oui !... oui ! vous voudriez que je vous explique cet homme. Impossible !... Mage, rose-croix, sorcier... vous le qualifierez quand vous le connaîtrez ; moi, j'y renonce ! En ma présence, il a provoqué des phénomènes inouïs et quand, émerveillé, ébloui, emballé, je lui dis : « Pourquoi ne pas vous révéler ?... Vous révolutionneriez Paris » ; il me répond, tranquille :

« Je suis venu pour cela !... Vous m'y aiderez ! »

C'est un être extraordinaire, qui parle, en homme capable de les résoudre, des grandes questions morales et scientifiques.

— Scientifiques !... grommela Desrocs.

— Scientifiques. Oui.

Un silence, et la voix bien timbrée du comédien s'éleva : Un four, un four qui chauffe !... vous allez voir !

Tous rirent, même Rivesaltes.

Ayant conquis l'attention, Colonneux développa son idée :

— En laissant au même plan acteur et public, vous rendez impossible le succès; sans la chaire ou la tribune, l'estrade ou la scène, il n'y a ni prédicateur, ni tribun, ni conférencier, ni comédien... Celui qui parle doit dominer.

— Juste, très juste, approuva Laurance.

Santallier dit:

— Rivesaltes, vous ne défendez pas votre œuvre.

— Je ne suis pas en cause. Le Mahatma a tout ordonné, tout dirigé. Je lui ai, simplement, procuré les ouvriers.

— Et les invités? observa Colonneux.

— Tout a été prêt en un mois; cela ne tient-il pas du prodige?

— Qu'attend-il pour paraître, votre phénomène?

— Que vous ayez fini de parler, et de regarder... Lui présent, vous, Lussac, vous n'auriez pu fureter partout, et nous n'aurions pas entendu les réflexions de Colonneux.

— Très fort, dirent Santallier et Vergenne.

On s'ennuyait.

Mmes de Valdenesse et de Rocheterre, étendues sur un divan, baillaient, derrière leurs éventails.

Pour les distraire, le président Vaultier, Lussac, La Chesnaye, Barnery, contaient la biographie des Pécou.

Lussac disait:

— Vraiment, vous ne les connaissez pas? de bonnes têtes, hein?

Mme de Valdenesse lorgna les irréconciliables:

— Athées, ces espèces-là ? mais ils ont l'air, lui d'un ecclésiastique, elle d'une béguine !

— Fameuse, la béguine ! oh ! l'enragée ! pendant la Commune, vous souvenez-vous, Barnery ? Des fenêtres du cercle, nous l'avons aperçue. Le fusil sur l'épaule, elle vociférait, écumait, prêchait la lutte !

La comtesse et son amie riaient :

— Lussac, vous exagérez ! cette bonne femme là ?

Barnery, confirma le récit :

— Il fallait voir, comme elle enlevait la canaille !... quand je pense qu'un gouvernement de pékins a grâcié ces bandits ! Moi, je...

— Du calme, général, du calme !

— Étrange fille, pourtant, remarqua le président Vaultier ; sur le navire qui l'a transportée à Nouméa, on l'appelait : la sainte. Je sais d'elle de beaux traits de dévouement, de charité.

— Mais, le frère, demanda la Chesnaye.

— Le frère ?... un comparse. Il s'est agité, s'agite, s'agitera. Sa sœur l'a mené, le mène, le mènera. C'est un zéro...

La Chesnaye, dans son langage de joueur, surenchérit : Une bûche !

— C'est elle qui est l'atout dans son jeu, riposta Lussac.

— Pourquoi faire ce grand vase et ces trépieds, savez-vous, Colonneux !

— Non, madame; faut-il demander à Rivesaltes?

— Pas la peine!... avec qui donc est Santallier? la dame a dû être bien jolie!... C'est gentil, ces cheveux blancs sous sa capote claret... les jeunes filles sont insignifiantes!

— Insignifiantes!... je ne trouve pas, la petite rousse est adorable! adorable! adorable!

— Quel feu, général!

— Tout à fait adorable!

Piquée, Mme de Rocheterre souligna ses critiques : « Les cheveux étaient ternes... et elle n'aimait pas la robe montante en gaze rose pâle... est-ce qu'elle va signer son contrat, cette ingénue?...»

— Avec ce gainsborough tout noir! reprenait Mme de Valdenesse! Ce rose, ce noir, c'est d'un violent, d'un cru! oh déplaisant!

Colonneux objectait :

— Une note...

Impertinente, Mme de Valdenesse le fit taire :

— Allez donc voir de près, quelle espèce de chapeau a l'aînée.

Le comédien revint :

— Délicieux! un béguin de velours blanc, en trois morceaux, comme un bonnet d'enfant... le fond disparaît sous des broderies Renaissance or éteint, argent...

Lussac très taquin, admirait :

— Une idée d'artiste!... elle a copié ça sur un émail de Petitot. Ses cheveux frisottés font un

effet là-dessous ! Elle ressemble à certaines figures de Vinci, à la duchesse d'Etampes.

Pour couper court, Mme de Rocheterre se montra bonne princesse :

— Très chic ! oui. Ça va bien à cette figure grave.

Puis, elle affecta un air doux, pour se moquer de la simplicité « virginale » de la robe d'étamine blanche.

— Je voudrais savoir, dit la Chesnaye, laquelle des deux est la fiancée de Santallier... car il y en a une, certainement. Il réfléchit : Moi, je parie pour la plus jeune, vous Lussac ?

— Tenu !... je prends l'autre... à égalité. Général ! vous serez juge.

Barnery fit très grave :

— Accepté ; je m'informerai.

Se sentant regardées Gilberte et Simone Astrée perdaient contenance.

Santallier disait :

— Vous occupez beaucoup ces dames et leur cour. Si j'allais voir ce qui se passe là bas ?

Il se leva.

Laurance et les docteurs Vergenne et Desrocs l'accostèrent.

— Comprenez-vous la présence ici des Pécou, vous ?

— Non, illustre maître, et je ne cherche pas à comprendre.

Desrocs grogna :

— Rivesaltes a un but; c'est évident, mais quel?

Santallier protesta :

— Un but!... un but!... raisonnons : Rivesaltes est un garçon qui aime à se mettre en évidence. C'est l'organisateur né des fêtes de charité; kermesses, tombolas, batailles de fleurs, etc., etc., que n'a-t-il pas essayé, pour galvaniser l'inamusable Paris? Les combats de gladiateurs... sa tentative de résurrection du carnaval... cette année, rien ne lui a réussi... Il cherche autre chose; je trouve cela naturel et simple!... Ce diable de Rivesaltes!...

Laurance n'était pas convaincu. Il dit :

— Savez-vous, au juste, ce qu'est le Mahatma?

— Non, et vous?

— Moi, pas davantage; mais que supposez-vous?

— Ma foi, le plus quelconque des spirites ou le plus étonnant des prestidigitateurs, un Home... un Robert Houdin.

Laurance insistait :

— Sérieusement, vous croyez que les Pécou se seraient dérangés pour un faiseur de tours?

— Pourquoi pas? Je suis bien venu, moi!... eux c'est plus drôle, je vous l'accorde... Au fait, comment Rivesaltes s'y est-il pris pour apprivoiser ces deux dogues?

Il regarda le chroniqueur qui prenait des notes.

— Est-il chic, cet animal-là! dit Vergenne

— Il reluit trop!

— Oui ! — Laurance baissa la voix — La Pécou qui l'abomine, l'a peint d'un mot : « Ver luisant. »

— N'importe ! il est malin, très malin ?... mais nous posons trop !... Rivesaltes ! Neuf heures et demie.

Suivi de Marius Fontailles, que son frère ne quittait pas d'une semelle, Rivesaltes vint à Santallier, et il réclama l'attention générale — pour M. Marius Fontailles qui voulait bien expliquer les signes brodés sur la tenture.

Avec un fort accent toulousain, Marius dit :

— Je ne suis pas orateur, mais voilà ce que je sais : Le cercle est l'infini de l'étude. Le serpent symbolise la sagesse persévérante. Le bâton à sept nœuds représente les sept degrés de la puissance d'évocation. Les triangles signifient la triade manifestée : Brahma, Vischnou, Siva. Les trois lettres : A. U. M., — prononcez *om*, — veulent dire : création ; conservation ; transformation.

— Un point... c'est tout ? merci Fontailles ! fit Rivesaltes.

On n'entendit plus que Colonneux : il pérorait, devant Lussac et M^me^ de Rocheterre :

— Le théâtre !... un art multiple ! un art... à facettes si j'ose m'exprimer ainsi...

— Exprimez, Colonneux, exprimez.

— L'accessoire a son importance et aussi le geste, la voix, l'allure... un modèle comme le général, tenez, pour un artiste, c'est une trou-

vaille ! tout s'harmonise, tout est militaire, la pose, le masque, la mise... tout ! jusqu'aux tics !

Barnery se rengorgeait, flatté !

Santallier se pencha vers Mme Astrée :

— Il m'assomme, ce Colonneux ! Je ne comprends pas Lussac et la Chesnaye ! Depuis qu'ils ont joué la comédie de salon avec Mmes de Valdenesse et de Rocheterre, ils traînent partout ce cabotin.

— Ces dames sont mariées ? demanda Mme Astrée avec une hésitation.

— Oui... mais elles fréquentent peu leurs maris... elles préfèrent la compagnie de leurs cavaliers servants.

— L'ingénuité, s'égosillait Colonneux, voilà qui est difficile à rendre ! Depuis dix ans je cherche...

Santallier coupa la parole au comédien.

Plaçant sa montre dans le creux de sa main, de loin, il la montrait à Rivesaltes :

— Neuf heures quarante, mon cher ! est-ce une mystification ?

— Une seconde, encore...

Son crayon d'une main, son carnet de l'autre, le chroniqueur fit un pointage :

— Sommes-nous bien au complet ?...

Il murmurait à mi-voix les noms, qu'il marquait d'un trait :

Mlle Pécou, Mmes de Valdenesse, de Rocheterre, Mme et Mlles Astrée, M. le président Vaultier, M. Pécou, Me Laurance, docteurs Desrocs et Ver-

genne, MM. de Lussac et de la Chesnaye, M. Santallier, M. Barnery...

— Présent ! cria celui-ci.

On s'égaya.

— MM. Marius et Regis Fontailles... quelqu'un manque... ah ! Colonneux !... Je vous oubliais. Quelle chambrée, pas vingt personnes, mais toutes bien parisiennes.

Barnery intervint.

— L'appel est fait ? L'exercice va commencer ?

Colonneux s'offrit pour frapper les trois coups.

Mme de Rocheterre réclama des programmes... Vous n'en avez pas ? c'est gênant ! mais dites-nous, au moins, ce qu'on va voir.

Rivesaltes répondit :

— Des miracles

II

Les deux Pécou bondirent, blessés dans leur foi d'athées. Comme des rires approbatifs soulignaient le mot de Rivesaltes, ils se regardèrent: se moquait-on d'eux? Dans une hâte de fuir, se touchant des coudes, ils bousculèrent, pour passer, Lussac et Colonneux.

Mais Rivesaltes leur barrait la route :

— Vous n'avez pas compris, je... Il suspendit sa phrase. Son index levé désignait une des portes de laque aventurine. Les Pécou, comme les autres, se retournèrent.

Un homme, d'aspect fantômatique était entré. Il approchait; le claquement sur le tapis de ses sandales de bois, scandait sa marche.

Trois femmes en costume de bayadères le suivaient.

Colonneux applaudit:

— Bravo Irâïel! joli coup de théâtre! Le Mahatma...

Rivesaltes rectifia:

— Ce n'est pas Irâïel, mais son fakir Poudjâ...

— Une doublure?...

— Non!... un comparse.

Une bande de toile ceignait les reins du tamatique. Son buste, ses bras, ses jambes étaient nus. Sous la peau brune, l'ossature du squelette bombait. Les paupières baissées voilaient les yeux; les pommettes saillaient. Rouges, des cicatrices balafraient le visage, stigmatisaient les membres. Dans sa main droite il tenait un bâton de bambou à septs nœuds.

— Le signe de l'initiation, fit observer à mi-voix, Fontailles.

Poudjâ s'accroupit. Autour de lui, les flammes inégales des trépieds vacillèrent. Les bayadères, maintenant, y jetaient des sachets de poudre odorante. Le feu siffla, dégageant des vapeurs aromales. S'élevant en colonne, la fumée tourbillonna, puis s'étendit et elle flottait en nuages.

Fontailles s'étonnait:

— Un fakir, un vrai?... vous êtes sûr?... pourtant, les fakirs, quêteurs des pagodes, appartiennent aux brahmes et ne peuvent, — sous peine de mort — quitter l'Inde.

Il se pencha vers l'homme.

Les lèvres du fakir s'agitaient. Parfois, il renversait la tête; ses yeux s'ouvraient, cherchant, fixant un invisible objet. D'abord terne, vitreux, l'iris bientôt se rétrécissait, brillait, piquant d'un point lumineux le cristallin blanc.

Fontailles expliquait, — par les longs jeûnes,

les martyres volontairement subis, les heurescontemplatives passées en prières et en évocations la nuit, au fond des temples — l'antithétique expression de souffrances et d'extase, imprimée sur la face de Poudjâ.

Incandescents, les trépieds donnaient une chaleur intense. On suffoquait; Barnery respira bruyamment.

Desrocs disait à Rivesaltes:

— Ces parfums, cette chaleur, ces entrées mélodramatiques, voilà d'excellents moyens pour impressionner les spectateurs nerveux! Cela présage bien pour la suite. Mais, voyez déjà...

Il montrait Simone Astrée et sa mère.

Pâles, les dents serrées, elles agitaient leurs pieds avec des mouvements inconscients, comme pendant une attente angoissée.

Rivesaltes dit :

— Ces dames doivent s'ennuyer.

— S'ennuyer! vous vous y connaissez!... C'est vous, Santallier, qui les avez amenées?

— Oui.

— Eh bien, remmenez-les!... et plus vite que ça!

Santallier rit :

— Les emmener... je m'en garderais; ça commence à devenir intéressant.

— Et dangereux!

— Dangereux, je ne comprends pas!

Desrocs serra la main de Santallier :

— Riez tant que vous voudrez ; ça ne vous empêchera pas de m'appeler au secours, un peu plus tard !... Je vous dis qu'on va exécuter ici des jongleries magnétiques et malsaines... Je vous dis, qu'une séance dans le genre de celle qu'on nous prépare peut provoquer ou du moins développer une névrose incurable ; je vous dis que... mais voulez-vous des faits, des preuves ?...

— Sapristi non, je n'en veux point ! Je suis venu ici pour m'amuser, rien de plus. Vous n'avez pas la science rassurante, vous ! Parce qu'un bonhomme plus habile que ses confrères en charlataneries...

Fontailles intervint. Avec une fougue méridionale, il exalta la mystérieuse puissance des fakirs :

— Charlatans ! ces gens-là !... des ascètes, monsieur, des prêtres chargés d'affirmer la divinité du culte par les manifestations extérieures d'un pouvoir inconnu.

On écoutait Marius qui, enflant la voix, roulant les yeux, poursuivait avec des gestes véhéments :

— Leur austérité n'est pas feinte. Une fois par jour, quand le soleil est couché, ils mangent ce qui tient de riz dans le creux de leur main ! Souvent, pris d'une fureur délirante et mystique, ils se déchirent, se mutilent, se cuisent... oui, se cuisent,... entre quatre brasiers ardents que les dévots attisent de leur souffle !

Apitoyé, Barnery gronda :

— Pauvres diables de fanatiques... et on parle des horreurs de la guerre!

Marius disait:

— Les sens morts, le corps dompté, oubliant, selon la loi de Brahma, les choses de ce monde, sans se lasser les fakirs vont par les campagnes et par les villes. Dans les Indes, en pleine place publique, acceptant, provoquant tout contrôle, ils accomplissent d'étranges merveilles. Par centaines de mille, les témoins de ces choses deviennent des croyants.

Santallier demanda :

— Croyants??...

— Oui, croyants... aux esprits : Ils imaginent que ce sont les *pitris*, les mânes des ancêtres, qui aident le fakir dans l'accomplissement des prodiges.

La gaîté de Santallier devint franchement moqueuse.

— Des esprits! Desrocs, des esprits! ça vous déride?... je vous dis, moi, que ça va être drôle!

Laurance bavardait avec les dames :

— Voyez donc, les Pécou : ils n'ont pas l'air de trouver ça si drôle, eux. C'est à peine, s'ils écoutent de loin notre savant orientaliste.

— Il est gentil, le langue d'Oc, jeta, du bout des lèvres, M^me^ de Vadenesse.

— Et son frère donc!... cet échalas blond est positivement extraordinaire.

Ému, ravi, Régis Fontailles immobile à quelques

pas des Hindoues les contemplait avec une admiration si expressivement envieuse, que Barnery eut un gros rire :

— Quel gaillard !...

— Oh ! ces éphèbes, soupira Lussac.

Les bayadères étaient debout, appuyées l'une contre l'autre.

C'étaient des filles à peine nubiles gardant encore quelque chose d'ingénu, malgré leur beauté artificielle, aphrodisiaque.

Des seins aux pieds, d'étroites tuniques de mousseline lamée les enveloppaient. Des glands de perles et d'émeraudes alourdissaient les pans très longs de leurs ceintures. Représentant le soleil, la lune, des disques d'or serraient leurs tempes. Dénoués, soyeux, leurs cheveux noirs sentaient l'iris, et de leurs corps souples émanaient des odeurs d'aromates : santal, encens et myrrhe...

Frôlantes, câlines comme des bêtes apprivoisées, elles se mêlèrent aux spectateurs, abandonnant aux shake hand, leurs petites mains ambrées chargées de bagues. Avec leurs sourcils trop allongés par l'encre, leurs joues fardées, leurs paupières peintes, leurs lèvres carminées, elles semblaient de près, moins jolies qu'étranges.

Dans une langue aux consonnances douces, elles murmuraient des phrases que Lussac, Laurance,

La Chesnaye, s'essayaient drôlement à répéter :

— C'est cela, non ?... Et l'on recommençait.

Marius les interrogea : Elles s'appelaient : *Irâdi*, *Djanagui*, *Mariameï*.

Il traduisait leurs noms :

Irâdi : luxure, passion.

Djanagui : bambou, flexibilité.

Mariameï : qui se dessèche, qui trépasse, qui meurt d'amour !

On trouvait adorables ces noms symboliques.

Mmes de Valdenesse et de Rocheterre, parlaient de se débaptiser.

Régis suivait les Hindoues, allant de l'une à l'autre, machinalement.

— Une ! deux ! une ! deux ! comptait Barnery... ce qu'il emboîte le pas !

— Etat de charme et de fascination, souffla Santallier à Desrocs.

— Vous êtes gai ! vous assistez comme à un spectacle divertissant, au détraquement cérébral de vos concitoyens,... et de vos concitoyennes.

— C'est donc sérieux, consulta Santallier, et comme Desrocs lui tournait le dos, il se dirigea vers ses amies que semblait viser l'apostrophe du grincheux praticien. Lui, branlant la tête, s'assit auprès des Pécou qui eurent un recul au contact du clérical,... l'ennemi.

Gaminement, Lussac et La Chesnaye arrachaient

Régis à sa contemplation maniaque et le faisaient causer :

— Ah! vous êtes étudiant ?... en quoi ?

Le naïf bredouillait :

— A Louis-le-Grand!

Santallier s'informait :

— Votre mère n'est pas souffrante ? Gilberte.

— Non !

— Et Simone ?

— Mais, Simone non plus, pourquoi ?...

— Oh pour rien !

Santallier et Gilberte se parlaient dans un chuchottement ; elle insistait :

— Pourquoi, me demandez-vous cela ?

— Une idée...

Tout à l'attente de ce qu'elles allaient voir, Mme Astrée et sa plus jeune fille, n'entendaient point.

Gilberte dit :

— Elles ne causent pas... elles sont absorbées... cela me frappe davantage à présent.

Une inquiétude lui venait; et elle regrettait l'habituelle exubérance de Simone, sa gaîté excentrique, hardie, accapareuse d'attention.

Voyant Gilberte préoccupée, Santallier tentait une diversion :

— Singulière soirée, n'est-ce pas ?... croiriez-vous que je ne sais pas encore ce qui va se passer ? Rivesaltes est d'un muet !

La voix sèche de Vergenne s'élevait :

— Mais, mon cher Fontailles, si c'est un fakir, comment expliquez-vous sa désertion ?

— Je ne l'explique pas !... je suppose qu'il obéit à une influence supérieure à celle des Brahmes et je suis, pour cela, curieux de voir cet Irâïel... ah! ah!

Poudjâ s'était levé! Ses membres décharnés tremblaient. Un frisson, ou plutôt des secousses galvaniques, le traversaient de la nuque aux talons. Le cou tendu, il écoutait.

Se tenant par la main, les bayadères formèrent une chaîne. Elles se penchaient en avant, comme attirées. On voyait luire les plaques d'or qui brillantaient leurs chevelures. Elles se relevèrent lentement et droites, la respiration accélérée, elles fixaient, avec des yeux agrandis, la porte qui leur faisait face... puis, lassées, elles s'étendirent sur des coussins.

Poudjâ s'inclinant, porta la main à son front.

Irâïel entra. Il eut un geste vague : bénédiction, salut? Amples et longs, ses vêtements blancs faisaient paraître plus haute sa taille, plus large son torse. Sa robe croisait à gauche, son turban était roulé en forme de mitre.

Très grave, figé en une impassibilité hiératique, il portait, haut, sa tête dominatrice d'apôtre brun. Ses yeux étaient profonds comme ceux d'un

extatique, limpides comme ceux d'un enfant.

Mme Astrée murmura : Il a l'air d'un pape!

Irâiel disait :

— Les Mahatmas, mes frères, possèdent la vérité. Ils m'envoient en précurseur vous faire connaître, non point cette vérité tout entière, mais ce que vous pouvez en comprendre. Lorsque vous serez préparés, l'initiateur viendra... Avant de vous expliquer notre science, il me faut vous prouver combien la vôtre est incomplète. C'est pour cela, pour frapper par des côtés extérieurs vos superficiels esprits d'occidentaux que je vais vous rendre témoins de phénomènes familiers pour nous, inexplicables en l'état de vos connaissances ; ils sont la manifestation des facultés latentes dans l'organisme humain.

Le Mahatma parlait en appuyant sur les longues, faisant valoir les pénultièmes sans observer les désinences muettes; quand sa voix, un peu traînante mais douce infiniment s'élevait, il semblait chanter un andante.

En regardant Irâïel, en l'écoutant, tous se sentaient chez quelqu'un, et le souvenir de leur laisser-aller de tout à l'heure, de leur liberté de langage et de manières, les gênait maintenant comme une inconvenance.

Le regard du Mahatma glissa lentement sur ses nôtes, s'arrêta sur la laide figure de Mlle Pécou et celle de son frère. Il leur tendit la main. En la

touchant les Pécou, du même mouvement spontané, respectueux, saluèrent.

— Vos yeux verront, prononça Irâïel.

— Dites donc, Vergenne, voilà qu'Il nous évangélise, fit tout bas Santallier.

Aussitôt, de l'autre côté du salon, le Mahatma se tourna vers lui :

— Vous voulez être amusé, non évangélisé; que votre volonté soit faite!

L'électricien, étonné, déclara :

— C'est un sorcier!

Mais le fakir, obéissant à des instructions muettes, s'approcha du vase rempli d'eau.

Les spectateurs, pressés, l'entourèrent.

Irâïel demeurait à l'écart. Les bayadères sommeillaient.

Poudjâ imposa ses mains sur le bord du vase de bronze et resta sans mouvement. Ses doigts n'effleuraient pas la surface liquide que le reflet des flammes aigrettant les trépieds, faisait bleuâtre et rougeoyante.

Au bout de vingt minutes, — Santallier les comptait, — une brise souffla.

Desrocs cria de surprise.

L'eau ondula, puis, des rides, de plus en plus profondes, la cannelèrent. Santallier constata que le mouvement d'oscillation naissait du côté opposé au fakir.

Effaçant les rides, des vagues se formèrent. Elles

battaient les parois, reculaient, sautaient. Une écume mousseuse les frangeait.

Le flot devint furieux. Il se soulevait, retombait avec des flic-flac, puis, comme en ébullition, il éclata et des jets s'élevèrent, dépassant les têtes.

Poudjâ s'éloigna; l'eau se calma. Il revint, l'eau s'irrita et, sous l'imposition prolongée des mains, elle s'affolait, de nouveau débordait, bouillonnante sous l'action d'un feu invisible.

— C'est donc un foyer cette momie? demanda La Chesnaye.

Vergenne dit:

— Peut-être. Avez-vous un crayon? Santallier,... très léger.

L'électricien en tira un de son carnet et le tendit au docteur qui le posa sur l'eau. Il flottait; mais, le fakir appuyant légèrement ses doigts sur le bronze, le crayon tourna en tous sens, virevolta.

Santallier voulut le ressaisir... à peine il effleura la mince tige de bois, elle descendit au fond du vase... s'y maintint!

Poudjâ, à ce moment, regarda Irâïel et, comme s'il eût lu un ordre sur la figure cependant hermétique du Mahatma, d'un pas d'automate il s'accroupit entre les trépieds.

L'électricien, saisissant le crayon qui remontait à la surface le regarda, le mania, et, les bras croisés, il s'absorba dans un calcul méditatif.

Desrocs, puisant avec sa main quelques gouttes

de l'eau ensorcelée, la but, faisant, pour la déguster, clapper sa langue.

Goguenard, Colonneux demanda :

— Est-elle bonne ?

Desrocs haussa les épaules. L'eau avait une saveur naturelle qui ne trahissait point une addition chimique... Il flâna autour du vase, s'essaya à le soulever pour voir s'il ne cachait point quelque appareil, pneumatique ou autre, mais le vase, trop lourd, résista à ses efforts qu'adjuvait Santallier.

Mmes de Valdenesse et de Rochreterre occupaient Irâïel. Posées en des attitudes coquettes, avec des câlineries de gestes, des mièvreries de phrases, elles enveloppaient le Mahatma, prises du désir de détourner sur elles un peu de l'attention qui se portait sur lui.

D'un air piqué Lussac, dit à La Chesnaye :

— Elles vont loin avec l'exotique.

— Un peu loin, oui... positivement il les passionne!... Ah! mais ça se corse! elles ont une rivale.

Il ricanait, en regardant Mlle Pécou; suivie de son frère, elle avait traversé le salon.

— Trois femmes, pour un Mahatma!... moi, je parie pour la Pécou.

Piétée devant Irâïel, la vieille fille attendait. Sur sa carcasse anguleuse, sa robe, son châle, pendaient en plis flasques. Son air pauvre, encore plus que sa laideur, choqua les élégantissimes

amies de Lussac. Elles reculèrent en la toisant ;

Mlle Pécou, interrogeait le Mahatma :

— Voulez-vous répondre à nos questions ? vous avez déclaré être en possession de la vérité. Quelle vérité ? sociale... religieuse ?...

Irâïel répondit :

— Scientifique.

Mlle Pécou insistait :

— Vous n'êtes pas le prophète d'une religion ?

Irâïel proclama :

— Il n'y a qu'une religion : La vérité.

— Et, vous la connaissez entière ?

— Oui.

Mlle Pécou parut hors d'elle, si joyeuse et si exaltée, que Barnery grogna :

— Toquée ! va ! par haine de la religion, elle va en établir une nouvelle : La religion scientifique.

Le président Vaultier lui fit signe de se taire :

— Ecoutez !... Hippocrate prend la mouche.

Desrocs tonnait :

— Scientifiques !... nous y voilà donc ! Vos jongleries et tours de passe-passe ont cette prétention d'être scientifiques...

Le Mahatma regardait Desrocs. La figure du docteur s'injecta. Dans ses yeux grands ouverts, les prunelles fixes et démesurément dilatées avaient une expression hagarde. Il projeta sa tête en avant, releva ses épaules, laissa pendre ses-

bras le long de son corps. Une rigidité scella les lèvres, pétrifia les traits.

Irâïel, muet, de ses yeux scrutateurs, inscrutables, fixait Desrocs.

— Le docteur, reculant devant lui, alla vers le vase de bronze où l'eau, maintenant, s'étalait sans une ride. D'un mouvement lent, Desrocs se baissa, entoura de ses bras la large circonférence et, se redressant, il éleva devant lui la lourde cuve que l'eau battait.

Il avait, dans cette attitude, avec son air grognon, ses yeux hors de la tête, une si étrange physionomie, qu'un éclat de rire retentit.

Toujours sans qu'Irâïel fit un signe, sur un ordre mentalement donné, Desrocs reposa sa charge sur le tapis et, d'un bond, revint auprès du Mahatma dont il semblait devenu la chose.

— Obéissance passive, bien! très bien! approuva Barnery; appliqué aux conscrits ce moyen...

Santallier le chuta. Il s'énervait de colère contre le Mahatma, d'indignation contre ceux qui ridiculisaient Desrocs; prenant « l'enchanté » par le collet de son habit il le tira, le secoua rageusement :

— Voyons, Desrocs, finissez!

Desrocs n'entendait point : pas une fibre en lui ne tressaillit ; l'électricien se tourna vers Irâïel :

— Cessons cette charge! je ne souffrirai pas

que Desrocs vous serve plus longtemps de bouffon !

— Vous ne souffrirez pas ?

Répétées par le Mahatma, ces paroles étaient un défi si hautain, que Santallier, faisant un pas en avant, esquissa un geste de menace.

— Je vous en prie, dit Gilberte Astrée, je vous en prie !...

Une impulsion avait porté la jeune fille auprès de Santallier et, confuse, elle restait à côté de lui.

Irâïel la regarda. Résolûment, Gilberte fixait sur lui ses yeux dédaigneux. Il y eut comme une lutte, le Mahatma s'efforçant à maîtriser le regard insoumis de la jeune fille. Mais elle résistait, gardant sa personnalité intacte : seulement, l'effort serrait ses lèvres, rougissait sa face mate et faisait ciller ses paupières. Le Mahatma, brusquement, — était-ce impuissance ou générosité ? — détourna la tête.

Gilberte, le sang battant aux tempes, mais s'appartenant toujours, chercha un appui et prit le bras de Santallier, qui la reconduisit auprès de sa mère. De suite il revint au Mahatma :

— Oui ! en voilà assez, de cette comédie !

Petit, myope, l'électricien, pour parler à Irâïel levait la tête. Poussé à bout par l'indifférence de son adversaire, il frappa du pied, lança une épithète outrageante : « Charlatan ! »

Vergenne passa son bras sous celui de Santal-

lier : — C'est insensé, mon cher, cette fureur.

Il y eut un brouhaha! On trouvait, généralement, que l'ingénieur allait trop loin. Au physique, au moral, la comparaison avec Irâïel lui était défavorable. Cette algarade l'amoindrissait.

Le ton des conversations s'éleva.

— Certes, l'opposition est permise, se plaignait Rivesaltes, mais il a manqué de tact et de mesure... car, enfin, il n'a pas acheté à la porte le droit de siffler...

— Vous avez raison, et, des deux, c'est le Mahatma « l'homme du monde », jugeait Mme de Rocheterre.

— Quel brouillon, ronchonnait Colonneux, il a la réplique intempestive, on ne coupe pas un spectacle comme ça!

Mais Barnery soutenait Santallier :

— Je l'aime, moi, ce garçon, il est généreux, oseur; toujours à l'avant-garde, ce gringalet!

Regardant Gilberte triste et décontenancée, Vaultier hochait la tête, disait à Laurance :

— Soyons lui indulgent! son emportement est excusable, au fond.

Laurance souriait.

— Oui, oui, il doit être beaucoup pardonné...

— A ceux qui aiment beaucoup, achevait Lussac.

Et se tournant vers La Chesnaye :

— Mais, sapristi, mon cher, vous avez perdu!...

— Evidemment, c'est pour l'aînée qu'il en tient... avouait le clubman.

— Et il combat pour sa dame, chuchottait Mme de Rocheterre.

— Qu'il prenne garde à l'enchanteur, insinuait Mme de Valdenesse : un homme qui fait venir les femmes à lui rien qu'en les regardant!

Sa petite voix perçante allait surprendre Santallier, qui, s'arrachant au sermon de Vergenne, s'avança vers le groupe ; il y eut un silence gêné, mais, Barnery, le dos tourné, ne voyait point l'ingénieur et cherchait, bravement, à persuader Colonneux.

— Brouillon, tant que vous voudrez, mais sacrebleu, il n'a pas tort!

Santallier ne put que sourire. Il y eut une détente, tandis que Barnery claironnait :

— C'est écœurant, de voir manœuvrer comme une recrue une grosse épaulette,... un Desrocs!... qu'est-ce qu'il a donc.

Le docteur venait de pousser un soupir de soulagement. Il fit quelques pas tout tranquille, puis subitement la colère le reprit; menaçant Irâïel du doigt:

— Scientifiques, bougonna-t-il, scientifiques... allons donc.

Seul, debout, Irâïel dominait de sa haute taille l'assemblée; une seconde, il parut absent d'esprit. Mais il se grandit dans un tressaillement... Une sensation de vertige troubla quelques-uns des plus proches de lui.

Vergenne l'interpella:

— En somme, je trouve insuffisante votre expérience ; si nous voulions prouver la suggestion mentale...

Le Mahatma l'interrompit :

— Des preuves !... M. Desrocs veut-il se prêter à une expérience ?

Desrocs prononça péremptoirement :

— Je refuse !

Laurance était presque décidé à tenter l'aventure. Vaultier l'en dissuada.

Vergenne, Rivesaltes, Pécou et La Chesnaye conféraient avec Irâïel. Il s'agissait, pour ne point opérer sur les assistants, de mettre en scène les bayadères. Voulant que les plus minutieuses précautions fussent prises, le Mahatma exigea l'intervention de Santallier, et de Desrocs qui supportait dans une inconscience absolue les regards curieux convergeant vers lui. Pour que le hasard conduisit tout, Vergenne inscrivit sur des feuilles de papier, qu'il jetait ensuite dans le claque de Rivesaltes, les noms des personnes présentes.

Mme de Valdenesse tira trois des bulletins, et lut dans l'ordre :

Mme Astrée ;

M. Barnery ;

M. Régis Fontailles.

Ceux que le sort désignait écrivirent un ordre « clair et concis », ainsi que le recommandait Vergenne, sur des cartes de visite données par Lussac. Elles furent roulées, remises à Vergenne.

Le visage tourné contre le mur, les bayadères étaient à un bout du salon, Irâïel se tenait à l'autre, ayant à sa droite Desrocs, à sa gauche Santallier.

Vergenne tendit au Mahatma qui la déplia, et lut mentalement, la première carte.

Tout de suite, Mariameï fit volte-face, se dirigea vers Irâïel, s'agenouilla devant lui. Ployant en arrière sur ses talons, elle joignit les mains; une extase élargit ses yeux.

Très émue, M^me^ Astrée cria :

— C'est cela ! c'est cela !

— En effet, dit Vergenne, madame a écrit : « Mariameï devra s'agenouiller devant le Mahatma et joindre les mains. »

Santallier reconnut que rien n'avait pu indiquer à la bayadère ce qu'on attendait d'elle.

Irâïel, d'un geste, éloigna Mariameï. Visiblement, il ne donnait qu'à regret cette preuve de son pouvoir, et du dédain crispait sa lèvre. Il prit pourtant la deuxième carte.

Aux évolutions des bayadères, on devinait la suggestion de Barnery :

Portez arme !

Présentez arme !

Portez arme !

Reposez arme !

Ce fut une détente, on riait. Barnery s'enrouait : « bravo ! bravo ! ». Lussac le félicitait :

— Quel régiment ! où s'enrôle-t-on ?

Immobilisées par Irâïel, les bayadères attendaient. Le Mahatma tenait la troisième carte.

Les bayadères tournèrent sur elles-mêmes tout d'abord ; leur mouvement se précipita. Les bracelets de leurs chevilles, ceux de leurs poignets, leurs colliers cliquetaient ; et les grappes de perles qu'elles portaient aux oreilles battaient leurs joues, leur cou. Pour des étreintes imaginaires elles étendaient, fermaient les bras.

Djanagui tordait sa taille souple. Les lèvres entr'ouvertes, les dents serrées, Irâdi détachait sa ceinture orfévrée. Pâmée, Mariameï roulait sa tête sur ses épaules.

Mmes de Valdenesse et de Rochetèrre s'étaient levées, effarouchées. Les hommes se rapprochaient des bayadères... Mme Astrée parlait à ses filles, occupait leur attention.

Avant que Santallier, outré, eût formulé sa critique, Irâïel avait pétrifié les Hindoues. Pas une ne finit le geste commencé, et elles regardaient autour d'elles avec des sourires candides.

Vergenne catéchisait Régis que son frère tançait déjà ; Rivesaltes vint à la rescousse :

— La danse des bayadères ! c'est indécent, parole ! Vous devenez fou, hein ? un peu plus !...

— Quoi ?... — interrogea le cadet des Fontailles — si haletant qu'il désarma les plus indignés.

Les yeux d'Irâïel vaguaient ; il n'écoutait pas les compliments de Vergenne qui se déclarait à peu près convaincu.

— Quel artiste! clamait Colonneux, et comme il amène ses effets.

Santallier dit:

— Oui, c'est un surprenant amuseur!

Desrocs ricanait.

— Amuseur! répéta Irâïel. Sous sa froideur voulue, l'amertume, l'irritation perçaient.

Il prit à M^me^ de Valdenesse le bouquet qu'elle tenait, en arracha les fleurs une à une, et, par poignées, les jeta au-dessus de sa tête.

Elles redescendirent: sa main eut un mouvement de vol... elles remontèrent.

— Vous déclarez la matière inerte; regardez!

Des roses planaient, des lilas tournoyaient, et des camélias se fixaient sur la draperie, agitaient comme des ailes leurs pétales blancs.

Desrocs grommela:

— La cause!... expliquez donc cela!

— Ma mission n'est pas d'expliquer; je le répète: je dois, par la fréquence de faits que vous déclarez phénoménaux, impossibles, je dois, par leur répétition en tous lieux, à toute heure, vous forcer à douter de l'infaillibilité de votre science.

Il s'animait:

— J'entends vos objections. Orgueilleusement, vous avez posé des limites au possible, et, parce que je les recule, vous murmurez! « La cause! » Quand je la tairais « la cause! »; admettez même que je l'ignore... Un fait est-il niable parce qu'inexpliqué? Traitez-vous de charlatans et d'a-

museurs vos médecins parce que les cadavres d'hystériques ne révèlent pas « la cause » des désordres catalogués par les maîtres de la Salpétrière... « La cause! » la trouvez-vous dans les entrailles rongées d'un cholérique?... Décomposez donc le son, la lumière, arrachez à l'électricité tous ses secrets, cherchez!... et vous comprendrez enfin « la cause »... que je ne puis aujourd'hui vous dévoiler.

Changeant de ton, le Mahatma, avec une ironie cinglante, fouailla les savants : « L'honorable docteur X... n'avait-il pas qualifié de ventriloque, et voulu étrangler pour son irrévérence l'Américain qui présentait à l'Académie le premier phonographe. Et Z..., d'après ses calculs, ne déclarait-il pas *impossible* la transmission du son à certaines distances... C'étaient des personnages officiels qui niaient l'indéniable... On n'instruit pas les incrédules, on les écrase par l'évidence. »

Il montrait, détachées de la tenture, les fleurs qui jonchaient le sol.

Mlle Pécou se baissa, en prit une, qu'elle enveloppa, avec soin, dans le coin de son mouchoir. Son frère l'imita. Presque tous roulaient entre leurs doigts, regardaient avec une curiosité méfiante les roses, les camélias et les lilas.

On avait oublié Poudjâ; inerte, les jambes croisées sous lui, les paupières closes, il eût semblé mort sans l'incessante vibration de ses lèvres. Sourde, mais déchirée de sons nasillards, sa voix,

tout à coup s'éleva, et il psalmodia une incantation longue.

Marius dit :

— Le fakir appelle les esprits !... Tenez ! ils l'enlèvent !

Poudjâ ne touchait plus le sol ; sur son visage passaient des expressions fugaces : orgueil, joie délirante.

Mlle Pécou rayonnait de haine satisfaite : un homme, un charmeur, un sectaire de Brahma renouvelant les miracles du Christ !... la lévitation, l'Ascension, comme disent les dévots.

Elle cria à Desrocs :

— Diviniserez-vous aussi celui-là ?

Furieux, Desrocs risposta :

— Taisez-vous, athée !

Pour les calmer, Vaultier, Laurance s'entremirent. Scipion, sa sœur, ne les écoutaient pas, voulant, une bonne fois, « corriger cet insulteur clérical. » A grand peine on les apaisait.

— Décidément ça se gâte, confiait Laurance à Vaultier. Si l'on se bat déjà... mauvais débuts pour Irâïel. C'est par les disputes qu'on commence...

— Et, achevait le magistrat, c'est en police correctionnelle qu'on finit. Irâïel nous viendra !...

Pendant trois minutes, Poudjâ continua son mouvement ascensionnel, et, pendant cinq autres, il se soutint en l'air, à un mètre du parquet.

Pour s'assurer qu'un fil de fer, un support invisible, n'aidait pas au truc, Santallier, Vergenne,

Fontailles passaient leurs mains en tous sens au-dessous du fakir.

— Qu'en pensez-vous? demandait Vergenne.

Santallier répondait:

— La cause est extrinsèque.

Le fakir redescendit enfin.

Repris de sa colère, Desrocs s'approcha de Mlle Pécou qui l'affronta, et ils allaient s'invectiver, quand un cri aigu, prolongé, retentit.

Une attaque de nerfs tordait Simone, et la contagion gagnait Mme Astrée.

Mlle Pécou, Desrocs, Vergenne s'empressaient. Ils plaçaient des coussins sous la tête des malades étendues sur le tapis, contenaient leurs mouvements, les empêchant de se découvrir, de se blesser.

Au premier cri, la comtesse de Rocheterre et son amie, suivies de Colonneux, Lussac et La Chesnaye, s'éclipsaient avec une affectation de terreur.

Auprès de Santallier qui la retenait. Gilberte pleurait. Le cercle des deux docteurs, de Mlle Pécou, affairés, lui cachait sa mère et Simone. Les hommes, discrètement, s'étaient retirés dans un angle.

Santallier s'excusait auprès de Gilberte:

— Et dire que c'est moi, moi qui vous ai amenées!... Je ne me pardonnerai jamais cela!...

Il quitta Gilberte pour courir au Mahatma qui s'approchait de M^me^ Astrée :

— Laissez-les, vous avez fait assez de mal!... je vous défends ! je vous défends!

Irâïel n'entendait pas; il frôla de ses doigts le front moite de M^me^ Astrée, enserra dans les siennes les mains crispées de Simone.

La crise convulsive cessa.

Vergenne et Desrocs se regardaient, confondus par cette cure « foudroyante ».

Pendant que Gilberte aidait sa mère et sa sœur à remettre en ordre leurs toilettes, Desrocs dit à Santallier :

— Et maintenant?... vous les emmenez, n'est-ce pas?..

Il voulait rappeler sa prophétie, triompher, mais, en regardant les yeux rougis de l'ingénieur, une pitié le prit :

— Allons c'est fini! avec les femmes, il faut toujours s'attendre à ça, mais rien de grave!... une bonne nuit, il n'y paraîtra plus.

Comprenant l'intention du vieux docteur, Santallier s'inclina.

Tous deux revinrent auprès des malades, nullement gênées, plutôt contentes de l'attention émue qu'on leur prodiguait, répétant qu'elles ne souffraient pas : « un peu fatiguées tout au plus. » Simone racontait, avec des termes exagérateurs, les phases de sa crise. Elle parlait, elle parlait... Les docteurs l'observaient.

— Voulez-vous que je vous accompagne, demandait Mlle Pécou à Mme Astrée, qui refusa : « Elle se sentait bien, très bien, »et se confondait en remercîments, en politesses.

Gilberte insistait pour partir tout de suite. Ni sa mère, ni sa sœur n'étaient de cet avis :

— Nous resterons jusqu'à la fin.

— La fin!... mais tout est accompli, assurait Santallier, voyez...

Irârïel, Poudjâ, les bayadères n'étaient plus là...

Mme Astrée, consentit à se retirer avec ses filles.

Le président Vaultier, Barnery, les deux Fontailles, les escortèrent jusqu'à la porte, et, en groupe, descendirent l'avenue des Champs-Elysées. Une voiture attendait; Santallier y installait les Astrée : très occupées d'elles-mêmes, ni Simone, ni sa mère ne lui dirent adieu. Mais Gilberte, dans une longue pression de mains, affirmait sa sympathie : — On vous verra bientôt?

— Demain dans la matinée.

La voiture partait; il cria encore : « à demain », fit brusquement demi-tour, remonta l'escalier.

Au milieu de l'antichambre, les deux Pécou, Laurance, Desrocs, Vergenne, Barnery et Rivesaltes, debout, le chapeau à la main, s'éternisaient dans une vive discussion; l'entrée de Santallier l'accentua.

Rivesaltes continuait :

— Cet homme.....

— Est un charlatan, termina Santallier.

Rivesaltes s'emportait !

— Mon cher, vous déraillez... parole !

Vergenne intervint :

— Il faut distinguer...

— Oui, distinguons, répétait Santallier, goguenard...

— Le charlatan est-ce Irâïel, est-ce le fakir ?

— Tous les deux.

— Le fakir... je vous l'abandonne, à la rigueur.

— Et l'homme qui l'exhibe?

— Il fait ce que font les brahmes... avec leurs yoghis;... on voit chaque jour dans l'Inde, mieux et plus fort que nous ce soir.

— Avons-nous vu?... lançait Desrocs... N'avons-nous pas été hallucinés: ces parfums entêtants...

Barnery appuya...

— Cette atmosphère irrespirable!

Desrocs insistait :

— Et qui vous dit que ce n'est pas machiné ici?...

— La Pécou éclata, sans qu'on pût prévenir son apostrophe :

— Mais vous... êtes vous truqué?

Et, partant à fond, elle racontait, mimait la suggestion subie par Desrocs.

Il la crut folle :

— Moi? Et, d'un geste, il appelait en témoignage les assistants.

Laurance diplomatiquement lui souffla :

— Laissez-la dire.

Levant les bras en l'air, Desrocs, magnanime, se tut.

Scipion, Rivesaltes et Barnery s'esclaffaient discrètement : l'hilarité gagnait la Pécou et Desrocs triomphants. Vergenne coupa court à la gaieté grandissante :

— Ne nions pas ce que nous avons pu constater : Irâïel lit dans la pensée... dans la vôtre, Santallier.

— Coïncidence.

— Il transmet sa volonté aux bayadères; elles obéissent aux suggestions qu'il leur impose mentalement.

— Compérage, interrompit Desrocs. Je nie la lecture dans la pensée, je nie la transmission de volonté. Des faits de ce genre démoliraient toutes nos connaissances scientifiques; ils seront toujours au delà des limites imposées par la puissance créatrice, à la nature humaine.

— Bravo, cher maître, sourit narquoisement Rivesaltes.

Vergenne protestait :

— C'est aller trop loin ! Avant de se prononcer, il faudrait étudier : la voie est ouverte : les Charcot, les Richet, la société psycho-physiologique à Paris, la société des recherches psychiques en Angleterre ont recueilli des observations scientifiques...

— Quelques-unes, bien rares, peu probantes,

rétorquait Desrocs, sur des somnambules, des hystériques, des hypnotisés, des malades enfin...

Vergenne s'échauffait :

— Mais non! sur des gens sains, en dehors du sommeil hypnotique, à l'état de veille. Cela prouve...

— Rien du tout, intervenait Santallier, tout au plus admettrai-je que des prédisposés peuvent, — en s'entraînant — arriver, par l'habitude, à une concentration de la pensée, qui, secondée par l'exaltation, l'hyperesthésie des sens, leur permet de lire, non pas dans nos pensées, mais sur nos physionomies... Lavater les déchiffrait couramment...

— Je sais, je sais, faisait Vergenne, c'est une théorie : la civilisation aurait endormi nos facultés animales, si prodigieuses encore chez les sauvages; elles se réveilleraient : la vue, l'ouïe, l'odorat de certains sujets percevraient des mouvements, des sons, des odeurs point du tout appréciables pour nous...

— Mais vous, Vergenne, interpellait Rivesaltes... avez-vous une opinion!

— Je ne serais pas éloigné de croire à l'existence d'une force non classée, non définie... appelez-la magnétique, neurique, psychique....

Desrocs scandait nettement :

— Impossible!

L'érudit Vergenne ripostait par la phrase d'Arago : « Celui qui, en dehors des mathématiques

pures, prononce le mot : impossible, manque de prudence. »

— La vérité, aphorismait sentencieusement Barnery, c'est qu'il y a quelque chose la dessous !...

— A dit M. Prudhomme, instillait Laurance dans l'oreille de Rivesaltes.

— C'est le mot de la fin, mon cher...

— On se sépare ? demandait Laurance.

— Du tout, du tout !... vous n'avez rien vu... affirmait le journaliste. Il parlait haut ; on se tourna vers lui. Avec un geste triomphant, ouvrant une porte, il s'avança, suivi des hôtes d'Irâïel sur un palier, balconné de marbre.

L'admiration emporta Barnery ; il cria :

— Nom d'un chien !

III

La serre béait devant eux.

Du plafond transparent, la lumière électrique irradiait, et l'on ne voyait rien que des cimes d'arbres, se profilant dans la clarté. Ils mêlaient, confondaient leurs feuillages. Quelques-uns, gigantesques, dépassant les autres, et semblables à des piliers, s'élevaient jusqu'à la voûte.

Vergenne se révéla botaniste, il reconnaissait, désignait par leur nom les feuilles dentelées en fer de lance des caryotas, et celles des oranias, bizarrement découpées comme à l'emporte-pièce. Il montrait du doigt les folioles pennées des dattiers, que frôlaient les panaches des bambous et les éventails des sabals.

Absorbant les tons plus délicats, le vert foncé, aux luisants métalliques, dominait, uniformisant l'ensemble.

Rivesaltes, suivi de ses invités, descendit les marches.

Ils défilaient sans bruit, dans des allées sinueuses, poudrées d'un sable fin, rougeâtre,

Des pelouses, des monticules, des massifs, variaient, faisaient plus vaste la perspective.

— Une véritable forêt, disait Laurance.

— Vierge, ajouta Santallier.

Sur des racines en arcs-boutants, s'élevait la tige grêle des pandanus, dont les énormes têtes se hérissaient de lances, aux bords rouges denticulés.

C'étaient aussi des ravenalas, des alpinias aux transparentes fleurs blanches striées de rose, et des dracenas, qui semblaient éclaboussés de sang.

Partout, étreignant les troncs lisses, annelés, les troncs noueux, moussus, grimpaient des lianes : passiflores aux attributs compliqués, philodendrons aux fruits porcelaineux, aux feuilles vernissées, régulièrement percées de trous, bignonias violets, incarnadins ou pourpres.

Des arbustes portaient des grappes corallines, d'autres des ramilles enchevêtrées, fines comme des chevelures.

De la terre noire montaient des exhalaisons fortes. Humide et chaude, l'atmosphère était celle des forêts impénétrables de Ceylan, et c'était aussi la même sève — profusément fertile.

Un émerveillement arracha à Vergenne cette déclaration : « Qu'une force inconnue de nos horticulteurs pouvait seule produire dans l'air factice d'une serre parisienne ces prodiges de végétation asiatique. »

— Avouez-le, Desrocs, cette vitalité est... — il cherchait le mot — stupéfiante!... Je dis bien, stupéfiante.

— Monsieur Desrocs... avouer cela!... C'est trop lui demander, interrompit Mlle Pécou.

Desrocs, sans répondre, marcha plus vite.

Tamisée, stellaire, la lumière communiquait aux choses un charme, un effroi de vision.

Les orchidées, dans l'herbe, avaient l'air de créations de rêve ; les euphorbes prenaient des formes redoutables, et des plantes grasses qui pendaient aux branches d'un figuier et rampaient sur le sol, effrayèrent Pécou, comme des reptiles.

Deux singes, aux yeux clignottants, bondissaient d'arbre en arbre, se balançaient par la queue, ou bien se poursuivaient, s'atteignaient, poussaient des cris rageurs. Ils tombèrent d'un cocotier, et, sans se lâcher, roulèrent dans le chemin. Ils se débattaient, se mordaient, culbutaient sur eux-mêmes. Leurs silhouettes contorsionnées, falotes, leurs figures grimaudes, amusaient Rivesaltes et Laurance qui s'arrêtèrent. Mais, Desrocs, qui ne décolérait point, d'un coup de pied, sépara les deux animaux : ils s'enfuirent en jurant.

Effarouchés par ces clameurs, des oiseaux s'envolèrent, s'abattirent dans un bouquet de fougères arborescentes. Les plus petits étaient coiffés de huppes, et leurs ailes avaient des éclats lapidaires.

On passa devant un bassin, margé de mosaïque.

L'eau stagnait, envahie par des nympheas à fleurs bleues.

Derrière le bassin, presque au bout de la serre, s'élevait un rocher qui s'allongeait en pic. Des plantes saxatiles le voilaient, et il portait aussi des feuillages lancéolés, épanouïs en gerbes et dressant, comme des aigrettes, leurs fleurs campanulées, couleur d'aurore.

Tournant le rocher, Rivesaltes et ses amis se trouvèrent en face d'Irâïel. Debout, il s'adossait à un latanier dont les grandes palmes s'élargissaient en parasol au-dessus de sa tête.

A ses pieds, étendu sur un tapis que couvrait une toile blanche, un homme dormait, complètement nu. Il semblait presque réduit à l'état squelettique ; des taches fuligineuses plaquaient sa peau d'un brun noirâtre ; un rictus découvrait ses dents.

Pour mieux examiner cette anatomie, Vergenne posa un genou en terre, et, après une auscultation rapide, il appela son confrère.

Les deux docteurs se parlèrent bas. Desrocs gesticulait, et Vergenne hochait affirmativement la tête en regardant une caisse vide dont le couvercle, ôté, gisait.

— Encore un fakir ? interpella Desrocs.

— Oui, un fakir... Naraden... répondit doucement Irâïel.

— Et vous allez, à présent, nous régaler d'une inhumation prématurée ?

Il vulgarisait son ton, affectait des brutalités d'expressions, s'efforçant de témoigner son mépris pour Irâïel.

— Une inhumation prématurée... c'est bien cela que vous allez voir.

La politesse tranquille du Mahatma exaspéra Desrocs, comme une leçon.

— Et vous croyez qu'on va vous laisser ainsi, en France! sans autorisation, vous faire le croque-mort des vivants... nous allons voir?

Irâïel le regarda.

Sans transition, le vieux docteur dit d'une voix changée :

— Oui, ce sera une curieuse observation, la plus curieuse que j'aie jamais faite,.... aidez-moi, Vergenne.

— Quelle girouette que ce Desrocs, fit Santallier, riant d'un rire forcé.

— Suggestion mentale, mon cher, observait Laurance, impressionné... vous savez, je trouve ça très fort, moi!

Desrocs et Vergenne étudiaient, avec une consciencieuse attention, le fakir inerte.

A première vue, ils ne remarquèrent en lui rien d'anormal, sauf sa faiblesse extrême manifestée par le ralentissement du pouls.

Suivant une habitude de vieux praticien, Desrocs avait sa trousse sur lui; il en sortit un instrument, et, entr'ouvrant la mâchoire contractée du fakir, explora sa bouche. Un jet de lumière élec-

trique, d'un effet quelque peu théâtral, éclairait la scène.

Desrocs fit remarquer qu'une série de petites incisions étaient pratiquée sur le muscle qui relie la face interne de la langue à la mâchoire inférieure.

Silencieux, comme auprès du lit d'un moribond, Santallier et les autres écoutaient le médecin qui parlait d'une voix basse, contenue et sententieuse.

Mlle Pécou marchait fébrilement, ses yeux mangeaient sa figure pâle: ils devenaient énormes, effarés comme devant une vision apeurante.

Elle se rappelait d'anciennes lectures sur les yoghis de l'Inde, qui ressuscitent après des semaines, des mois de mort apparente. L'espoir de ce prodige, après les autres déjà vus, l'exaltait.

Respectueusement, elle regarda du côté d'Irâïel: désintéressé de ses hôtes, il faisait à petits pas le tour d'une pelouse. En trois brusques enjambées, Mlle Pécou le rejoignit; il s'arrêta.

Longuement, le Mahatma regarda la vieille fille, puis, reprit sa promenade.

Mlle Pécou revint près du groupe des invités, sembla se recueillir; Santallier observa qu'elle se trouvait dans le champ de vision du Mahatma.

Elle prit la parole; sa voix, sans inflexion, était monotone comme un écho. Elle raconta, avec la précision documentaire d'un compte rendu:

— Le fakir décidé à tenter l'épreuve du tombeau, doit rigoureusement obéir aux règles de sa caste.

Sobre et continent — doublement pur — il s'abstient de toute nourriture animale, de tout commerce charnel. Pendant la période d'entraînement, des heures, des jours, le solitaire s'enferme dans une cellule à demi-souterraine qu'il s'est construite. Derrière lui, les fidèles bouchent avec de la terre glaise l'unique ouverture. Dans sa prison murée, le fanatisé s'étend sur une couche molle de coton cardé et de peaux de mouton. Plus de minuit, ni de midi, ni air, ni soleil, car il faut que l'ascète, graduellement, se déshabitue de la lumière du jour, du souffle frais des soirs. La tête sur le plancher, les pieds touchant le plafond de son cachot, les membres contorsionnés en des postures suppliciantes, le fakir s'exerce à l'impossible. Il médite, prie, récite le chapelet brahmanique, prononçant en douze heures six mille syllabes.

Par des exercices calculés de respiration, il arrive à retenir son souffle cinq minutes, puis dix, puis vingt et une, quarante-trois... quatre-vingt-quatre. Le fakir apprend ainsi à emmagasiner des quantités considérables d'air qu'il n'expire que peu à peu.

Mlle Pécou fit une pause.

Fontailles remarqua :

— La bonne femme connaît bien son sujet.

Vergenne observait :

— Positivement Irâïel parle par sa bouche.

— Un phonographe alors.

Mlle Pécou reprenait :

— Le fakir, en les espaçant semaine par semaine, se fait des incisions sous la langue, qu'il recourbe alors comme le dard d'un scorpion. Ramenée en arrière, elle obstrue, avec sa pointe, l'ouverture du larynx. Pour hâter ce résultat, la langue enduite d'huiles astringentes est soumise à des massages répétés. Enfin, le fakir se purifie l'estomac par le va et vient d'une longue et mince bande de toile, qu'il avale à moitié et retire...

Ces macérations pieuses ont annihilé la matière... le saint est prêt à entrer au sépulcre.

Le souffle manqua à M^lle^ Pécou, — ainsi qu'à un instrument dont on cesse de jouer.

— Amen, prononça Fontailles, ou plutôt *Om*, pour parler comme les Hindous. Les fakirs font une consommation effrayante de ce vocable.

Et Régis étalait ses connaissances védiques:

— AUM, la syllable mystique, est le premier cri que profère, paraît-il, l'enfant nouveau-né: c'est le verbe dont se servent les dieux mêmes, parlant au saint des saints. Ce mot magique précède et clôt toute prière.

Vergenne ajouta:

— Un de mes confrères, le docteur Paul, a observé que le tracé produit sur un pneumographe enregistreur par l'émission rythmiquement répétée de *Om*, se rapproche, de plus en plus, de la ligne droite. *Om* serait donc un régulateur de la respiration; il permettrait aux fakirs de réduire l'usure organique en diminuant l'inhalation d'oxygène, et

de vivre avec des éléments nutritifs infinitésimaux.

Narâden s'était assis, les jambes pliées sous lui. Ses yeux restaient fermés, et il murmurait des mots qu'on n'entendait point.

— Laurance, demanda Santallier, êtes-vous d'avis que nous pouvons permettre cela ?

L'avocat ne comprenait pas : — Cela... Que voulez-vous dire ?

L'électricien précisa avec une vivacité presque agressive :

— *Cela !*... mais cet homicide par imprudence ; vous diriez ainsi, je crois ?

— Ah ! j'ai saisi, très bien !... C'est un point de droit, que vous soulevez. Le Mahatma peut-il risquer la vie d'un de ses semblables, pouvons-nous...

— Non, nous ne pouvons pas, fit Desrocs.

— Et pourquoi ? interrompit rageusement M^lle^ Pécou. La vie d'un fakir ne vaut pas plus que celle d'un ouvrier...

— Vieille sorcière, grommela Desrocs.

— Dans l'intérêt de la science, insinua Vergenne, il me semble...

— C'est cela, vivisectionnez-le tout de suite !

— Vous êtes injuste, Santallier.

— Mais, Scipion, dis-leur donc qu'il ne risque rien ce fakir. C'est un phénomène qui se produit dans des conditions scientifiques, une expérience...

— De laboratoire, émit Desrocs.

Ils allaient se prendre aux cheveux.

— La paix, souffla Rivesaltes, la paix.

L'électricien ouvrait la bouche.

— Voyons, mon petit Santallier, ne démolissez pas mon œuvre. C'est le clou de ma représentation, — il lâchait le mot — que cette inhumation. Tout Paris parlera de ça, ne me mettez pas de bâtons dans les roues. Ils s'arrêta, inquiet d'être allé si loin : — car enfin, on ne peut nier l'incontestable caractère scientifique de cette audacieuse tentative.

— Je ne vous savais pas tant d'intérêt pour la science, ripostait Santallier; je n'ai pas les mêmes motifs que vous pour couvrir de mon nom, de ma présence...

— Je resterai, moi! et la vieille révolutionnaire prenant la main de « Ver-luisant », l'assurait de son concours : — Comptez sur moi, sur nous — elle montrait Scipion — oui quand il faudrait ameuter contre ces obscurantistes...

Rivesaltes n'en demandait pas tant, il coupa avec des remercîments chaleureux, la tirade de « l'outrancière », comme il l'appelait. Un apaisement subit se produisait; Pécou réclamait : le vote! Et cette proposition leur plut.

L'un après l'autre, posément, sans se disputer la parole, ils parlèrent, Vergenne le premier: il tenait pour l'expérience.

Desrocs, fronçant ses sourcils broussailleux, dit :

— Je me range à l'avis de mon jeune confrère. Je

demande l'expérience. D'un air bourru, il donna ses raisons :— C'est le meilleur moyen pour dévoiler de grossières supercheries. Nous veillerons.

— Ça m'intéresse, déclara Laurance.

Mlle Pécou ne dit qu'un mot, mais le prononça avec un air de défi : — L'inhumation!

Scipion fut aussi bref.

Et Rivesaltes, résolûment, parla avec la même concision autoritaire, Santallier acquiesca, d'un haussement d'épaules.

Du fond de la serre, arrivaient en courant les serviteurs hindous. Ils portaient des flambeaux d'argent chargés de bougies roses et de hauts tabourets en bois de fer incrustés de nacre, niellés d'argent.

Les spectateurs s'assirent; sur les tabourets qui restaient libres, les Hindous posèrent les flambeaux qu'ils tenaient, une sorte de ciboire en or, des bâtons de cire rouge, une truelle d'argent, une cruche d'eau, et, dans une auge, du plâtre prêt à être gâché.

Le visage tourné du côté de l'orient, le fakir fixait le jet intense de lumière électrique... Se rapprochant les uns des autres, les assistants s'étudiaient mutuellement, demandant aux visages de leurs voisins si une illusion les décevait, ou si la réalité invraisemblable s'imposait.

Leur pensée s'engourdissait peu à peu. Pas un geste ne s'échangeait; les figures s'immobilisaient en une torpeur.

Les yeux des Pécou prenaient une ferveur extatique. Santallier en fut frappé. Il dévisagea Desrocs, qui, lui, observait fixement le Mahatma. Rivesaltes restait pétrifié en une attente. Laurance battait des paupières, comme ébloui.

Vergenne paraissait à peu près dans son état normal? Santallier l'interpella :

— Dites-donc, Vergenne, tous nos amis me semblent un tant soit peu... impressionnés.

Vergenne eut un geste d'adhésion fatiguée.

— Mais vous aussi, Vergenne, vous somnolez, je crois.

— Et vous donc!

Santallier convint qu'il se sentait une gêne, une oppression... Sans doute la lassitude des matins après une nuit blanche... Il tira sa montre :

— Déjà trois heures.

Plus une parole; tous les bruits démesurément grossis, les pépiements, les roulades éperdues des oiseaux, les cris des singes, le bruissement des feuilles violemment secouées sous leurs bonds, le murmure rhytmique d'une eau stillante, emplissaient le hall de sonorités prolongées.

Narâden ferma les yeux, s'accroupit; la rigidité cataleptique le saisit dans cette posture.

Les serviteurs alors s'empressèrent. Dans le ciboire ils prenaient des tampons de lin enduits de cire, les introduisaient dans les narines du fakir.

Puis, rapprochant les quatre bouts du linceul, les Hindous les nouèrent au-dessus de la tête de Narâden... Ce ne fut plus qu'un paquet, pas très volumineux, une tache blanche sur le grand tapis aux couleurs éteintes. Les plis du suaire ne dessinaient pas, même vaguement, la forme de l'effrayante momie. Les genoux dépassaient la tête, qui reposait sur la poitrine.

— Et maintenant? demanda l'ingénieur.

— D'un geste, Irâïel désignait la porte ouverte du caveau.

— Pour y pénétrer, Santallier dut se courber beaucoup. Il demanda un des flambeaux qu'on lui passa.

Le Mahatma commandait:

— Regardez, examinez... et, de tout, conservez le souvenir... plus tard, vous rendrez témoignage.

Minutieusement, Santallier inspecta les murs, le plafond, le plancher de la cellule. Chaque paroi était cimentée, maçonnée. Pas le moindre interstice donnant passage à l'air, à la lumière.

Après Santallier, tour à tour, sur l'invitation d'Irâïel, les Pécou, Laurance, Rivesaltes, les docteurs, entrèrent dans le tombeau. Tous avouèrent qu'une supercherie paraissait impossible.

Ils étaient réunis autour du fakir. Un des Hin-

dous donna à Santallier un bâton de cire et mit une bougie à portée de sa main.

Surpris, l'ingénieur demanda :

— Que dois-je faire?

— Sceller le linceul où dort Narâden, répondit Irâïel.

Desrocs offrit sa bague, une pierre à camée formait le chaton; mais, il se ravisa : — des initiales, enlacées,... c'est commun, facilement imitable!...

Laurance cherchait dans ses poches :

— Voulez-vous mon fétiche?...

— Voici mieux, fit Pécou. C'était un cachet, qu'il portait en breloque, un souvenir de famille, l'unique exemplaire, affirmait-il, d'une médaille frappée lors de l'inauguration de la guillotine.

Santallier jeta :

— C'est d'un mauvais augure pour Narâden.

Il n'y eut pas d'assentiment.

L'électricien faisait fondre la cire, la promenait au-dessus des nœuds du linceul. Elle coulait en gouttes épaisses, s'étalait largement; Pécou appuyait sa médaille. Cinq fois l'opération s'exécuta : l'empreinte était parfaite.

Les serviteurs soulevaient le fakir, le déposaient dans la boîte; puis, ils ajustèrent le couvercle qui glissa dans une rainure.

Des cordelettes joignaient le couvercle à la bière. Elles furent nouées, scellées. On introduisit le cercueil dans la grotte, et, la porte refermée, on la mura.

Le Mahatma prononça :

— Ma maison devient vôtre. A toute heure vous pouvez pénétrer, demeurer dans cette serre; je vous confie la garde de cette tombe temporaire, et vous devez, par une rigoureuse surveillance, vous convaincre que nulle fraude ne sera commise. Conférez ensemble... prenez telles mesures que vous jugerez nécessaires. Vous êtes maîtres ici.

— Et si nous refusions cette responsabilité? demanda Santallier.

Irâïel ne répondit point. Suivi de ses serviteurs portant les flambeaux, il se retira. Ses hôtes, machinalement, firent quelques pas derrière lui, puis s'arrêtèrent, hésitants.

A travers les feuillages sombres on distinguait en touches vigoureuses les vêtements blancs du Mahatma, les tuniques bariolées des Hindous, qui s'éloignaient processionnellement.

IV

Comme Santallier s'informait, la femme de chambre lui répondit que Mme Astrée et Mlle Simone étaient déjà sorties. Il s'étonna ; après l'incident de la nuit, il croyait les trouver souffrantes : Sa visite matinale devenait inutile. Il se disposait à partir ; mais la femme de chambre le retenait :

— Mlle Gilberte est là : elle recevra sans doute M. Jacques.

Et elle introduisit le familier de la maison dans le salon désert.

L'ensemble paraissait fouillis : c'était une débauche de portières, de lambrequins, de stores : cadres à glaces, tables, chevalets, on avait tout « habillé » de peluche et de satin.

Cet amas d'étoffes aux nuances criardes, inharmoniques, absorbait l'air, rapetissait, obscurait la pièce.

Des bibelots bébêtes encombraient les étagères, les consoles, et, partout, s'accusait une sentimentalité puérile.

Aux murs, des bouquets de fleurs flétries, d'her-

bes sèches, pendaient, tenus par des rubans sur lesquels Simone avait écrit — d'une écriture maigre, penchée : « Cueillies à..... le..... » ; et des vers, des citations poétiques suivaient.

Des albums traînaient, pleins de photographies aux dédicaces exagérément aimables : figures de gens rencontrés dans les villes d'eaux, n'importe où..... souvenirs banals d'amitié qui doivent durer toujours et se brisent après la saison.

Dans un coin, sur un perchoir, caquetaient des perruches inséparables. Et des jardinières, des bonheurs du jour, des petits meubles,... articles de Paris... achetés au hasard, après de capricieuses stations devant les étalages, un tas de choses inutiles, de brinborions sans valeur, donnait à ce salon de femme honnête un cachet douteux.

Entre ce milieu et Gilberte, une disparité s'accusait, non aperçue encore de Santallier. En cet intérieur qu'emplissait l'exubérance désordonnée de sa mère et de sa sœur, Gilberte n'était pas chez elle : Sa froide et hautaine figure, se détachait mal sur ce fond aux ornements futiles.

Poussant cet examen provoqué par les circonstances, Santallier s'interrogeait. Avait-il, jusqu'alors, compris Gilberte, son silence réfléchi, cette absorption en elle qu'il trouvait égoïste? Maintenant il devinait. Un remords lui vint de s'être amusé, d'avoir ri comme s'il y prenait plaisir, aux excentricités, aux coups de déraison de Simone et de sa mère ces deux névrosées, qui étaient, il en

avait trop tard conscience, la torture, renouvelée chaque jour, de Gilberte.

Santallier pensait à sa première entrevue avec elle, à l'accès de timidité gauche qui l'avait saisi, devant la jolie petite fille aux cheveux flottants, aux épaules nues, que M^me^ Astrée lui présentait comme une amie future :

— Elle est seule, toujours, vous viendrez jouer quelquefois avec elle, n'est-ce pas ?

Déjà sérieux, d'une intelligence plus réfléchie qu'imaginative, le grand garçon de douze ans trouvait humiliant, d'abord, d'avoir pour camarade un bébé de quatre ans. Mais bientôt il s'attachait à elle, l'aimait d'une tendresse protectrice.

Avec son père, — un ingénieur nomade — Jacques avait mené une existence vagabonde, traversée de fortunes contraires. L'intelligence instable de M. Santallier le poussait aux entreprises hasardeuses, qu'il préparait pour le succès, puis, lassé, dégoûté, sans attendre la réussite, il passait à d'autres. Des fièvres, contractées à Suez, le ramenaient en France, et il acceptait, comme un repos, la direction de la filature Astrée, à Isneauville, dans la banlieue de Rouen.

Brusque, morose, M. Santallier vivait avec une hâte morbide. Un souci constant l'assombrissait : la crainte de laisser son fils sans appui, sans for-

tune. L'ingénieur, prématurément veuf, avait élevé, avec des soins infinis, Jacques, dont l'adolescence restait délicate, et qu'il se refusait à mettre au collège, voulant être son seul éducateur.

L'élève travaillait et progressait. Son père, d'ailleurs, l'entretenait dans une émulation constante :

— Je puis te manquer subitement, que feras-tu, si tu n'es de bonne heure un savant, un homme? Une telle insistance à assombrir l'avenir blessait Jacques, et, sous la rudesse des avertissements pessimistes, il démêlait mal le profond, l'inquiet amour paternel.

Rebuté par cette affection sans sourires, alangui par la monotonie des jours à Isneauville, l'enfant s'attristait, regrettait l'imprévu amuseur des voyages. Gilberte fut sa gaîté unique, un prétexte à l'explosion de ses insouciances.

M. Santallier et son fils habitaient un pavillon auprès de la fabrique, mais, ses devoirs finis, Jacques courait chez Gilberte.

Il traversait la route, franchissait une grille, suivait l'interminable allée de tilleuls, marchait longtemps dans un jardin vaste comme un parc, et il voyait enfin, élevée sur cinq marches, la maison spacieuse, seigneuriale, avec son vestibule de marbre, son escalier grandiose.

Jacques trouvait Gilberte dans sa chambre. La petite en le voyant, sautait de joie, abandonnait pour lui ses poupées...

Sous la surveillance de Mme Dumont, une vieille maussade qui cousait sans leur parler, Jacques faisait épeler Gilberte, feuilletait avec elle des livres à images. Ou bien, il lui bâtissait des châteaux de carton, et, avec des bouts de bois, du fil de fer, lui construisait de lilliputiennes machines, essais tâtonnants de ses instincts chercheurs.

S'il faisait beau, on leur permettait des promenades dans le jardin. Des saules, des acacias, des marronniers, donnaient leur ombre fraîche. Un ruisseau clair, glissait sur des cailloux lilas et des cailloux noisette. Au milieu des pelouses carrées, bordées de nappes de fleurs, des statues dressaient leur sveltesse blanche. Une terrasse aux balustres de pierre, dominait la Seine.

Las de marcher, les enfants se reposaient un instant sur des bancs circulaires adossés à des massifs de rhododendrons, et ils montaient ensuite à l'observatoire, une tour carrée, très haute, d'où l'on dominait la plaine.

Au milieu des prairies, où des troupeaux paissaient, le fleuve sinuait, large et vert, avec des luisants de métal. Des collines boisées clôturaient l'horizon.

Parfois, le vent soufflait, fouettant la poussière des routes, courbant les arbres, répandant en nappes noires sur le pays, la fumée des hautes cheminées de la filature. Ces jours-là, Jacques, désertant l'observatoire, conduisait Gilberte à la

fabrique. Prudent, il évitait qu'elle s'aventurât dans les galeries, restait sur le seuil des portes, et l'élevait dans ses bras.

Des courroies se tendaient, des roues tournaient, si vite qu'elles semblaient immobiles. Au milieu des sifflements, des tic-tac, d'un bruit assourdissant, Gilberte, avec une peur vague, regardait les machines laver, tordre les écheveaux, puis les jeter dans des wagonnets qui, remplis, partaient seuls, vidaient dans des corbeilles leur contenu, revenaient.

Les figures tirées, les mines sombres des ouvriers, les ouvrières bruyantes, sales, échevelées effrayaient l'enfant, et l'air empuanti d'une odeur d'huile rance, de graisse chaude, l'étouffait.

Elle enlaçait plus fort le cou de Jacques.

— Tu en as assez, dis? Et il l'emmenait.

Des semaines s'écoulaient, sans que Gilberte vit ses parents. Ces filateurs vivaient en princes : ils passaient l'hiver à Paris, et, l'été, c'étaient des stations au bord de la mer, des excursions en Suisse, en Italie, en Angleterre.

Au départ, la mère pleurait un peu en embrassant l'enfant : « Ne sois pas malade, mon amour!... soignez-la bien, madame Dumont! »

M. Astrée, plus sec, disait : « Adieu, bébé! tu seras sage? oui?... à la bonne heure! »

Quant M. et M^me^ Astrée étaient là, des réceptions ininterrompues emplissaient la maison d'un élégant brouhaha. Les parties de chasse, les dîners,

les bals, les proverbes joués par les invités, se succédaient.

Rarement, on descendait Gilberte au salon. Elle détestait cela, à cause d'un vieux monsieur obèse à lunettes d'or, à cravate blanche, qui ne manquait jamais de lui apprendre une fable. Il la campait sur ses genoux :

— La cigale ayant chanté tout l'été... Répète.

Elle ânonnait d'une voix hésitante, puis, honteuse, se sauvait pour rejoindre Jacques... car elle allait maintenant chez lui, sans attendre qu'il vînt la trouver, et c'était, pour M. Santallier, un étonnement que l'enfant pût être absente des jours entiers sans qu'on s'en inquiétât. L'ingénieur blâmait la mère, plaignait le bébé : il l'aimait presque autant que son Jacques, la demandait, quand elle tardait à venir, et souriait, lorsqu'elle promettait : « de rester toujours avec eux, quand elle serait grande. »

Par les bavardages du vieux médecin d'Isneauville, l'ingénieur apprenait que Mme Astrée avait été mariée une première fois. Veuve à dix-neuf ans, elle tombait dans une prostration dont ne la tirait pas la naissance de Gilberte, qui venait au monde sept semaines après la mort de son père.

Contre tout espoir, la douloureuse secousse physique aggravait l'état moral de la jeune femme. La vue de sa petite fille l'exaspérait, et on renonçait à la lui faire embrasser. Des regrets passionnés, une fureur contre le sort, détraquaient ses

nerfs. Elle portait son deuil dans une retraite absolue, avec une austérité bigote. Enfermée dans sa chambre, aux volets constamment clos, elle pleurait, puis. grise de larmes, suffoquée par les sanglots, elle avait des sommeils comateux.

Bientôt, l'anémie survenait, affaiblissant le corps, frappant d'atonie les sentiments affectifs. Il fallait éloigner l'enfant qui causait à sa mère, non plus de l'exaspération mais une fatigue.

La malade guérissait enfin ; elle se reprenait à la vie mondaine, s'y donnait avec une fièvre de convalescente.

Elle s'essayait aussi à la tendresse pour Gilberte, la couvrait de baisers, l'enrubannait, la pomponnait, et se navrait d'être si peu mère.

La nourrice, une paysanne, disait : « elle n'embrasse la petite qu'à regret, on dirait qu'elle lui trouve un goût de larmes ! »

Gilberte grandissait, inconsciente de son abandon, qu'accentuait le remariage de sa mère.

Tout de suite, M. Astrée prenait en aversion l'enfant du premier mari : aversion polie, sournoise, que des gentillesses, des attentions dissimulaient; et Gilberte aimait son beau-père.

A cinq ans, elle commençait â observer : Simone venait de naître. M^me^ Astrée, mal remise de ses couches, gardait la maison. Le bébé ne la quittait point, non plus que la « nounou, » une étrangère, grande, jolie, costumée à la russe.

La première dent, les premiers pas de Simone

ses balbutiements indistincts, jetaient son père et sa mère en des attendrissements. Gilberte habituée à leur sèche indifférence, comparait, devenait jalouse, silencieuse, timide; et elle ne parlait plus, ne riait plus que chez les Santallier.

Des catastrophes successives assombrissaient les derniers mois passés à Isneauville. La mort de son père asseulait Jacques. Gilberte, avec des paroles enfantines et touchantes, le tirait de son hébétude, le consolait : « Ne pleure pas, je t'aime tant, mon petit Jacques, tant! »

Tout allait mal. Atteint depuis longtemps d'une incurable affection nerveuse, M. Astrée terrorisait son entourage. Ses exigences tyranniques, devenaient légendaires. Des folies masquaient son agonie, et il donnait des fêtes de fermier général, se dépouillant, lui et les siens, avec une insouciance de moribond.

Jacques l'avait vu, traînant à travers l'usine, le parc, la maison, son ennui de maniaque. Il était grand, blond, très beau, d'une élégance nonchalante; et il avait un teint transparent, des mains diaphanes, des yeux d'un bleu intense, — les yeux de Simone.

Après lui, une liquidation ruineuse forçait Mme Astrée à modifier son train de maison. Avec l'usine vendue les gros revenus sombraient, et les rentes du capital touché ne dépassaient point, par an, une cinquantaine de mille francs. C'était la fortune large, mais insuffisante à soutenir le luxe

royal d'Isneauville. La veuve venait, avec ses filles, s'installer à Paris, dans une petite villa, boulevard de Montmorency, et Jacques entrait à l'école des Arts et Métiers.

Il avait été convenu que Jacques passerait, chez ses amies, les vacances et les jours de congé. Malgré cet arrangement, on se vit peu.

Un perpétuel besoin d'agitation poussait Mme Astrée à voyager, et elle allait de sa maison d'Auteuil à sa propriété des Frênes, qu'elle avait gardée près de Rouen, au Mont-Dore, à Nice, à Trouville... Elle vivait dans la hâte des départs, le désordre des retours.

Élevée à la diable, Gilberte recevait les leçons intermittentes de pauvres créatures courant le cachet : institutrices de hasard, que Mme Astrée portait aux nues pendant quelques jours, et prenait en aversion, congédiait, après trois ou quatre semaines.

Jamais Gilberte n'eut le temps de s'attacher à l'une d'elles. Une réserve précoce l'habituait à vivre sans amies, sans confidences, sans plaintes.

Sa mère l'aimait par accès fantasques entrecoupés de colères irraisonnées, de crises de larmes, de tristesses hypocondriaques. Le jour de sa première communion, Gilberte avait à subir une scène singulièrement pénible. Sa mère, plongée dans un délire de piété humble, tourmentée de scrupules, lui demandait théâtralement pardon de sa préférence pour Simone.

Jacques avait dû intervenir; mais sans pouvoir calmer Gilberte qui restait effarée, sa pure joie enfuie.

Absorbé, Jacques n'entendit pas entrer Gilberte.

Elle était habillée d'un costume de drap sombre, de coupe correcte, sans un détail prétentieux ou voyant. Un peu de coquetterie seulement dans sa coiffure, d'une grâce clodionesque : les cheveux, noués au sommet de la tête, « à la nymphe »; sur le front, la nuque, de petites boucles frissonnantes.

Son aspect était d'une janséniste élégante, affinée, délicatisée.

Elle demanda :

— A quoi pensez-vous donc, Jacques?

Il se leva :

— J'étais loin, si loin! à Isneauville...

— Ah!

Ils restèrent une seconde pensifs, puis, Jacques dit :

— Cela vous étonne, de me voir si matin?.... mais, ces dames m'inquiétaient... ce malaise d'hier?

— Rien! ce n'était rien! Vous savez qu'elles sont sorties?

Gilberte se tut, embarrassée, et sa gêne gagna Santallier. Il murmura :

— Et vous?

— Moi?

Elle eut, de la tête, des épaules, un geste résigné :

— Moi!...

Une pudeur, une fierté la firent muette, mais, sa pâleur, la teinte violette de ses paupières, la rougeur fiévreuse des lèvres, révélaient à Jacques une nuit insomnieuse, une nuit troublée par la hantise humiliante, le souvenir obsédant du scandale de la veille.

Elle offrit à Jacques un fauteuil, auprès de la cheminée. Le coude sur un genou, la tête dans sa main, l'électricien fixait les flammes roses, sautillantes.

Assise devant une liseuse, Gilberte, distraitement feuilletait un livre. « J'étais loin, si loin, à Isneauville. » Jacques pensait donc quelquefois à leur amitié d'enfants. Serait-ce donc qu'il l'aimait? mais non!... est-ce qu'elle n'avait pas tout fait pour l'éloigner d'elle? Elle ne voulait pas se marier... Toute sa vie était dominée par la constante menace d'une maladie héréditaire, et, c'est par loyauté qu'elle repoussait Jacques.

Pourtant, au fond du cœur, un espoir lui restait. Simone pouvait guérir ; alors dans longtemps bien longtemps, Jacques ignorant tout...

Mais, la divulgation publique chez le Mahatma de ce qu'elle considérait comme une déchéance, l'a-

vait blessée inguérissablement; que faire à présent, et le dégoût n'allait-il pas chasser Jacques...?

Il s'approcha d'elle; la tête levée vers lui, elle écoutait, mais il ne trouva rien à dire.

Cependant, il l'aimait,.. Que tardait-il à lui en faire confidence, à raconter comment il avait découvert en lui les symptômes de sa passion croissante.

Elle était née depuis peu. Sur Gilberte, petite fille, il avait l'autorité douce et un peu brusque d'un frère aîné.

Elle quittait ses robes courtes de fillette, quand lui-même, ayant atteint ses vingt ans, partait pour New-York.

Il y perdait les 40,000 francs que lui avait laissé son père. Puis, très fort de l'argent gâché et de l'expérience acquise, il créait des applications nouvelles de l'électricité, s'enrichissait, et, six ans après son départ, revenait en France. Pendant les quatre années écoulées depuis son retour, ayant à peine dépassé la trentaine, il avait travaillé à démolir à coups d'audace pratique, la sommeillante routine de Paris.

Il n'avait pas cessé, durant sa longue absence, de penser à Gilberte, de lui écrire. Elle répondait, mais ses lettres, toujours lues par M^me^ Astrée, étaient froides, conventionnelles.

Elles intéressaient pourtant Santallier ; sous leur forme volontairement guindée, il devinait, suivait le développement d'esprit de Gilberte, et il était heureux quand des tournures de phrases, des échappées de mots, lui faisaient retroûver la câline petite fille d'autrefois.

Quel désenchantement en la revoyant ! Silencieuse, triste, elle avait reçu Jacques sans chercher à renouer l'intimité rompue. Elle s'effaçait devant Simone, qui, volontiers, causait et riait avec Santallier, dont les primesautières boutades l'amusaient.

Jolie, maladive, très occupée de sa beauté, de sa santé, aimable d'une amabilité charmante, mais inégale, despotique, Simone gouvernait sa mère, qui obéissait avec des démonstrations excessives de tendresse, sa sœur, qui, passivement, cédait à ses caprices, — et aussi, presque tous ceux qui l'approchaient.

Quand Simone voulait plaire, elle se mettait en frais, dissimulait sa violence initiale, son égoïsme jaloux, sous des attentions, des caresses. Ses bizarreries, ses hardiesses, elle les masquait d'un vernis de fantaisie poétique, originale. Ceux qu'elle avait blessés la veille, elle savait le lendemain les reconquérir. Mondaine par accès, dévote par boutades, elle déconcertait, par sa façon d'être toujours imprévue, empêchait qu'on portât sur elle un jugement définitif. Menteuse, tourmentée d'un insane besoin de larmes, d'émotions,

elle se plaisait à répéter avec des sous-entendus perfides les mots qu'elle entendait. Sur une phrase, elle bâtissait des fables, et, quand ses calomnies, ses médisances touchaient le but, quand elle avait brouillé des amis, elle machinait des réconciliations dramatiques, et se montrait si vraie en ses désespoirs, si touchante en ses regrets qu'on l'en aimait presque davantage.

De tout cela, Gilberte souffrait, et une mélancolie soucieuse lui venait, un détachement de tout... Elle sortait peu, ne prenait plaisir à rien. Pourtant, elle avait un soin extrême de sa personne, et relevait sa simplicité de détails exquis.

Jacques, s'inquiétait. et jalousement, il cherchait dans l'entourage de Gilberte une cause à sa tristesse persistante ; il crut qu'elle aimait, mais, découvrit vite son erreur... Qu'avait-elle donc? Il ne se résolvait pas à interroger franchement Gilberte, et, découragé, renonçant à la deviner, il espaçait ses visites.

N'avait-elle pas pris pour indifférence cette réserve? Il le craignait.

Une deuxième fois, Gilberte demanda :

A quoi pensez-vons?

Il répondit :

— A vous.

Elle rougit.

— Oui, je pense à vous, au malentendu qui nous sépare...

Il se leva, s'approcha d'elle : une explication s'imposait. Mais il fit un timide retour sur lui-même. Une honte le prit, son chagrin lui parut inavouable. De quoi se plaindre?... que demander?... lui devait-elle compte de ses pensées?...

Pourquoi d'ailleurs, à cette heure, précisément, allait-il brusquer l'aveu si longtemps indécis.

Et la réponse à ce pourquoi lui venait, prenant la voix de Mme de Valdenesse... Cette voix flûtait à ses oreilles : « Un homme qui fait venir les femmes à lui rien qu'en les regardant. » C'était donc là, le motif qui l'incitait ; la crainte de se voir enlever celle, que, dans une tranquillité imbécile, malgré tout, il considérait comme sienne... tellement sienne qu'il avait senti une insulte directe, dans la tentative du Mahatma sur la volonté de Gilberte.

Mais ce n'était point cela uniquement, Jacques percevait encore autre chose. Les circonstances venaient à peine de lui découvrir la vraie Gilberte. Par une brèche, il pénétrait dans sa vie intime. La froide était une passionnée, l'indifférente une blessée.

Le cœur battant, il allait, dans une impulsion, avouer son amour, ses craintes. Gilberte! Gilberte!

Elle lui coupa la parole.

— Vous attendez maman et Simone, n'est-ce

pas?... elles vont rentrer... vous déjeunerez avec nous.

Il refusa, fâché qu'elle lui offrit cela. L'exquisité de ce tête-à-tête presque muet, il avait donc été seul à la comprendre ?

Jacques tira sa montre.

— Vous partez ?

— Je pars, oui, je suis pressé, très pressé, j'avais oublié...

— Un rendez-vous?... Je vous en fais souvenir, en vous retenant ?

D'un air frondeur il répondit :

— Les affaires avant tout!... Je suis un homme pratique, moi !

V

L'article que Rivesaltes lisait aux Pécou ne parût pas. Le virtuose de la réclame avait trouvé mieux pour lancer Irâïel. A sa soirée d'inauguration, dans le doute de la réussite, par méfiance, aussi, vis-à-vis de ses confrères, il s'était gardé d'inviter aucun d'eux. Mais le succès de sa première tentative le décidait, et, dès le lendemain, il exécutait un coup de maître.

Se gardant de rien communiquer de la soirée, et d'en déflorer la nouveauté, il conseillait au Mahatma de se présenter dans les bureaux du *Figaro* et d'y improviser une séance. Il laissait ainsi au plus répandu des organes conservateurs la primeur d'un grand article sur Irâïel ; par cette habile flatterie, Rivesaltes se faisait un allié : dans le plus proche numéro, Emile Blavet, le *Parisis* du puissant journal, donnait en première page une « Vie parisienne » sensationnelle, consécration des bruits qui couraient sur le Mahatma.

« Nous avons reçu la visite d'un personnage « mystérieux, un Hindou riche comme un nabab,

« puissant comme un radjah, et qui porte le titre,
« vraiment nouveau, de *Mahatma* ».

Suivaient quelques explications sur les Mahatmas, et *Parisis* continuait :

« Cet homme étrange nous a tenus sous
« le charme d'une conversation prestigieuse.
« Est-ce bien conversation, qu'il faut dire? Il
« n'attend pas les demandes, et, par une sorte de
« merveilleuse intuition, y répond avant qu'elles
« soient formulées.

« Il vient, prétend-il, en précurseur, pour
« frapper nos esprits par la révélation de
« forces, latentes dans l'homme, et portées chez
« lui-même à un degré inouï d'extension.

« Les phénomènes qu'il a produits en notre
« présence dépassent, bien qu'il les intitule *scien-*
« *tifiques*, l'entendement et la raison. »

Là, *Parisis* narrait en détail les prodiges observés.

Il énumérait : l'ébullition de l'eau, les évolutions dans l'espace de fleurs, éventails ou autres objets inanimés, la lévitation, la divination des pensées, la suggestion mentale...

« Et à ce propos, se demandait-il, est-ce bien à la
« suggestion mentale qu'il faut attribuer le phé-
« nomène suivant : l'un de nous, n'a pu soulever
« une chaise subitement alourdie par la volonté
« d'Irâïel. Le Mahatma avait-il suggéré à notre
« ami l'impossibilité d'accomplir cet acte, ou bien,
« peut-il réellement modifier lepoids des corps —

« ce qui serait possible, si l'on en croit les expé-
« riences singulières du savant anglais, William
« Crooks. »

Pour conclure, *Parisis* disait :

« Ces miracles accomplis devant un cercle
« restreint d'intimes privilégiés, le Mahatma,
« veut les reproduire devant tous. Il est venu
« nous demander l'appui de notre publicité.

« Bouleversés, stupéfiés par ce que nous avons
« vu, nous tenons à déclarer que nous nous croyons
« à la veille d'une révolution radicale dans nos
« sciences physiques. »

Très lues et très discutées, ces lignes secouaient Paris.

Chincholle y ajoutait des renseignements supplémentaires groupés avec habileté.

Le *Petit Journal*, consacrait alors une demi-colonne : « à la grave question qui se posait devant l'opinion et préoccupait à juste titre les savants et le public. »

Le *Matin* publiait un long interview sous ce titre :

IRAIEL MAHATMA

Etranges phénomènes.
Magnétisme, spiritisme, théosophie.
Brahmes et fakirs.
La science en Orient.

Et des sous-titres faisaient sauter aux yeux les courts paragraphes bourrés de faits :

Un nouveau prophète
Les Bayadères
La Danse des fleurs
La lévitation.

Dans le *Gil Blas*, c'étaient des documents complets, recueillis par Fernand Xau.

Méticuleusement, il relatait les mots, les gestes d'Irâïel, et l'on savait par lui le son de sa voix, la couleur de ses yeux, de sa barbe, les heures de ses repas, ce qu'il mangeait, buvait, comment il travaillait, se reposait.

Xau terminait en annonçant que le Mahatma, désormais accessible, recevrait, par séries, les personnes présentées.

Le *Gaulois*, dans son Bloc-Notes, trahissait quelque mauvaise humeur de n'être pas arrivé bon premier.

« Mesmer ou Cagliostro, le Mahatma, produit, il « faut le reconnaître, des effets prodigieux... Et « nous serions prêts à admirer ses talents s'il ne « se posait en philosophe réformateur, en « prophête dela vérité. »

« Pour nous, fils respectueux de Notre Mère « l'Église, nous ne croyons qu'à une religion... « Celle, dont le chef est à Rome ! Et nous trou- « vons impudent, de mêler à des expériences « charlatanesques — ou même scientifiques — des

« questions qui ne doivent pas sortir des sphères « pures de la théologie. »

Mais, ces réserves une fois faites, le *Gaulois* ne s'obstinait pas à combattre la naissante popularité du Mahatma patronné par les professional beauties parisiennes. Il lui envoyait Yveling Rambaud, qui relatait, en homme au courant des mystères de l'autre monde, son entretien avec Irâïel et assurait à ses lecteurs que « l'Initié, — d'après ses déclarations — s'abstiendrait de toucher directement à l'édifice sacré de nos institutions religieuses. »

Charles Vignier, dans l'*Évenement*, saisissait l'occasion aux cheveux, et raillait M. Arthur Meyer sur son zèle à défendre les intérêts non menacés de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Fidèle à son programme, le *Voltaire* engageait la polémique : un article de Gustave Rivet, tendait à établir que le Mahatma reproduisait scientifiquement tous les miracles..., ceux du Christ comme les autres.

Qu'Irâïel renouvelât les miracles du Christ, cela ne suffisait point à Mme Séverine; elle admirait le Mahatma, l'adjurait d'imiter le Réformateur galiléen et, comme lui, de se consacrer à la cause socialiste!

La directrice du *Cri du Peuple* s'attirait des répliques indignées des gazettes catholiques : *l'Univers*, *le Monde*, *la Croix*, *le Pèlerin* qui anathématisaient Irâïel, vouaient à l'enfer ses apolo-

gistes, au feu sa boutique, et finissaient en se demandant si l'on n'était pas en présence de l'Ante-Christ.

La *Lanterne* s'occupait très peu du Mahatma, qu'elle traitait d'intrigant, mais s'égayait beaucoup « des fureurs soulevées dans le clan clérical menacé d'une concurrence par ce charlatan : A quand les scènes de pugilat?... nous tiendrons nos lecteurs au courant, ce sera curieux ! »

La République Française, *la Justice*, en des satires, d'ailleurs parlementaires, plaisantaient gravement, mais ne s'engageaient point, flairant quelque piège politique, manœuvre destinée à détourner l'attention populaire « des graves questions qui se déroulaient alors devant la Chambre. »

Dans le *Temps*, Hugues Leroux, renseigné par Vergenne, colligeait de longs documents, exposait consciencieusement la question, détaillait les faits et... ne concluait pas.

Sous la rubrique « dernière heure » les journaux du soir *la France*, *le Paris*, *la Liberté*, *le National*, *le Télégraphe*, *le Soir* s'occupaient, en trois lignes, des derniers faits et gestes du Mahatma.

Après les reporters, les interwiewers, les polémistes, c'était le tour des chroniqueurs, qui faisaient au Mahatma, les honneurs du leading article et le sacraient ainsi : « Evénement du jour. »

L'actualité engrenait les chroniqueurs : tous les Premiers-Paris se suivaient sans se ressembler et c'était un régal de voir chacun accommoder à son goût particulier le héros commun.

Arène méridionalisait, Banville mythologuait, Bauër censurait, Besson indifférentisait, Blum vaudevillisait, Caliban exhilarait amèrement, Cassagnac s'indignait, Deschaumes pondérait, Dubrujeaud argumentait, Fouquier se multipliait, France exotisait, Geffroy stylait, Grosclaude drôlatisait, Hervé académisait, Ignotus planait, Jolivet mondanisait, Lepelletier satirisait, Maizeroy libertinisait, Maret politiquait, Mendès érotisait, Millaud humourisait, Mirbeau paradoxait, de Pène gentilhommait, Rochefort blaguait, Santillanne parisiennait, Jules Simon philosophait, Saint-Juirs anecdotisait, Sarcey dogmatisait, Sylvestre gauloisait, Scholl pétillait, Vaquerie hugolisait, Véron charivarisait, Villiers de l'Isle Adam bonhometisait, Wolff raisonnait.

Scholl, tirait un tel feu d'artifice aux dépens d'Irâïel, que Marius Fontailles, pour ses débuts au *Vert-Galant*, se posait en champion du Mahatma, et envoyait des témoins au maître journaliste.

L'affaire s'arrangeait : le *Tintamarre* assurait qu'Irâïel, pour donner une preuve incontestable de son action à distance, avait reconcilié, sans les voir, les deux adversaires.

Après que les écrivains en vedette eurent

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

traité la question, les revues jugèrent qu'elles pouvaient, sans se compromettre, l'aborder.

La Revue politique et littéraire, confiait à un professeur la délicate mission d'apprécier les questions psychologiques soulevées.

Charles Richet, dans la *Revue scientifique*, considérait le Mahatma comme un hypnotiseur. Ribot, dans la *Revue philosophique*, ne voyait en Irâïel qu'un thaumaturge. M. J. Baissac, envoyait à la *Revue des Religions* l'histoire des Mahatmas ; il établissait entre les initiés et les illuminés chrétiens d'ingénieux rapprochements.

La Nouvelle Revue rappelait à ses lecteurs que, la première en France, elle avait, et cela datait de deux ans déjà, parlé, à propos de Mme Blavatsky, des adeptes du Thibet.

M. Arsène Houssaye, dans la *Revue de Paris*, poétisait Irâïel.

La *Revue des Deux Mondes*, se contentait de dresser la liste des célébrités du XIXe siècle qui, de Napoléon Ier à Gambetta, en passant par Dumas, Mme de Girardin, Georges Sand, ont cru à la science occulte.

Les journaux spirites triomphaient : N'avaient-ils pas toujours enseigné cela ? le monde des esprits existait... Irâïel, n'était autre chose qu'un médium, et il était bon de se rappeler que les brahmes et les fakirs attribuaient aux Pitris — mânes des ancêtres — la production de leurs merveilleux phénomènes.

La Revue spirite de Leymarie, le successeur d'Allan Kardec, *la Lumière* de Mme Lucie Grange, organe des spiritualistes indépendants, *la Pensée nouvelle,* bulletin de la société parisienne des études spirites, *le Spiritisme*, organe de l'union spirite française, ne tarissaient point.

Les magnétiseurs, les hypnotiseurs, revendiquaient Irâïel. Ses actions emplissaient les colonnes de la *Chaîne magnétique* d'Auffinger, du *Journal du magnétisme* de H. Durville, de la *Revue de l'hypnotisme* et il n'était pas jusqu'à la *Philosophie générale des étudiants swédenborgiens* qui ne mêlât sa voix au concert.

Les revues théosophiques exultaient; pourtant des divergences naissaient :

Rapportant toute gloire à Jésus, la duchesse de Pomar, directrice de l'*Aurore*, dans un élan de piété prophétisait.

« Les temps sont venus... Tournez-vous du « côté de l'Orient. De là, soufflera l'Esprit annoncé « par le Christ, et le monde vivifié verra se lever « l'aurore d'une vie nouvelle.

Elle s'écriait encore :

« Enfin, il est venu le jour promis ! La grande « communion des saints va commencer. Les « frères du Thibet, les Mahatmas consentent à « éclairer leurs frères d'Europe, des rayons de « la divine lumière. L'évolution vers la vérité a « commencé. Déjà la médecine expérimentale « étudie des phénomènes longtemps regardés

« comme des supercheries... Bientôt donc nos sa-
« vants ne nieront plus les merveilles accomplies
« par les saints ; ils les expliqueront au triple
« point de vue philosohique, psychologique et
« physiologique, et la négation de l'au-delà de-
« viendra impossible. »

Dans un autre article la même rédactrice rassurait les âmes timorées :

« Oui, nous pouvons croire ces choses que le
« vulgaire traite de mensonges. Nous *devons* les
« croire. L'Eglise Elle-Même, nous l'ordonne.
« Ceux qu'Elle révère entre tous : saint Paul, saint
« Jean, étaient des occultistes, et le Christ a investi
« presque tous les saints, de pouvoirs infinis.
« Vaincre le feu, l'eau, dompter les bêtes féro-
« ces, guérir les malades, projeter à distance sa
« volonté, agir sur la matière inerte, s'élever de
« terre, oui, tout cela est possible à celui que
« l'Esprit inspire, et nous nous écrions avec Cathe-
« rine de Sienne : « Ceux qui sont en obéis-
« sance avec Dieu, reçoivent obéissance de toutes
« choses créées ! »

Elle insistait, sur le don de seconde vue attribué à Irâïel :

« Ce n'est pas un privilège exclusif. Saint
« Augustin cite des faits semblables. Saint Cu-
« pertin était un voyant. Mme Guyon lisait dans
« la pensée du père Lacombe, son confesseur,
« comme celui-ci dans la sienne. Plus récem-
« ment le curé d'Ars, devinait les pensées de

« ceux qui conversaient avec lui, et l'on ne pou-
« vait mentir en sa présence. Des milliers de
« témoignages le prouvent.

« Ne nions donc pas la puissance d'Irâïel Ma-
« hatma, mais souvenons-nous que saint Paul a
« défini la foi : « Une vive démonstration des
« choses que l'on ne voit pas! »

Pourtant, une réserve corrigeait l'enthousiasme de la rédactrice de l'*Aurore*.

« Ne nions pas, mais ne nous livrons pas en
« aveugles, car l'apôtre Jean nous dit : « Mes
« bien aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais
« éprouvez les esprits pour savoir s'ils viennent de
« Dieu! »

Et elle établissait une distinction : « l'Adepte,
« élève des Mages, désire la puissance pour elle-
« même; le saint, pour le bien qu'il pourra faire...
« Attendons que le Mahatma révèle le nom de
« Celui qui l'envoie, et, s'il se réclame du Sau-
« veur, remercions Dieu qui daigne se mani-
« fester à nous d'une manière éclatante, dans le
« matérialisme du siècle. »

Le *Lotus*, sous l'inspiration de M^me^ Blavatsky, dédaignant l'Evangile, compulsait les Védas, et faisait remonter à une antiquité prodigieuse la connaissance de la vérité. Le *Lotus* croyait à la possibilité des miracles, et appuyait son opinion des témoignages de Strabon, Lucain, Plutarque, Cicéron, Pline, qui ont affirmé la réalité des pro-

diges accomplis par de simples yoghis indiens, qu'ils appelaient gymnasophistes.

En des études sur Zoroastre et ses Mages, Moïse et Boudha, les rédacteurs fournissaient la preuve que des merveilles peuvent être accomplies en dehors de Jésus :

« Certes, nous admirons et vénérons le Christ,
« mais sans le reconnaître plus grand que ceux
« qui l'ont précédé. Dans les palais de granit de
« l'Egypte, dans les temples préhistoriques de
« l'Inde, dans ces temples, taillés à même les mon-
« tagnes, des savants, des sages vivaient. Patients
« ils ont, pendant des milliers d'années, cherché
« la raison des choses, le secret du commen-
« cement et de la fin. Christ est un de ces
« hommes sublimes, anneau de la chaîne ininter-
« rompue qui s'est, à travers les siècles, dérou-
« lée jusqu'à nous... et le Mahatma Irâiel est le
« dernier envoyé de *ceux qui savent*. »

Avec son flair exercé de boulevardier Rivesaltes ne pouvait se tromper sur cette agitation religieuse; elle n'était que surface. Le public s'intéressait uniquement au merveilleux, à l'inexplicable... Et du merveilleux, de l'inexplicable, Rivesaltes en jouait avec maëstria : il rédigeait, dans le *Vert-Galant*, de véritables feuilletons, bourrés de miracles. Enumérant les priviléges supra-humains d'Irâïel il disait :

« A la volonté du Mahatma, autour de lui, au-
« dessus de lui, des clochettes tintent dans
« l'air, des coups sont frappés sur les portes, les
« murs. A son injonction, des caractères, des
« dessins, se produisent sur le papier. Il obtient
« des matérialisations, donne l'être à des choses
« qui prennent forme sous les yeux des specta-
« teurs... Il peut dissoudre les objets, les trans-
« porter au loin à travers l'espace, les obstacles,
« pour les reconstituer ensuite...

« Spécialement favorisé par Irâïel, un de nos
« amis a demandé à être mis en communication
« avec un Initié du Thibet. Le Mahatma, ayant
« consenti à servir d'intermédiaire, notre ami,
« quatre jours après avoir écrit, recevait, en ré-
« ponse à la sienne, une lettre adeptale; elle avait
« été introduite dans une enveloppe intacte, qui,
« distribuée par la poste, portait les timbres régle-
« mentaires, et contenait un court billet envoyé
« par une tierce personne, complètement étran-
« gère à l'occultisme.

« Après cela, il nous semble qu'on doit croire à
« une force inconnue ou admettre l'improbable :
« c'est-à-dire l'existence d'une vaste association,
« englobant tous les employés des Postes, et
« travaillant à quelque prodigieuse mystifica-
« tion. »

Le chroniqueur du *Vert-Galant* insistait :

« Ces communications, tombent littéralement
« du ciel! Elles parviennent à leur adresse dans

« un salon, en pleine rue, dans un wagon « en marche, n'importe où... C'est ainsi que « M. Scipion Pécou, le député bien connu, a « trouvé, dans le tiroir d'un bureau, dont il a tou- « jours la clef sur lui, une de ces étranges mis- « sives.

« La vérité, avouait Rivesaltes, peut paraître « invraisemblable ; mais on sait notre respect « pour le lecteur. Cette fois, comme toujours, « nous ne craignons pas de démenti. »

Nul en effet, pas même « l'honorable » que citait Rivesaltes, ne protestait. Il fallait prendre au sérieux ces fantasmagories ; et la révélation d'un monde occulte, où l'on correspondait par des téléphones fantastiques, où l'on s'élevait en l'air sans ballon, où l'on enterrait les hommes vivants, où les éléments ahuris, les lois physiques renversées sortaient de leur train-train, la connaissance de ce monde affolait Paris de curiosité.

La réussite de sa campagne au *Vert-Galant*, gonflait Rivesaltes d'importance. Il s'adjoignait Marius Fontailles, et, de ce sous-ordre érudit et intelligent, il tirait d'abord des textes védiques, des mots à effet, dont il émaillait sa prose quotidienne, puis, il le chargeait d'écrire des tirades savantes qu'il revoyait, corrigeait... Il s'habituait à lui voir faire toute la besogne, et, enfin, rompait à grand orchestre avec le journal.

Assez longtemps, Rivesaltes avait joué le

rôle subalterne de « lanceur d'étoiles », consacrant des chroniques « pétard » à la soudaine mise en lumière de quelque célébrité momentanée. C'était sa spécialité : Il découvrait un inconnu, de préférence une inconnue, comédienne ou clownesse, danseuse ou cantatrice, lui composait une généalogie, lui inventait une histoire, la faisait naître en Ukraine où elle domptait des chevaux sauvages, à moins, qu'il ne la qualifiât native.... d'Orléans, ou de Nanterre, lui forgeait des aventures « bien parisiennes » la sacrait idole de Paris, et l'exhibait au peuple comme une reine de Bohême, sur le trône à paillons de la publicité !...

Des ambitions nouvelles l'envahissaient. Après avoir lancé les autres il voulait se lancer lui-même ; et déclarait tout de suite après avoir quitté le *Vert-Galant*, qu'il fondait un journal. Il en ignorait encore le titre, et ne savait, s'il serait hebdomadaire ou mensuel, mais,. il fondait un journal !

La nouvelle se répandait dans les rédactions, dans les cafés littéraires.

Chaque soir, régulièrement, à l'heure de l'absinthe, Rivesaltes, plus luisant que jamais, parfumé, frisé au petit fer, des fleurs à la boutonnière de son pardessus mastic, tenait ses assises à Tortoni.

Très entouré, il distribuait les rubriques, acceptait des collaborateurs, risquait quelques mots de son programme ; « étude du mystérieux, méde-

cine nouvelle, régénération sociale et politique... »

En parlant du Mahatma, l'ex-rédacteur du *Vert-Galant*, affectait une réserve irritante, mais laissait comprendre qu'Irâïel « était de l'affaire ».

Et son bagout l'entraînant, il s'écriait : « J'ai des combinaisons nouvelles... On fera de l'or, mes enfants, parole ! Nous avons déjà 10.000 abonnés avant de paraître, mais c'est un détail... l'entreprise à côté... vous verrez !... ça sera colossal ! »

Et, pour « paraître », il ne manquait plus à *Vert-Luisant* que des capitaux...

VI

Avec un peu d'hésitation, Mme Astrée suivie de ses filles, pénétrait dans une vieille maison de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Choquée par la tristesse de la cour sombre, Simone s'exclamait :

— Tu dois te tromper, maman, un député, c'est mieux logé.

Mme Astrée consultait son carnet.

— Si, si, c'est bien cela !... M. Pécou, rue Saint-Louis-en-l'Ile, n° 93.

Du lichen léprait les murailles, et l'humidité disjointait le dallage. Simone se rassérénait, mise en joie par le pittoresque, l'imprévu de deux ou trois détails... un puits, à margelle branlante, une auge de pierre, qu'elle prenait d'abord pour le cercueil d'un roi mérovingien, un quinquet à l'huile dont le sommet affectait la forme d'un bonnet phrygien. Un accès de rire la prenait devant ces « débris de la grande époque. »

— Comme ça complète les toqués de là haut ! ça me donne envie de voir le reste. Passant la première, devant la concierge, saisie, elle montait en

hâte l'escalier, à rampe de chêne, aux marches moitié brique, moitié bois. Au premier au-dessus de l'entresol, elle carillonnait et restait stupéfaite, du bruit formidable qu'elle soulevait dans la maison muette. Mlle Pécou elle-même, tout de suite, ouvrait la porte, le chapeau sur la tête, prête à sortir. Un peu intimidée, d'abord, par l'accueil froid de la vieille fille, l'aspect austère du cabinet de Scipion, où on la recevait, Mme Astrée reprenait vite son aplomb de jolie femme, et, sans respirer, rappelant la soirée du Mahatma à Mlle Pécou, elle disait venir la remercier de ses soins. Elle n'avait pu le faire plus tôt, — regrettait d'avoir laissé s'écouler la semaine, avait pensé aujourd'hui seulement à recourir au Bottin, pour se procurer l'adresse...

A peine polies, les réponses écourtées de Mlle Pécou, révélaient sa méfiance à l'égard des amies de l'ingénieur. Elle en voulait à Santallier : il avait commencé contre le Mahatma une guerre de mots, qui, ricochant sur l'entourage, atteignaient surtout Mlle Pécou : « le bras droit d'Irâïel, la propagatrice de la *Religion scientifique*, la prêtresse de Boudha, la quatrième des bayadères, etc. » Quelques boutades de l'ingénieur étaient venues aux oreilles de la vieille fille, qui s'indignait, moins pour elle, que pour le Mahatma.

Mais, on s'expliquait : Mme Astrée, noircissait Jacques, le dépeignait comme un bourru autoritaire, s'immisçant de force dans sa vie.

— Je suis seule, avec mes filles... les conseils, l'appui de M. Santallier me sont utiles... on ne peut nier son énergie, son intelligence, et puis, je l'ai connu enfant, c'est un lien, mais il abuse !.....

Et, elle donnait, à Mlle Pécou des explications que celle-ci ne sollicitait pas. Elle accusait l'ingénieur de la contrecarrer en tout.

N'avait-il pas refusé de les conduire chez le Mahatma? Et pourtant, ce n'était pas faute de l'en avoir prié. Chaque matin, depuis huit jours, c'étaient des lettres d'invitation. Il s'y rendait, toujours ponctuel. Mais, ni amabilités, ni bouderies n'avaient pu le sortir de son entêtement. S'il avait compté qu'on changerait d'avis, il se trompait : elles admiraient le Mahatma, elles s'étaient juré de le revoir... et elles le reverraient.

Assise dans le fauteuil de Scipion, Mlle Pécou écoutait sans intervenir. Pourquoi toutes ces confidences? Mme Astrée était-elle sincère?... on pouvait le croire. Sa loquacité était un garant de sa véracité.

Simone, d'ailleurs, confirmait et amplifiait le récit de sa mère :

— Maman ne vous dit pas tout nous nous sommes vengées ! ce pauvre Jacques ! il a dû m'aider à coller dans mon album les articles les plus élogieux sur Irâïel... Je lui ai lu tout ce qui a paru !

Elle riait et l'approbation silencieuse de Mlle Pécou l'incitait à continuer; une vanité la portant à

se mettre en avant, elle s'étendait sur sa « crise » :

— Je n'étais plus moi..., une langueur..., un anéantissement,... c'est délicieux, n'est-ce pas sœurette ?

Sur ces mots, faisant une pause, elle jouissait perversement du visible malaise de Gilberte. Une première fois, au lendemain de la séance chez le Mahatma, elle avait abordé ce thème, et, le trouble de Gilberte l'étonnant, elle y rêvait. Dès lors, surtout, en présence de Jacques, elle rappelait avec une éloquence exagératrice, la redoutable, l'indéfinie puissance du Mahatma, son occulte domination sur les volontés, qu'il pouvait, à son gré, annihiler, au moins affaiblir.

Quand Gilberte, d'un ton bref, risquait des démentis, Simone prenait feu :

— Tu prétends ne pas savoir, tu oses..... après m'avoir dit que tu t'étais sentie complètement à la merci d'une âme substituée à ton âme !...

Ces attaques directes, ces mensonges effrontés de Simone, poussaient d'habitude Gilberte à des ripostes vives ; mais, en présence de Mlle Pécou, elle se contraignait à la patience, ne répondait pas.

Son indifférentisme apparent cachait mal une irritabilité mélancolique. En saisissant, sur le visage de Gilberte, le reflet des fugaces et complexes émotions qu'elle endurait, un intérêt venait à Mlle Pécou. Dans sa cervelle de fanatique,

un désir, naissait, impérieux : gagner au Mahatma celle qu'on devinait plus hésitante qu'hostile.

Brutalement, elle interrogeait :

— Vous niez... comme Desrocs!..., la force du Mahatma.... vous supposez que le compérage...

Gilberte se récriait :

— Je ne nie pas!... oui, il la possède, cette force indéfinissable, dont parle Simone, et son pouvoir sur les choses, les êtres,...

Mlle Pécou l'interrompait :

— Laissons cela!...

Une intuition lui révélait, entre elle et la jeune fille, des côtés paritaires. Elle se déclarait insoucieuse des prodiges matériels, désintéressée du résultat, que pourrait avoir, par exemple, l'ensevelissement du fakir...

Ce qui la passionnait, c'était la théosophie, cette doctrine humanitaire, qui devait rénover socialement les peuples en proie à la superstition. Et, avec une abondance rhétoricienne, elle professait la théorie de l'évolution progressante.

Tandis que fluaient ces développements intarissables, Gilberte, en de longues réflexions, analysait l'influence sur elle-même d'Irâïel.

Elle devait le reconnaître : son âme, une seconde, avait défailli, et elle s'était sentie en la puissance

du Mahatma... Pourquoi lutter ? une fatalité héréditaire la prédestinait à de telles sujétions ! depuis qu'elle possédait la compréhension des choses ne vivait-elle pas dans l'anxiété d'un détraquement imminent ?... Santallier partageait ses craintes, lui, qui, l'aimant, — c'était indéniable, — s'obstinait au silence. Il comprenait, comme elle, que le redoutable moment était venu. Cela expliquait ses visites plus fréquentes depuis huit jours, sa patiente mansuétude.

Gilberte, s'était efforcé de réagir de tout son raisonnement, contre l'instinct qui la portait vers le Mahatma ; de par l'admiration qu'il inspirait à Simone, à sa mère, il lui était suspect, et son regret de l'avoir affronté était comme la sensation de l'irrémédiable.

Mais, voici qu'en écoutant M^lle^ Pécou, Gilberte se sentait relevée, consolée. Elle ne craignait plus d'être annihilée sous la domination néfaste d'Irâïel ; ce qu'elle voyait en lui, c'était le philosophe, le sage, le prêtre d'une croyance grandiose.

Puisque sa vie était gâchée, puisqu'elle elle n avait pas le droit d'aimer, ni d'être aimée, autant...

M^lle^ Pécou, s'arrêtait court au milieu d'un mot :

- - C'est toi !... tu n'as pas sonné... tu avais donc

la clef ?... approche du feu... là... mets-toi en face de madame.

Scipion Pécou revenait du Palais législatif. Il avait quitté son chapeau, sa redingote fameuse, et, coiffé d'un bonnet de velours noir, drapé dans une robe de chambre, il cherchait à s'esquiver, parlait de sa tenue négligée !

— Madame, mesdemoiselles, j'ignorais l'honneur... je vous demande une seconde...

— C'est bon! c'est bon! as-tu tes pantoufles?... bien !

Mlle Pécou reprenait son monologue...

D'un signe, Mme Astrée, Simone, convenaient d'accaparer Pécou ; il leur plaisait de laisser Gilberte aux prises avec la tougueuse vieille fille, qui, sans tarder, travaillait à convaincre sa catéchumène.

Le député se laissait facilement prendre aux amabilités de Simone : elle avait le génie de la flatterie, et devinait, du premier coup, le dada du bonhomme, qu'elle accablait d'éloges, sur la « simplicité antique de son intérieur. »

Cette phrase allait au cœur du très douillet Pécou, qui ne dédaignait point de se poser en spartiate; et il s'attendrissait, en voyant Simone inspecter le logis avec un air de vénération.

Les meubles, de noyer, luisaient. Garnis de crin, les fauteuils et les chaises de forme empire, s'alignaient autour de la pièce. Devant chaque siège, sur le pavé encaustiqué en rouge et bien ciré, il y avait un petit rond de sparterie.

Des passe-partout noirs encadraient des eaux-fortes, reproduisant les scènes de la Révolution.

On avait réservé la place d'honneur — au-dessus du bureau de Scipion — à un chef-d'œuvre de David, que le député montrait à Simone :

— Oui, mademoiselle, un chef-d'œuvre, le portrait au crayon de mon père.

Dans la marge, Mlle Pécou avait, d'une ferme et virile écriture, tracé cette note biographique :

JUSTE PÉCOU
Né à Lyon en 1767
Mort à Paris en 1843.
Représentant du peuple à la Convention
Vota la mort.

Pécou ajoutait à cette mention, contait longuement, dans ses plus futiles détails, la vie de Juste Pécou.

Du prêtre défroqué Cornélie n'avait pas que la laideur intelligente ; elle tenait encore de lui son mysticisme, son éloquence brutale, sa rude vertu, sa cruauté « civique », sa charité évangélique.

A cinquante ans, Juste Pécou avait épousé, par bonté, une petite paysanne que son beau-père soupçonnait d'avoir « fauté », et que, sur ce soupçon, il jetait à porte.

C'est à cette mère, point sotte, mais douce et craintive, que ressemblait Pécou. Sa sœur l'adorait, mais l'annulait. C'est elle qui composait ses discours, lui dictait ses notes, lui suggérait ses

pensées ; elle n'avait pas d'autre but que le bonheur et le bien-être de Scipion.

Mlle Pécou sortait toujours avec lui, l'accompagnait dans les réunions électorales, à la Chambre, partout. Elle avait fait venir de Lyon, une cousine, veuve, sans enfants, qui la remplaçait à la maison, veillait au linge, à la table, et qui, bien traitée de ses parents, payait leur hospitalité en petits plats fins, entremets, liqueurs, que Scipion, très friand, savourait. Il avouait à Mme Astrée que c'était son faible, la gourmandise.

A l'indolente existence que lui ordonnait sa sœur, à la science culinaire de sa cousine, le député radical devait, — du moins Simone se l'expliquait ainsi — l'aspect adipeux et réjoui d'un chanoine. Quand, après dîner, il se renversait dans son fauteuil, ses mains blanchettes croisées sur la rotondité de son ventre, sa figure rosée élargie par un sourire béat, Mlle Pécou, le cœur gonflé d'une joie reconnaissante, embrassait sa cousine :

— Tu vaux ton pesant d'or, tiens !

Ils étaient très aimés dans le quartier, leur simplicité les rendait populaires. Quand ils passaient, les boutiquiers les saluaient, racontaient sur eux des anecdotes, prenaient des airs fins, pour dire de Mlle Pécou : — c'est elle, le député !

En narrant ces détails, la face ronde du vieux révolutionnaire s'illuminait :

— Il y a plus de quarante ans, que nous habi-

tons, Cornélie et moi, la même maison... on y est paisible. Nous grognons bien, quelquefois, après les cloches de Notre-Dame, elles font un bruit... à réveiller le fakir!

Pécou revenait à sa sœur, chantait ses louanges:

— C'est la bourrue bienfaisante. Souvent, à l'heure de la sortie, elle flâne du côté de l'école, Les mioches l'entourent; faits à sa brusquerie, ils ne la craignent point. Elle gronde l'un, houspille l'autre: « Pourquoi as-tu déchiré ta veste, toi?... toi, là-bas! tu as taché la blouse?... et toi!... tu as perdu ton chapeau?... oh!... les brise-tout. » Elle grossit sa voix, roule des yeux sévères, et, pour adieu, distribue des taloches et des pièces blanches.

Ennuyée par l'interminable discours de Scipion, Simone se rapprochait de M^lle^ Pécou, qui parlait toujours d'Irâïel, de l'impeccabilité de sa science, de la sublimité de sa philosophie :

— Les gens qui l'entourent, M. Vergenne, entre autres....

Simone lançait :

— Et M. Riveraltes?...

— Rivesaltes?

— Mais, je vous croyais bien ensemble, hasardait M^me^ Astrée, étonnée de l'accentuation dégoûtée de la vieille fille.

— Bien!... avec ce tripoteur! et Cornélie Pécou s'enrageait contre le journaliste, redevenu pour elle *Vert-Luisant*.

Elle l'accusait de chercher à exploiter Irâïel, de vouloir confisquer à son profit l'argent destiné à des œuvres humanitaires :

— Ne s'est-il pas fait donner 10,000 francs, pour fonder un journal!... Un journal! comme s'il n'y en avait pas trop, déjà... Je flaire des combinaisons louches, ça ne me va pas, à moi!

Scipion, en écoutant sa sœur, branlait la tête, d'un air approbatif :

— Oui, oui, on est comme ça, dans la famille, rigides observateurs d'une honnêteté...

— Républicaine! soufflait Cornélie. L'argent est au peuple, et il doit être employé pour le bien du peuple.

Et se tournant vers Gilberte.

— Ah!... il y a à faire! l'œuvre dont je vous parlais tout à l'heure ne sera qu'une des pierres de l'édifice que je dresserai,... que nous dresserons...

Et comme Mme Astrée interrogeait...

— Mademoiselle vous dira cela, elle est au fait. Demain. j'irai vous prendre pour vous présenter au Mahatma. S'il daigne le permettre, vous m'aiderez dans la tâche entreprise.

Disant cela, Mlle Pécou souriait gracieusement à Mme Astrée et à Simone.

Par horreur pour les aristocrates, jamais Cornélie n'avait, aimé, fréquenté que des pauvres. Mais elle cédait à une sympathie pour ces femmes mivères, qui, dans la volubilité de la conversation,

semblaient livrer leur âme, elle s'abandonnait à une amitié pour Gilberte dont l'attention déférente avait flatté sa manie de protection autoritaire.

Les visiteuses prenaient congé; Mlle Cornélie passa son bras sous celui de Simone et les accompagna jusqu'à la porte.

— On se reverra, n'est-ce pas? mon plan vous plaira, j'en réponds!

Scipion multipliait les saluts.

Mme Astrée et ses filles étaient dans l'escalier quand Mlle Pécou, se penchant sur la rampe, les rappela :

— J'oubliais!

Elle dégringola les marches, chargea Gilberte de livres :

— Lisez cela!... voilà qui vous édifiera... à bientôt, ma zélatrice.

Librement la foule entrait dans la serre où gisait le fakir : de jour, de nuit, la porte restait ouverte. Tout service d'ordre était inutile; pas de cohue, et pas de bruit. Un étonnement saisissait et la blague se taisait.

Du sol humide une vapeur montait, puis, tiède, retombait du plafond de verre, en larges gouttes, dont la chute lente courbait les feuilles.

Lumière artificielle ou soleil, continûment, la clarté ruisselait vers le centre. Les coins restaient obscurs; l'œil inquiet les sondait, cherchant à deviner quelle profondeur s'étendait derrière l'enchevêtrement des ramilles, le rapprochement des troncs fuligineux.

Devant la roche fleurie, les hommes, par un geste instinctif, se découvraient, les femmes s'inclinaient.

On saluait aussi Irâïel qui parfois, en une apparition, passait.

Une station, pour examiner la porte, aux blan-

cheurs crayeuses. Quelques-uns s'immobilisant, en une curiosité intense, on les poussait. Et le remous humain, sans trève, battait la chambre sépulcrale.

Sur des chaises, groupées près de la porte, on se montrait les membres, sans cesse renouvelés, du comité qui s'était formé, dès l'ensevelissement du fakir, en cette nuit où le Mahatma quittant ses hôtes, leur laissait la garde du tombeau de Narâden.

La première, M^lle^ Pécou se constituait surveillante, et Desrocs, par méfiance haineuse, demeurait aussi. Les autres, avaient promis de revenir, et, seuls, devant la porte murée, les deux ennemis avaient passé — parfois, s'assoupissant, vite réveillés par le soupçon, — les heures.

Bientôt, Vergenne arrivait : il voulait une expérience sérieuse, scientifique, contrôlée par lui-même. Et, avec quelques jeunes étudiants, il prenait la place de Desrocs, dont la tête ballottait, comme après un coup reçu.

Puis, c'était le tour de Rivesaltes. Trop enlevé pour se coucher, dès l'heure permise, il avait couru chez ses amis, les réveillant, les gourmandant. Il racolait des peintres, des journalistes, des boursiers.... Tout Paris.

Barnery, avait assuré qu'il serait là à midi, et,

à l'heure militaire, il relevait la garde. Laurance, après le Palais, Pécou, après la Chambre, venaient aussi : Lussac et La Chesnaye, le soir même, faisaient acte de présence, entre le dîner et le club.

Depuis quinze jours, le zèle ne faiblissait point. Desrocs, Vergenne, Mlle Pécou, rivalisaient d'assiduité. Cornélie, en particulier, s'absentait à peine, et c'était par chance que Mme Astrée l'avait rencontrée chez elle.

Plus intermittent, Rivesaltes, s'occupait surtout de trouver pour le cénacle de nouvelles recrues, avec l'arrière-pensée de les faire servir au plus grand bien de son journal. Car il avait trouvé de l'argent! Irâïel en donnait, Barnery en promettait et Vert-Luisant se frottait les mains :

— Avec des capitaux, des amis, l'appui du Mahatma !

Habilement, il faisait des membres du comité ses agents inconscients de publicité. Par eux, il avait tous les mondes. Laurance, les Pécou, donnaient le Palais, la Chambre... Vergenne, les savants, les chercheurs. Barnery propagandait dans les centres de finances, d'affaires. Et Colonneux, les clubmen, chauffaient les théâtres, les cercles.

Tous, on les assourdissait de questions ; pour soutenir ces assauts, différentes étaient leurs attitudes. Marius Fontailles, le tamoulisant de *Vert-Galant*, faisait prime, et, toujours prêt, étalait sa science.

Desrocs se dérobait, mais, on rencontrait partout Barnery : partout on entendait sa grosse voix, qu'il élevait, pour parler du Mahatma... Cent fois le jour, il racontait les scènes de suggestion où il avait été acteur. Redressant sa taille dans sa redingote boutonnée jusqu'au col, il répétait emphatiquement son appréciation :

— Il y a autant de différence, entre Irâïel et le plus fort d'entre nous, qu'entre Bonaparte et un conscrit !

Ceux qui voulaient s'amuser recherchaient Jules Fontailles. Avec lui, on ne pouvait parler que des bayadères... on s'offrait le plaisir de lui entendre soupirer son amour, pour... Djanagui, Irâdi ou Mariameï... il ne savait pas au juste.

Sous la réserve de Vaultier, une hostilité se dissimulait, mais Laurance se disait charmé, qualifiait Irâïel de « troublante énigme », ce qui faisait rire. Ces rires, n'amoindrissaient pas l'imposante figure du Mahatma.

Très grave, Vergenne, éludait les questions : « il ne se reconnaissait pas qualité pour juger ; il fallait voir, étudier... »

Lussac, La Chesnaye — ravis d'être en vedette — trouvaient le Mahatma « très galbeux » et, volontiers, se mettaient à la disposition de leurs amis, pour les présenter.

Ils avaient fort à faire, car un vertige entraînait les plus sages ; c'était, chez le Mahatma, un défilé

ininterrompu de gens attirés par l'instinctif amour du surnaturel,

Du mépris batailleur des premiers jours, Santallier passait, à une opposition plus caractérisée, Il s'était d'abord abstenu de se montrer dans la serre, se contentant de renvoyer à Rivesaltes ceux qui le questionnaient : mais le grandissement d'Irâïel l'inquiétait, il craignait pour Gilberte la contagion admirative.

Il voulait savoir ce qui advenait du fakir enseveli ; se composant un maintien indifférent il interrogeait, du bout des lèvres. ses amis, puis se décidait, reparaissait chez Irâïel, et, sans vouloir faire partie du comité — qui, d'officieux, etait devenu officiel — il en prenait les membres à partie, émettant des doutes, suggérant des mesures de précaution : « On veillait nuit et jour, mais bien des fraudes étaient à craindre ! » Sur son conseil, on pratiquait des fouilles pour vérifier, si, par des issues souterraines, on ne pouvait pénétrer jusqu'au fakir. On ne trouvait rien, et, sous le coup de fouet des journaux, la foule augmentait, venant là comme à un spectacle, spectacle elle-même. Dès le matin, des dessinateurs, s'installaient, prenant des croquis, pour *La Vie Moderne*, le *Monde Illustré*, l'*Illustration*, l'*Univers Illustré*, *Le Journal Illustré*. Habiles, leurs crayons, en des esquisses rapides, fixaient les silhouettes entrevues.

Selon l'heure, les types variaient :

Le matin, les Anglais dominaient; grands garçons robustes et roses, portant en bandoulière une sacoche ou une lorgnette; misses blondes, coiffées de toques plates, la taille longue et raide, cachée sous l'uniforme jaquette de loutre.

Ils examinaient tout, arpentaient d'un bout à l'autre la serre, étonnés d'en trouver si vite l'extrémité, saisis par la perfection du trompe-l'œil qui donnait, en ces étroites limites, la perspective grandiose d'un paysage édenique.

Anglais et Anglaises surchargeaient de notes leur carnet de voyage, et, avant de s'en aller, ils soulevaient, à l'aide de canifs, l'écorce des arbres, emportaient les parcelles détachées.

Plus tard, venaient les spirites : ceux du Palais-Royal, ayant à leur tête, la veuve du Grand-Prêtre, Mme Allan Kardek, et M. Leymarie, formaient le groupe le plus important.

Mme Olympe Audouard, Mmes Grange, Ugalde, Claire Vaultier, représentaient le côté féminin du spiritisme. Le côté masculin comptait des célébrités.. Victorien Sardou, un ancien convaincu, amené par Coloneux, se laissait prendre à la richesse fantaisiste du décor, cherchait à l'adapter à sa prochaine pièce.

Adolphe Belot, agençait un nouveau roman à péripéties, où le fakir enterré jouait le principal rôle.

Ils étaient là, tous ceux qui croient aux coups frappés sur la table, à la matérialisation des

esprits : médiums photographes, médiums écrivains, médiums guérisseurs.

Slade, l'homme à l'ardoise, se rencontrait avec le zouave Jacob...

Venaient ensuite les somnambules, chiromanciens, graphologues, physiognomonistes, ceux qui lisent dans les lignes de la main, dans les caractères de l'écriture, sur les traits du visage, celles qui tirent les cartes, et qui consultent le marc de café, — étrange théorie : vieilles enveloppées de tartans, les paupières cachées sous des lunettes bleues; matrones robustes aux figures coupe-rosées; créatures falotes, d'aspect méchant, fées carabosses, dont la bouche édentée mâchonnait d'incompréhensibles mots.

Pour éviter toute confusion, avant d'entrer dans la serre, les sociétés rivales se rangeaient en bel ordre, et défilaient ensuite, comme les fidèles d'une même paroisse.

On regardait beaucoup la maréchale Booth. Jolie, malgré son attifement de béguine, elle dissimulait sous l'auvent d'un chapeau de laine noire ses prunelles changeantes. Derrière elle ses fervents et ses ferventes se pressaient.... c'étaient les salutistes, chanteurs de cantiques, et confesseurs de leurs péchés.

Les quelques swedenborgiens, dont l'église est rue de Thorins, coudoyaient la branche française des théosophes, dirigée par L. Dramard, et F. K. Gaboriau.

Des étudiants du service de Charcot discutaient avec Vergenne, controversaient avec le Dr Ochorowicz, l'auteur du livre le plus osé sur la suggestion mentale, plaisantaient avec le Dr Gibier, qui croit aux phénomènes spirites, et a osé l'écrire.

Des prêtres, saisissaient au vol les dialogues, étudiaient les visages, se montraient Alexandre Dumas. Grand déchiffreur de problèmes, il se plaisait au milieu de ce grouillement de foule, de ce remuement d'idées. La nouveauté de cette actualité macabre, surexcitait sa verve, la faisait éclater en conversations spirituellement mordantes... qui bientôt, s'allaient transformer en brochure. On en donnait déjà le titre : *L'Homme-dieu*.

Les derniers mages, Villiers de l'Isle Adam, Stanislas de Guaita, et Joséphin Péladan, devisaient entre eux, de la kabale, et cousinaient avec le Mahatma, dont le nom, prenait, en passant par leur lèvres, une accentuation mystérieuse.

Beaucoup de femmes du monde : Mmes de Valdenesse et de Rocheterre, avaient donné le branle. La mode s'en mêlait, on venait au tombeau du fakir avec des costumes spéciaux ; teintes, de demi-deuil, iris, carmélite, gris... mante à la bonne femme, redingotes « à la pèlerine », chapeaux en lainage assortis aux robes et fleuris de violettes, roses blanches ou lilas naturels. En

habit de collégien, ses livres sous le bras, Régis Fontailles errait à travers l'hôtel, à la recherche des bayadères.

Le soir tombé, c'était le tour des noctambuleurs et des noctambuleuses. Colonneux, en sortant du théâtre remorquait des bandes de soupeurs, de soupeuses, clubmen et filles de grande marque.

Négligemment, on passait devant la tombe de Narâden, on se disséminait par groupes, deux à deux, cherchant l'obscurité.

Les femmes devenaient, dans ce décor paradisiaque, plus désirables. Alangui par la chaleur d'étuve, on s'attardait; les voix s'étouffaient.

Lussac accostait Violante Charmerose :

— Vous vous compromettez avec Irâïel, ma chère... Violante, était très pâle. Roux, ses cheveux la nimbaient d'un flamboiement doré. Les dentelles et le velours de sa toilette d'Opéra la vêtaient royalement. Par l'entrebâillement de sa pelisse de peluche pourpre doublée de renard bleu, indifférente, elle laissait voir la blancheur de sa poitrine, qu'irisaient les reflets diamantins du collier.

Elle acceptait le bras de Lussac, faisait avec lui un tour dans la cohue. Lussac la persiflait :

— Tu te retires de la circulation?... pour quel jour ta vente?... Voyons, entre nous, Irâïel a-t-il succombé?... Non!... eh bien, un vrai béguin, alors?

Violante, n'écoutait pas, ses yeux pers avaient une inquiète expression d'attente...

La Chesnaye les abordait :

— Violante,... je parie 25 louis,... que le Mahatma te résistera. Tenez-vous, Lussac?

— Voici le bien-aimé, déclamait Colonneux...

Pour suivre le Mahatma traversant la serre, Violante quittait Lussac et ses amis, et elle s'approchait d'Irâïel qui passait.. ., semblait l'ignorer.

Toujours admiratif, quand il apercevait l'Initié, Coloneux s'exclamait :

— Est-il beau!... c'est un Christ!

-- Bien dédaigneux pour Madeleine!

VIII

Étendue sur sa chaise longue, qu'elle avait fait transporter au salon, roulée dans des fourrures, dolente, M^me^ Astrée remerciait Santallier de sa visite :

— C'est gentil de venir; mais, pourquoi est-on des siècles sans vous voir?... Simone, un fauteuil pour Jacques !

— Ne prenez pas cette peine, protestait l'ingénieur !

En riant, Simone jetait à la volée sur le tapis des brochures, des partitions, qui chargeaient le siège le plus proche d'elle :

— Pas grand'peine, vous voyez, c'est fait !

Jacques s'assit; l'accueil affectueux de M^me^ Astrée le déroutait. Maladroitement, il demanda :

— Vous ne m'en voulez pas?...

— Je vous en voulais donc?

— Mais... oui!... je croyais.

Et il cherchait à expliquer par un voyage son absence d'une quinzaine, absence rendue plus singulière par son assiduité précédente. A cause d'Irâïel il avait eu à supporter l'hostilité déclarée

de Mme Astrée, l'antagonisme insolent de Simone. On lui avait même laissé comprendre qu'il ennuyait, gênait; il revenait pourtant, et, sans impatience, avec un calme dont il s'étonnait, il laissait passer les bourrasques. Il espérait, qu'une occasion s'offrirait de reprendre avec Gilberte l'explication interrompue. Mais il crut remarquer qu'elle l'évitait, et, à la fin, il se fatiguait, supprimait ses visites, curieux de constater quel effet produirait sur lui une cessation brusque de ses relations avec Gilberte.

— Votre santé?... demandait-il à Mme Astrée.

— Pas bien, je ne suis pas bien; ce que c'est?... mon Dieu!... presque rien, une bronchite légère, ou un gros rhume.

Elle détaillait ses souffrances; sensation de brûlure dans la poitrine, douleurs frontales, un peu de courbature...

Hochant la tête, d'un air apitoyé, Jacques semblait écouter : inattentif à ce qu'on lui disait, il suivait ses pensées. Une inquiétude le talonnait. Où était Gilberte?... et des craintes lui venaient... L'empêcherait-on de la voir? La grâce de Mme Astrée était peut-être pour masquer cette perfidie...

Le matin même, il avait déjeuné au club avec Rivesaltes qui, malignement, l'avait renseigné sur la grandissante popularité du Mahatma. Sans interrompre, Jacques avait écouté cette longue « tartine » agrémentée de détails inédits :

— La serre?... vous êtes étonnant, parole! de

vous obstiner à ne voir que ça.., ce sont les soirées que vous devriez suivre!... oh épatant! un public!... envolés les insouciants et les moqueurs du premier soir.. vous n'entendriez pas un murmure, pas un mot!... venez aujourd'hui et vous constaterez ; je voulais vous faire signe, passer chez vous ; mais, mon cher, je suis d'un pris!.., une vie de forçat, parole!

Et il contait, incidemment, les corvées qu'il s'imposait pour faire réussir son journal ;

— Ça prend tournure! ça prend tournure!,., mais, j'hésite encore pour le titre.., Le *Jour Nouveau?*... ça ne vous dit pas?... alors, quoi ?.., L'*Isis!... Le Gange?*...

Santallier ricanait ?...

— La naissance est-elle si proche que vous parlez du baptême ?...

L'ingénieur avait déjà entendu dire que le journaliste vivait sur les 10,000 francs avancés par le Mahatma, pour subventionner « *l'organe de la théosophie.* »

D'abord, Rivesaltes s'était pris au sérieux comme directeur. Il avait réuni des devis, calculé des prix de revient, choisi son papier, ses caractères, son format. Mais les lenteurs qu'il mettait à adopter un titre, le perdaient. De provisoire, l'hésitation devenait définitive... les besoins du journal passaient au second plan, les nécessités personnelles prenaient le dessus. Les 10,000 francs, une fois écornés, il se plaignait de

l'insuffisance de la somme, il la diminuait chaque jour un peu, ne comptait plus. Il inventait des gilets invraisemblables, inaugurait des complets pourris de chic ; ses cannes, ses bottines, ses cravates, la coupe de ses cheveux, de sa barbe, révolutionnaient la gomme.

Rendu prudent par cet étalage intempestif, Barnery avait remis aux calendes grecques, son premier versement.

Santallier le savait : les hâbleries du journaliste le laissaient indifférent.

Froissé par le flegme de l'ingénieur, résolu à finir sur un effet, Rivesaltes jetait négligemment :

— Qu'est-ce que vous dites de la conversion de Mlle Gilberte !... la fille aînée de Mme Astrée ?... très remarquable cette jeune personne !... je la rencontre assez souvent... aux soirées intimes du Mahatma... on est un petit groupe de fidèles... et parole ! c'est, à l'heure présente, la figure la plus intéressante de la confrérie : elle a une intelligence, une volonté... une flamme !...

Voilà Mlle Pécou reléguée au second plan. Entre nous, je crois que la vieille fille regrette d'avoir associé à l'œuvre d'Irâïel une femme comme Mlle Astrée... l'outrancière se sent éclipsée, et, de fait, quand un esprit de la trempe de celui de votre amie, tourne au fanatisme... Vous me quittez comme ça !

Santallier, brusquant les adieux, quittait le

cercle, se faisait conduire boulevard Montmorency; il voulait demander à Gilberte elle-même, ce qu'il dédaignait de savoir de Rivesaltes.

Du verbiage confus de Mme Astrée Jacques saisissait une phrase :

— Ce n'est pas pour moi que je suis inquiète, c'est...

Songeant à Gilberte, vivement, Jacques demanda : — Pour qui donc?

A demi-voix, Mme Astrée répondait :

— Pour Simone!

Santallier, regarda la jeune fille. Pelotonnée sur des coussins, à l'autre bout du salon, elle épluchait une orange.

Sa mère lui dit :

— Laisse cela, petite! Jacques, s'il vous plaît, prenez lui l'orange... ; figurez-vous, elle ne mange plus à table, et, toute la journée, elle grignotte des bonbons, des gâteaux, des fruits!

Doucement, en plaisantant, Jacques s'approcha de la jeune fille, lui saisit les mains :

— L'orange!... rendez l'orange!

Levée d'un bond, Simone se débattait, criant d'une voix colère :

— Lachez-moi, vous êtes stupide et méchant, oh! brutal!

Et elle repoussa Jacques violemment.

Mme Astrée gémissait :

— Je vous en prie, ne l'irritez pas ! cette enfant me désole ! Simone, ma chérie, calme-toi !

Mais la jeune fille continuait à invectiver Santallier. Une fureur convulsait sa figure, durcissait ses traits enfantins et jolis, donnait aux grands yeux bleus une expression démente.

Sa rage tomba. Quelque temps, elle resta muette, tremblante, et, tout à coup, avec des sursauts convulsifs, à pleine gorge, elle rit, d'un rire éclatant, non communicatif.

— Simone, mon ange, ne ris plus, tu vas te faire du mal !

— Suis-je rentré en grâce ? demandait Santallier.

Elle fit oui, de la tête, sans pouvoir parler : sa gaîté l'étouffait, et, se couchant sur la chaise longue que sa mère venait de quitter, les paupières closes, elle somnola.

La fatigante mobilité d'humeur de la jeune fille, ses colères sans cause, et aussi sa coquetterie, son goût pour les couleurs voyantes, les costumes théâtrals, étaient d'habitude pour Santallier prétexte à taquineries amicales. Mais, ce jour, il se tut; préocupé, il étudiait Simone.

Sa robe était taillée dans une étoffe japonaise ; le fond bleu disparaissait sous une floraison chimérique, un vol d'oiseaux, d'insectes : broderie lapidaire ou les argents, les ors fanés, atténuaient l'extravagance des rouges, éteignaient la violence

es verts. Les plis souples de la soie dessinaient la chétivité lamentable du corps. Frappé par l'émaciation du pâle visage, Jacques cherchait la cause de cette désorganisation morbide.

De nouveau, il pensait à la muette et continue souffrance de Gilberte, analysait sa froideur hautaine et résignée, concentration douloureuse d'un esprit grave, blessé au contact journalier de deux détraquées, dont le perpétuel emballement à propos de tout et de rien, les enthousiasmes, les joies, les désespoirs devaient donner, à la longue, l'angoissante sensation d'exercices sur la corde raide.

Rassurée par le calme de Simone, sa mère faisait à Jacques des confidences :

— Elle est si délicate!... que voulez-vous, un paquet de nerfs! la moindre contrariété la jette dans des états... c'est effrayant!

Jacques s'informait :

— Elle a été malade?

— Oui... des vomissements de sang... il y a trois nuits. Nous étions affolées, Gilberte et moi... Aujourd'hui seulement, elle paraissait un peu plus forte... voilà!... on combat l'anémie pendant des mois, et quand on croit tout gagné... une hémorragie!... c'est à recommencer... tu ne dors pas, ma petite fille?

— Non, maman.

Simone se tourna de côté, se souleva sur un coude.

— Je ne suis pas encore morte, va! pas de larmes, ça m'agace?... je t'écoutais. Es-tu naïve d'assassiner cet ingénieur avec des détails sur ma santé!... il s'en soucie bien!

Elle dévisagea hardiment Jacques :

— Je parie que maman vous rend gré de votre visite; mais moi, je ne m'y trompe pas!... je sais qui vous intéresse ici...

Ramassez mon orange... près de la fenêtre... là!... donnez... merci... Pour votre peine, je vais vous dire où est Gilberte, et ce qu'elle fait... Elle est partie avec M^lle^ Pécou à la recherche d'une maison assez grande pour y installer un dispensaire, car,... vous ne savez pas?... Irâïel, à présent, enfonce la Faculté!... oüi, tous ceux que les médecins martyrisent, tuent, ruinent ou simplement condamnent, le Mahatma les accueille, les soulage... On ne voulait pas croire, d'abord... et maintenant...

Mais, je suis bête, de vous raconter des choses que vous ne comprenez pas!... non, vous ne comprenez pas! sceptique... Si vous comprenez alors pourquoi niez-vous...

Jacques voulut placer un mot.

— Taisez-vous, menteur, déloyal, têtu!... laissemoi, maman, je veux le confondre... Voilà un monsieur qui prétexte un voyage, nous dit : ma première visite est pour vous!... ça n'est pas vrai! vous n'avez pas quitté Paris; presque tous les

jours M. Pécou vous a vu chez Irâïel... Ces fouilles dans la serre...

Gêné, un peu fâché, Jacques tenta de s'innocenter... mais Simone l'interrompit :

— Si vous suivez les expériences du Mahatma c'est que vous y trouvez quelque intérêt, pourquoi donc afficher ce dédain...

— Je n'affiche rien, je...

— Vous avez la mémoire courte, qui donc a refusé de nous conduire chez le Mahatma? Mais, passons! Gilberte a plus de cœur que vous, elle est convertie... et l'avoue... oui, miss Sagesse... la voilà métamorphosée en sectaire. Ça vous est égal? Je ne vous crois pas. Je vous devine, je vous sens furieux, désappointé. Maman, tes signaux ne m'empêcheront pas de causer.

Ah m'sieur Jacques!... vous supposiez que ces jongleries, comme vous appelez les miracles d'Irâïel, ne pouvaient frapper que des folles comme nous...

— Simone! Simone !

— Pourquoi te récries-tu, mère? est-ce que tu ne penses pas tout ça, et bien d'autres choses encore ? Ce que vous avez l'air piteux, Jacques !

Son rire la reprit. Redevenue sérieuse, elle continua :

— Je suis sûre que vous supposez Gilberte séquestrée... oui, vous devez croire qne nous avons peur de votre influence, de vos prêcheries; vous

avez un trop rude adversaire ; ce qu'on s'en fiche de votre éloquence !

Pas grossière, mais drôle, incohérente, elle eut un geste de gamin :

— Je vous répète qu'elle va rentrer, et vous lui demanderez, à elle-même, où en est son âme...

Une astuce plissa ses yeux, et, lentement, elle articula :

— Indéchiffrable, cette Gilberte !... ses sentiments pour Irâïel, je n'ai pu les définir encore... vous lui demanderez, vous, pas ? Ça doit être d'un compliqué !... vous me raconterez tout ?... Maman, à Jacques aussi, tu devrais conseiller de manger de la viande... il n'y a pas que moi d'anémique... est-il pâle !

Elle était toute souriante, apaisée, rose, avec des yeux limpides.

— Voici Gilberte... moi, de très, très loin, j'entends, je reconnais le pas des gens... Viens maman, je vais te coucher, proteste pas !... il te faut du repos... tu sais bien que toute la nuit tu tousses, tu tousses !... embrasse Jacques.

Comme Gilberte entrait :

— Tu sais, je n'ai pas besoin de toi, pour soigner maman... elle va mieux... et puis, j'ai promis à ce garçon-là que tu resterais avec lui... qu'est-ce que tu as fait de M^lle^ Pécou ?

— Elle m'a reconduite jusqu'à la porte, mais n'a pas voulu monter...

— Oui, toujours pressée !... et Simone, avec un

nouveau rire, sortit en entraînant sa mère.....

Gilberte tendit la main à Jacques, puis ôta son chapeau, et, debout devant la cheminée, penchée vers la glace, avec des coups de doigts légers, elle arrangeait les boucles de sa coiffure.

Jacques la trouvait mieux encore que d'habitude dans sa robe Louis XVI en fine laine souple gris argent; le corsage s'ouvrait, très peu, découvrant un fichu de linon blanc; nouée sur le côté, une ceinture à bouts flottants serrait la taille. Santallier admirait, et une intime satisfaction lui vint de la voir si femme, point engoncée dans des vêtements de quakeresse.

Gilberte alla vers la fenêtre, l'ouvrit :

— Cela, sent toujours les sels ici... l'éther... et ce feu, il fait si chaud, aujourd'hui.

— Ce n'est pas étonnant, 21 mars; — et cette date leur inspira des banalités sur le temps, la fin brusque de l'hiver, l'animation amusante des rues.

Jacques demanda :

— Vous ne me reprochez pas mon absence, vous Gilberte.

Elle répondit :

— N'est-on pas fait à des... lacunes dans votre amitié?

Un coude appuyé au balcon de la fenêtre, le corps de profil, elle tournait la tête vers la rue. Jacques ne put voir qu'elle rougissait :

— Tenez, Gilberte, il faut que nous causions...

nous sommes de vieux amis, et vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

Si douloureux pour Jacques fut le mutisme de Gilberte, qu'il s'emporta :

— Vous m'en voudrez, tant pis ! mais je dois vous montrer le danger. Votre mère, votre sœur, vous-même, ne quittez plus cette vieille folle de Pécou et son messie de pacotille, oh je le sais !...

Fière, elle l'interrompit :

— Est-ce que je nie ?

Santallier riposta :

— Eh bien, ma conviction est que ces personnages auront sur M^me^ Astrée, sur Simone, une influence néfaste.

Une émotion fronça les sourcils de Gilberte; elle quitta la fenêtre, s'assit. Secoué par une rage, Santallier poursuivait :

— S'il s'exhibait sur un théâtre, ce saltimbanque m'inquiéterait peu. C'est la mise en scène dont il s'entoure, qui le rend redoutable, en lui permettant une audacieuse gradation dans les *sacerdoces* qu'il prétend exercer. Thaumaturge, d'abord, puis guérisseur, spirite enfin, évocateur d'ombres, car il en viendra là!... Je devine son jeu...

D'un ton tranchant, Gilberte prononça :

— Voulez-vous me laisser parler?

Elle appuyait sur les bras du fauteuil ses mains longues. Le buste droit, la tête infléchie, du regard, elle défiait Santallier.

Il murmura :

— Je vous ai fâchée. Pardonnez-moi! mais, c'est que vous infligez à ma science augurale d'humiliantes défaites, j'avais foi en votre raison, je...

— Ma raison !... elle me fait admirer la justesse de cet axiôme : « Il est bon de comprendre qu'il y a des choses absolument incompréhensibles! »

— Une défiance, — elle dit plus bas — une crainte aussi, m'éloignait d'Irâïel. L'enthousiasme de maman, de Simone, n'ébranlait pas mes doutes, et je gardais mes répugnances; c'est par ordre que j'ai accompagné maman chez Mlle Pécou, je savais que cette démarche nous rapprocherait du Mahatma.

Jacques s'exclama :

— Et c'est par ordre aussi, que vous vous employez...

Gilberte rectifia :

— Les ordres, à présent, sont inutiles. J'admire le Mahatma. Si je le sers de toutes mes forces, si je travaille à élargir son influence, c'est librement.

Santallier serra les poings; le sang, battant ses tempes, l'étourdissait. Violemment, il interrogea :

— Vous voilà collaboratrice d'Irâïel... vous l'avouez?... Je ne croyais pas Rivesaltes, quand il me parlait d'une œuvre à laquelle vous vous associez!... et Simone?... que voulait-elle dire avec son dispensaire?

— Elle voulait dire...; Gilberte s'interrompit, hésitante :

— Mais vous allez railler ?

Jacques promit :

— J'écouterai patiemment !

Alors, d'une voix basse, expressive en son oppression passionnée, Gilberte témoigna :

— Comme nous prenions congé d'Irâïel, après une de ses soirées, il me dit :

— Vous doutez encore ! Auriez-vous foi en celui qui réaliserait un désir, impossible, d'après vous, à satisfaire, qui vous rendrait, par exemple, un objet auquel vous attacheriez une importance spéciale, un souvenir sacré, une relique ?...

Je répondis d'abord : Je n'ai rien de tel à désirer, mais, après réflexion, je priai le Mahatma de me retrouver une petite boîte, égarée depuis trois ans. J'ajoutai : J'y tiens beaucoup, elle a appartenu à mon père, et contenait de ses cheveux.

Sur la demande d'Irâïel, j'en fis la description : la boîte, de forme ronde, était en écaille, et cerclée d'or. Le Mahatma, prit dans une poche intérieure de sa robe un carnet, dont il déchira une feuille, et, dans cette feuille, il enveloppa une espèce d'amulette qu'il porte au cou, attachée par un cordon. Il était assis. Posant le tout sur ses genoux, il attendit. Bientôt amulette et papier disparurent : il m'en fit la remarque : « Je pense

que la boîte vous sera vite rapportée, car mon message vient d'être pris. »

Jacques demanda :

— Pris, par qui ?...

— Je ne sais : Tout disparut sous nos yeux!... Il y avait là, avec maman, Simone et moi, Mlle Pécou, son frère, M. Vergenne, M. Laurance et deux autres messieurs que je ne connais pas. On a causé une heure environ, et, ce temps passé, Irâïel m'a dit : « Soulevez le coussin de gauche du divan pourpre : vous y trouverez ce que vous m'avez demandé ! » Le coussin soulevé, quand je tins la boîte entre mes mains, je fus convaincue qu'Irâïel est doué d'une puissance inexplicable, supra-humaine !...

Le récit de Gilberte était sec et précis comme un procès-verbal, et, pourtant, Jacques crut entendre une divagation.

Emu jusqu'à la stupeur, il balbutia :

— Vous ne prenez pas cela au sérieux, c'est impossible... simple tour d'adresse!...

— Comment l'expliquez-vous ?

— Quelqu'un savait que vous aviez perdu cette boîte ?

— Oui, maman... Simone.

— Bien!... vous en aviez causé depuis peu... il est possible que vous ne vous en souveniez pas !... et, un mot a suffi pour vous suggérer le désir de...

— Non, ce mot n'a pas été prononcé ! J'en suis sûre ; l'idée venait de moi. Mais, supposons que

vous ne vous trompiez pas, cela rend-il compréhensible la découverte d'une chose perdue depuis trois ans?

— Eh parbleu!... votre mère aura...

N'osant formuler sa pensée, Jacques tronqua sa phrase.

Gilberte s'indignait :

— Je devine !... vous voulez dire que maman aura trouvé, donné au Mahatma... mais ce serait un compérage odieux, infâme, presque un sacrilège !

Aux explications données, elle en ajouta d'autres :

— Nous étions dans la galerie, vous savez?... et, personne, n'est entré ou sorti...

Jacques observa :

— Les prestidigitateurs préparent d'avance leurs exercices.... Et c'est en retrouvant une boîte qu'Irâïel vous a conquise à son idée de dispensaire.

— L'idée n'est pas de lui : il a cédé aux instances de M^lle^ Pécou.

—Un dispensaire!... quelque machination encore, pour abuser de la crédulité publique... ce qu'on va taper sur la grosse caisse... simuler des cures...

Gilberte affirma :

— Irâïel guérit, j'ai vu... je dois le dire, le répéter ; il faut qu'on sache !

Pour cacher sa grandissante émotion, Jacques gouaillait:

— Sur quels étranges clients comptez-vous ?

— Nous aurons sûrement les pauvres, les rebutés, les abandonnés de la science matérialiste ; nous n'en dédaignerons aucun. Multipliant les appels nous irons encore chercher les indécis, les honteux... qui vivent dans des repaires, dans des bouges. Ils sauront qu'Irâïel recule l'heure de la mort, abolit la souffrance... ; tous ceux que la maladie torture, que la fin prochaine épouvante tous ceux-là viendront !

Jacques pensait à la Simone de tantôt, à la Simone inquiétante et farouche aux grands gestes désordonnés, au rire strident d'hallucinée... Par son père, par sa mère, Simone était doublement condamnée. La névrose la dévorerait... N'y avait-il rien à craindre pour sa demi-sœur... n'était-ce pas une manifestation d'une douteuse hérédité, cet enthousiasme qui entraînait Gilberte à la remorque d'un aventurier ? Une colère immesurée dominait Jacques. Elle était donc expliquée l'idiosyncrasie haineuse, qui, dès le premier jour, l'incitait à se poser en antagoniste du Mahatma.

D'abord indécise, noyée dans des rancunes vagues, la volonté de Jacques se dessina. Il fallait arracher Gilberte à la maléficieuse influence d'Irâïel, démolir ce colosse du mensonge, montrer le vide, le néant de cette fantasmagorie.

— Jacques ! appela Gilberte, ne niez pas, obstinément, de parti pris.

Celui que vous criblez de vos railleries, des sa

vants, des prêtres, viennent l'entendre, discutent avec lui sa double doctrine philosophique et scientifique. Ceux qu'il ne convainc pas, il les charme. Il ébranle la foi intolérante, détruit le scepticisme étroit, ouvre l'âme aux compréhensions grandioses... Il prêche la pureté physique et morale, recommande la charité universelle, la compassion pour tous les êtres — quelle que soit leur espèce — et il enseigne l'unité originelle et finale de tout ce qui existe.

Une postulation nerveuse de tout son être emportait Gilberte en des régions mystiques. Elle se tut, gardant une immobilité songeuse.

Dans les livres prêtés par Mlle Pécou : « *Isis unveiled* » de Mme Blavatsky, « *The occult world* » et « *Esoteric Budhism* » de M. Sinnet, « *Man, fragments of forgotten story* ». étude préhistorique, publiée par des Chélas, ou disciples directs des Adeptes, Gilberte, apprenait la théosophie. Déjà, — la solitude volontaire de sa vie exagérant sa studiosité naturelle, — elle avait lu Spencer. Et elle s'étonnait de retrouver dans les plus récents travaux du génial encyclopédiste comme un écho matérialisé de la grande doctrine esotérique. Elle s'imprégnait de la théorie de l'évolution. Perdue en des rêveries métaphysiques, elle imaginait le monde peuplé de légions d'êtres visibles ou invisibles, évoluant à d'infinies distances au-dessous ou au-dessus de l'homme : depuis les molécules encore inorganiques, éparses dans l'immen-

sité des firmaments, jusqu'aux êtres supra-humains, entités bienveillantes, esprits planétaires, touchant presque à la perfection divine, qui, tutélairement, influent sur nos destinées, et nous guident à travers les chemins qu'ils ont parcourus.

Ayant admis la perfectibilité humaine, la constante et modificatrice progression de la créature, Gilberte ne doutait pas qu'Irâïel ne fut un sage, au seuil d'une incarnation supérieure, et elle croyait à l'Adeptat, à ses mystères. Mais, si la pureté, la profondeur de la morale théosophique la conquérait, les phénomènes, parfois, la jetaient en des suspicions, et elle discutait en elle-même les raisons de Santallier, les accusations de charlatanisme qu'il portait contre Irâïel.

Lasse de ce dualisme irritant, elle revit Mlle Pécou, lui avoua son admiration et ses doutes ; dans ces conversations, les idées de Gilberte s'affermissaient; elle se vouait au dispensaire; c'était une dérivation à l'écœurante monotonie de sa vie, un but pour l'avenir, une consolation espérable. Tout de suite, elle se sentît plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, et, dans un reposant engourdissement du cœur, aima moins Jacques.

Elle regardait devant elle avec des yeux con-

emplateurs; Jacques la sentait très loin de lui : demanda :

— Où est-il situé, ce dispensaire?

Santallier dut répéter deux fois sa question, Gilberte répondit :

— Impasse Montfaucon.

— Où prenez-vous ça!

— Près des Buttes-Chaumont!

Elle donna quelques éclaircissements. Il reprit :

— C'est décidé... vous prêterez à Irâïel votre concours actif... vous vous montrerez là, à ses côtés, vous vous afficherez...

En la spontanéité d'une réponse, Gilberte divulgua son projet :

— C'est décidé oui... ni les moqueries, ni les insultes...

— Vous vous enrôlez en fâcheuse compagnie.

Simone fit une entrée tapageuse.

— Encore là! cria-t-elle à Jacques. Riant, pour ne point avouer son trouble, il partait, se sauvait, sans un adieu, poursuivi par les éclats de voix de Simone qui, moqueusement, l'interrogeait.

— Nous avez vous repris Gilberte?

IX

Au pied des Buttes-Chaumont, à cinq minutes du canal, Santallier découvrait l'impasse Montfaucon. Il s'expliquait, en constatant la solitude provinciale de ce lieu, le choix de Mlle Pécou. Pas de ces maisons hautes, où s'agglomère une redoutable population de commères, d'enfants curieux et rôdeurs, mais des bicoques, des cours vastes, dépôt de pavés, de tonneaux d'arrosage, de voitures appartenant au service des ponts et chaussées.

Mlle Pécou avait loué un grand terrain vague, s'étendant entre la rue Bouret et la rue Secrétan ; en trois semaines elle y faisait élever une vaste construction, ayant façade sur l'impasse, dont la séparait une cour, fermée de palissades

Les murs, la clôture étaient en bois, et les planches frustes disaient la hâte de l'improvisation. Un drapeau, un bouquet fané surmontaient la toiture, attestant la récente inauguration.

Santallier pénétrait, dans le clos où par en-

droits la terre mal nivelée se couvrait d'une herbe usée sous les pieds des malades. Dès midi ils affluaient ; à deux heures les portes de la grande salle étaient ouvertes. On entrait, et Santallier inspectait le public. Monde mêlé : maçons en blouses blanches, cochers en carricks, mécaniciens en cottes de velours, et, portant leurs enfants, des femmes avec la livrée des misères décentes : robes noires, chapeaux garnis de rubans passés, de fleurs défraîchies; des modistes, des couturières, presque élégantes, bien corsetées, bien coiffées ; des employés proprets dans leurs vêtements rapés luisants aux coudes, déformés aux genoux ; des bonnes, des cuisinières ceintes de tabliers, quelques-unes venues comme des voisines, une clef à la main, un panier au bras ; un groupe de mariniers aux vareuses de laine; et des fillettes hâves, des garçonnets débiles, des vieux, chenus, branlants, des paysannes au cou ridé.

Santallier s'interrogeait : d'où sortaient tous ces gens-là ? Qui donc en si peu de jours avait groupé cette armée disparate? On se tassait, on s'écartait pour faire place à des aveugles conduits par la main. Avec leurs gestes tâtonnants, leur démarche hésitante ils éveillaient toutes les pitiés. Sur les bancs de bois, qui, alignés en rangées parallèles, remplissaient la pièce large et longue, les habitués s'installaient, très à l'aise, échangeant entre eux des saluts. Une récipro-

cité de questions, de réponses, les tenait au courant de leur maladie, du mieux survenu ou pressenti; et ils fraternisaient, dans une communauté d'espoir.

Ceux qui venaient pour la première fois avaient, au seuil de la porte, comme un recul timide, puis, avançaient la tête, se décidaient, allaient s'asseoir, et, muets, regardaient autour d'eux.

Le platond à poutrelles était peint en gris clair, comme les murs, dont la surface disparaissait sous des plaques de marbre blanc ou noir : ex-voto couverts de caractères dorés que les gens lisaient, très impressionnés par ces hommages publics, élans de naïve reconnaissance, attestations de cures merveilleuses.

Ainsi décorée, la pièce avait pris l'aspect d'un lieu mystique, d'un endroit consacré.

Mlle Pécou triomphait quand un « miraculé », sur son invitation, ajoutait un nouvel ex-voto, affirmation de sa croyance. Une confuse tendance originelle poussait l'organisatrice du dispensaire aux manifestations extérieures du culte, et l'atavisme lui faisait deviner les pratiques jamais apprises des âmes dévotes. Elle s'enorgueillissait à montrer aux visiteurs les béquilles, les fauteuils de paralytiques devenus inutiles et laissés là, en commémoration du miracle accompli. Avec son frère elle allait de l'un à l'autre, interrogeant, encourageant. La face

ronde et rose de Scipion souriait. D'un geste de main tout ecclésiastique, il tapotait la joue des enfants ; Mlle Pécou confessait les honteux. Aux indécis, elle soufflait sa foi :

— Vous guérirez, croyez !

Elle exaltait la bonté surérogatoire d'Irâïel, sa science indéfectible. Fière de son œuvre, heureuse, elle fut moins rude. Elle prenait aux bras des mères les petits, adoucissait sa voix pour leur parler. Un attendrissement rayonnait sur sa physionomie, transfigurait la vulgaire laideur, y imprimait un charme. Une vocation d'infirmière se révélait en elle : sans crainte, sans dégoût, avec une charité placide, une intelligente pitié de la douleur, elle subissait de répugnants contacts.

Très vite, elle fut capable de juger, d'un coup d'œil, de quelle affection souffraient les patients. La résignation souffreteuse des figures, certaines attitudes voûtées lui révélaient la chronicité du mal ; les regards sombres, égarés, décelaient les souffrances aigües. Et, selon les cas, Cornélie tenait un langage différent.

Multiforme, déconcertante, ici brutale et là sournoise, la maladie affinait certains êtres, primitivement vulgaires, les amaigrissait jusqu'à la transparence, leur communiquait la poésie du martyre. D'autres devenaient grotesques... sous la bouffissure déformante de l'œdème, la grosseur monstrueuse de l'hydropisie. Mais tous, devant la bonté socialiste de Mlle Pécou, étaient égaux...

A la voir entourée, sollicitée, Santallier comprenait le rôle prépondérant de la collaboratrice du Mahatma.

A côté d'elle, que pouvait donc faire Gilberte, était-elle inspiratrice, annihilée, ou déçue ?

Vergenne, que rencontrait Jacques, lui esquissait l'histoire du dispensaire et de sa directrice. Mais, rien, dans les paroles du jeune docteur, ne renseignait Santallier sur l'attitude de Gilberte. Consacrait-elle, ainsi qu'elle l'avait annoncé, des heures à Irâïel, à ses clients ?

— Venez-vous tous les jours ? demandait l'ingénieur à Vergenne...

— Bonjour, comment ça va !

C'était Barnery ! bruyant, joyeux ; traînant à la remorque Laurance, Marius Fontailles et Colonneux, il tendait la main à Santallier :

— Vous vous êtes décidé à honorer le dispensaire de votre visite ?... on y voit des choses curieuses ! Vergenne... qu'est-ce que vous dites de mon ami le colonel ?..... Un brave, celui-là. Il n'a pas hésité à venir dès le premier jour.... Vous ne l'avez pas vu, Santallier ?... C'est dommage, vous seriez convaincu. On l'a roulé ici, dans sa voiture d'impotent, qu'il ne quittait plus, depuis des mois...

— Et ?

— Il vient de se faire inscrire au club Alpin ! Tenez... on apporte son véhicule ! Il en fait cadeau à M^lle^ Pécou... pour son musée !

Barnery, d'ailleurs, était loin de trouver tout parfait :

— Il y a beaucoup à dire, ça ne marche pas assez militairement. Il faudrait plus d'ordre, plus de tenue, moins de sensiblerie.

Il montrait les murs :

— Ces bêtises-là ne me vont qu'à moitié. Quand il s'agit de remonter des malades, sacre-bleu!... J'ai connu un major, il...

— Vous m'avez raconté l'histoire, réclamait Vergenne.

—Un système! ça, hein?... le matin, dans la cour de la caserne, on vous flanquait les éclopés sous la pompe; ça serait à faire avec tous les pouilleux et loqueteux qui se pressent ici... et encore, pas trop mal aujourd'hui, le régiment, très bien même...

Jetant sa canne sous le bras, Barnery ajustait un lorgnon sur son nez et criait :

— Elle est rudement jolie!

— Qui?... interrogeait Santallier, toujours inquiet et à l'affût.

— Violante, vous ne voyez pas?

En petit costume simple, de grosse laine bleu sombre, Charmerose toute blonde, toute blanche, triste, amaigrie, était assise entre une femme, défigurée par une fluxion, et un grand jeune homme en blouse, espèce d'hercule, dont la face, couleur paille, révélait une affection cancéreuse.

Malgré ses vêtements larges, cachant l'adorable

ligne onduleuse du corps, malgré sa coiffure, dissimulant, en une torsade trop serrée, l'abondance fauve des cheveux, Charmerose gardait sa vénusté ; elle avait fardé ses yeux ; ils luisaient passionnément, sous des paupières brunies. Et du rouge soulignait la courbure sensuelle des lèvres.

— Vous désertez, Barnery ? raillait Vergenne.

— Non, non, je reviens ! attendez-moi un peu, il faut que j'aille saluer... Hein ! est-elle jolie ?... non, ce qu'elle est jolie !

Vergenne et Santallier, s'accotaient dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Vous savez, Violante est toquée d'Irâïel ?

— Oui, on m'a dit ça... vous venez tous les jours ?

— Tous les jours.

— Contez-moi donc ce qui se passe.

Il attendait une chronique, des détails sur Gilberte, mais Vergenne taisait tout ce qui n'etait point médilal :

— Moi, disait-il, je n'ai pas renoncé à étudier le Mahatma. Je ne préjuge rien ; je prends des notes, je classe les malades par catégories, je catalogue les cas de succès, d'insuccès. Des médecins sont venus, des observateurs... un mouvement se dessine... il en sortira quelque chose... peut-être l'unification des maladies et du traitement.

Il signalait à Santallier les phtisiques aux pommettes rouges, les hépatiques à la sclérotique

jaune, il lui faisait écouter la chanson funèbre du sang dans les artères d'une anémique. Il s'avançait vers un ataxique, recevait ses confidences :

— Un de mes amis, est venu ici ; il avait, comme moi, des fourmillements douloureux dans les membres... il est guéri...

— Vous guérirez aussi, faisait Vergenne encourageant, avec un sourire demi-sceptique, à l'adresse de l'ingénieur.

— Ah ça, remarquait celui-ci, vous croyez donc au guérisseur ?

— Aux guérisons! Ce n'est pas, que je considère Irâïel comme un prodige. A la Salpêtrière, nous réussissons aussi bien que lui.

Et Vergenne, racontait l'invraisemblable et ridique histoire d'une malade paralysée depuis des années, aveugle, muette, subitement guérie, le jour de la Fête-Dieu, par le Saint-Sacrement que lui présentait un prêtre.

Sans la prudence de l'archevêque de Paris qui, formellement, défendit la divulgation du « miracle », la Salpêtrière, devenait un pèlerinage.

— Quel est l'agent qui produit ces cures ?

— L'imagination... la suggestion...

Desrocs, Laurance, Colonneux entraient à la fois.

Desrocs tempétait :

— Moi, ça me dégoûte, qu'un gouvernement autorise l'ouverture d'un pareil bazar.

— Si l'on vend des guérisons, pourtant, objecta Colonneux.

— Des guérisons ! un charlatan sans diplôme. Il n'a pas le droit de guérir !

— Vous avez raison, constatait Laurance, et je ne dis pas que le parquet ne poursuivra point.

— Pourquoi poursuivre, objecta Vergenne. Guérit qui peut... et comme il peut.

— Est-ce là une manière de traiter les malades !

— Si elle réussit !...

— Vous savez mieux que moi, qu'il faut se hâter de profiter des remèdes pendant qu'ils opèrent !

Violante, approchait, au bras de Barnery : il madrigalisait, serrait de très près la belle fille. Charmerose laissait dire... laissait faire. Barnery rayonnait. Mais, dans un brusque demi-tour, elle s'éloignait, lâchant le général dépité :

— Pas moyen de lutter avec cet Iraïel !

Barnery finissait sa phrase à l'oreille de Laurance.

Ils apercevaient le Mahatma qui s'avançait au milieu de la foule houleuse. Irâïel passait entre les bancs : des malades renversaient un peu la tête en arrière, leurs paupières battaient, leur cou se gonflait, dans un mouvement de déglutition; et ils étendaient leurs bras, faisaient claquer leurs doigts, avec de grands soupirs de soulagement.

Sans paroles, sans gestes, laissant errer ses yeux, le Mahatma continuait sa promenade, et le glissement doux de ses sandales se perdait au milieu des plaintes, des vagissements, des expirations sifflantes.

Coupant le silence bourdonnant, la voix de Colonneux perçait :

— Décidément, il est mieux aux lumières. . moi je ne comprends les matinées...

— Que le soir, plaisantait Laurance.

— Ne me faites pas dire de bêtises! pour moi, ces vêtements blancs, en plein jour, ça n'est pas chic!

— Taisez-vous donc! grondait Desrocs. Vous m'empêchez d'entendre ses ordonnances.

— Mais il n'ordonne rien, faisait innocemment Vergenne. Il regarde ses malades et c'est tout.

Heureux du succès de sa grosse plaisanterie, Desrocs riait d'un rire épais.

Vergenne haussait les épaules.

Irâïel, muet, croisait les bras sur sa poitrine en une impassibilité muette, non indifférente. Les malades soulagés, abandonnant leurs places, dans une avidité de sa présence apaisante, le suivaient, cherchaient à toucher les vêtements blancs qui les frôlaient.

Attendant l'approche de l'Adepte une femme tirait d'un paquet, qu'elle dépliait, une chemise, un bonnet, une camisole, qu'elle étendait sur ses genoux. Et, à Santallier qui l'interrogeait, elle expliquait :

— C'est du linge à ma sœur; elle est trop mal pour sortir, alors, j'apporte ça et aussitôt qu'elle s'en sert, elle est mieux.

— Elle sait que vous venez? questionnait Vergenne.

— Oui, oui, monsieur : c'est elle qui m'envoie. Elle m'a vue; j'étais perdue sans Lui! — d'un timide et furtif coup d'œil, elle montrait Irâïel.

Facile à émouvoir, Barnery observait :

— Elle paraît sincère... qu'en pensez-vous, Santallier; est-elle payée, pour parler comme ça?

— Je m'informerai!

Une mère présentait au Mahatma son petit enfant :

— Il a une faiblesse dans la hanche, il ne peut pas se tenir sur ses jambes!

Mlle Pécou commandait :

— Posez-le par terre !

La mère hésitait :

— Il tombera !

Mlle Pécou prenait alors le bébé, s'agenouillait, le plaçait devant elle, et, doucement, le poussait en avant : il marchait...

Un murmure d'attendrissement s'élevait :

— Bien réglé, approuvait Colonneux... ces mômes! au théâtre et partout, ça n'a qu'à se montrer pour avoir son succès!

— Les enfants subissent donc aussi l'influence du Mahatma, s'étonnait Santallier.

— C'est, expliquait Vergenne, ce qui me fait croire à une action physique.

Il s'arrêtait, pour écouter un vieillard qui geignait, se lamentait, tout à coup, clamait :

— Je suis guéri!

Le vieux accusait des picotements sur le corps, une chaleur à la poitrine, une « chaleur bonne. »

Quatre hommes pénétraient dans la salle. Ils portaient une malade couchée sur un brancard : on s'écartait, ils arrivaient au Mahatma.

— Elle est aveugle, annonçait Mlle Pécou, muette, paralysée... depuis trois ans!

Votre hystérique de la Salpétrière, Vergenne?

— Une toute semblable!

Sur son grabat, l'infirme grelottait, si pâle, que sa chair semblait morte. Au front, aux tempes, autour des lèvres, une sueur perlait; dans l'orbite cave, roulaient les yeux, élargis par le désir exaspéré de voir. De la bouche ouverte, sortaient des bégaiements rauques, des sanglots.

Mlle Pécou aidait les porteurs à soulever, à mettre debout la misérable. Les orteils déformés de la paralytique, ses chevilles gonflées, ne la soutenaient pas. On dut la prendre à bras le corps. Elle gémissait toujours.

Sans un mouvement, Irâïel prononça :

— Marche!

La femme trembla, frémit, poussa un cri, tomba lourdement sur le sol, et se débattit en d'épouvantables convulslons.

— C'est long à venir, critiquait Santallier, cinq minutes déjà !

La femme reprenait connaissance, elle se releva, marcha, et elle montrait, avec un air de folie joyeuse, que ses membres ankylosés, contracturés, étaient devenues souples, droits.

— Après cela, déclamait Colonneux, on peut baisser le rideau!

Vergenne tapait sur l'épaule de Santallier :

— Sortons-nous ?

Tous deux, avec Desrocs, Colonneux, Laurance, Barnery, se rapprochaient de la porte.

Les malades formaient maintenant un groupe compact. Ils entouraient Irâïel, l'entraînaient vers le fond de la salle. Pour apercevoir encore le guérisseur, les plus éloignés montaient sur les bancs. Même, les porteurs et l'infirme qu'ils avaient amenée, grimpaient sur le brancard.

Des mains s'agitaient au-dessus des têtes, s'ouvraient, allongées comme pour saisir.

On entendit des protestations :

— Vous me faites mal!

— Je vais tomber!

Les plus éloignés du Mahatma, encolérés de ne rien voir, s'obstinaient à peser sur leurs voisins ; imprimant de proche en proche un mouvement ondulatoire.

Effrayée; une jeune femme, portant un nouveau né, se réfugiait auprès de Santallier qui la

protégeait contre les brutalités admiratives de la foule :

— Ah ! j'ai eu peur !

— Tas de brutes !... qu'est-ce qu'ils ont donc ?... sacrait Desrocs.

Le bébé réveillé glapissait.

— On ne vient pas se fourrer dans des endroits comme celui-ci ; fichons le camp !

Desrocs, frayait à la jeune femme, un chemin pour sortir. L'étranglement de la porte franchi, dans le clos, il la regardait.

Proprette, avec sa jupe grise et son jersey noir, en cheveux, elle était blonde. Des taches roussâtres ponctuaient son teint... Une laideur douce, avec, dans les yeux gris, l'ingénuité des dix-huit ans, et aussi, l'entêtement obtus des simples.

En remerçiant Desrocs de son aide, elle s'excusait :

— C'est Mlle Pécou, qui m'a conduite, le petit était si faible ! par moment, on ne sentait plus son cœur battre...

Desrocs ne voulait pas en entendre davantage : il s'éloignait, avec d'impétueux mouvements de bras. On s'efforçait de le retenir : il restait sourd aux appels de ses amis qui demeuraient près de la porte, causaient.

— Encore un qui ne reviendra plus... faisait Barnery.

— Il y a déjà eu des défections ?

— Pas mal !

Vergenne, citait en exemple les dames Astrée :

— Une visite leur a suffi ; on ne les a vues que le jour dc l'inauguration. J'étais à côté de Mlle... la plus grande ?... Mlle ?...

Santallier soufflait : — Gilberte !

— Je ne crois pas qu'il y ait en elle l'étoffe d'une sœur de charité.

— Parce que ?

— Parce que, c'est une délicate, inapte à supporter les écœurements du métier. Pour ne pas être dégoûtée par ces gens-là, il faut... il faut la Pécou !

Un tumulte venait de la salle, ils y rentrèrent.

Excessive, l'ovation se continuait. Un quatuor d'hommes aux barbes incultes, aux cheveux longs flottant sur des collets crasseux, menait l'enthousiasme vociférateur.

Laurance dit :

— Tiens !... Carcemane et sa bande... un client à moi, Carcemane, celui qui a le feutre enfoncé d'un coup de poing, et le paletot noir... un déporté de la Commune, orateur de réunions publiques.

Santallier eut un espoir, idée soudaine, d'autant plus violente :

La présence de ce communard, et de ces organisateurs professionnels de meetings, était révélatrice. Irâïel, par cet acoquinage, s'avouait le complice de la Pécou. A Gilberte, si bien désenchantée de l'œuvre, lui, Santallier, il allait

montrer en son nouvel avatar l'Initié mystérieux, l'Adepte supérieur, le Mahatma! ravalé, déchu, se créant à coup de *miracles* une popularité grossière, préface de quelque machination politique.

Mensongc, ce masque de philanthrope, duperie, ce dispensaire. Le philanthrope n'était qu'un agitateur; le dispensaire un club, les malades, des électcurs! Irâïel, Cornélie, Scipion, s'étaient associés, et la maladie qu'ils s'essayaient à guérir c'était... le mal social. Leurs clients, ils les recrutaient parmi le peuple, que la dévoratrice anémie livre inerte aux provocateurs haineux, que l'excitation alcoolique pousse aux revendications irraisonnées. Irâïel était le dominateur, l'exploiteur des pâles faubouriens.

Santallier, ne voyait plus autour de lui que des faces incolores et bouffies de chlorotiques, des visages émaciés, aux pommettes pourprees de phthisiques, des épaules étroites, des rachis courbés, et il se rassurait, comprenait l'impossibilité, pour Gilberte, de vivre en ce milieu, s'en donnait à lui-même les raisons :

Avec ses affinements, ses fiertés, elle pouvait être la femme aux héroïques dévouements, aux sacrifices vite accomplis, mais, elle n'était pas de ces humbles à l'épiderme endurci, qui donnent leur jeunesse dans un hôpital.

Une ondulation de la foule, un mouvement en avant se produisit.

Mlle Pécou, parlait d'une voix forte :

— A demain, mes amis, à demain!... éloignez-vous, vous fatiguez le Maître!

Scipion, comme un écho, répétait :

— Vous fatiguez le Maître!

Barnery s'émotionnait :

— C'est plus fatigant pour le Mahatma, que de chanter la messe; il est temps qu'il rentre à la sacristie... on devrait le laisser!

— Je connais ça, confiait Colonneux à Laurance : moi, aussitôt dans la coulisse, je suis prêt à m'évanouir!

— Il s'épuise, disait Vergenne; après chaque séance, c'est la même chose! J'imagine qu'il guérit aux dépens de sa force, et que certains de nos états physiologiques se communiquent, avec ou sans contact, à un autre corps. Oui, la transmission nerveuse physique des maladies est possible comme la transmission des émotions, ou des sensations.

Le teint ambré d'Irâïel se fonçait, le fin réseau des veines se gonflait aux tempes, saillait.

Sous la ruée ardente des malades, le Mahatma, sans se défendre, chancelait. Ses prunelles s'éteignirent; ses paupières se fermèrent. Il touchait le mur, y appuyait sa tête exsangue, plus brune, sur la blancheur des ex-voto de marbre. M^lle^ Pécou était à sa droite, Violante à sa gauche. Elles pleuraient, d'une même piété amoureuse.

Dressé sur la pointe des pieds, Colonneux admirait :

— Sublime, ce jeu muet! Quel tragédien !

Le cœur soulevé de dégoût, Santallier, les dents serrées, rectifiait :

— Cabotin !

X

En avril, Simone, subitement fut très mal. Des vomissements de sang aggravèrent l'anémie. Sous le derme d'une blancheur, d'une matité de cire, les veines incolores ne transparaissaient plus. Une bouffissure commençante empâtait les paupières, la face, altérant insensiblement l'exquisité des traits. Et l'expression languide, morose des yeux de Simone ternissait, éteignait sa beauté pâle.

Précipitées, profondes, des palpitations nerveuses ébranlaient tout le corps; des « battements » secouaient la poitrine, se répercutaient douloureusement jusque dans les artères de la tête. Couchée, elle étouffait; debout, tombait en syncope, et des vertiges, des céphalagies continues, lancinantes, la torturaient. Elle prit les aliments en un invincible dégoût, ne mangea plus. On ne parvenait pas à la réchauffer; elle s'assoupissait en une torpeur parfois coupée de délire.

Amené par Santallier, Vergenne jugea très grave, mais non désespéré, l'état de la malade :

— Anémie, sans doute, mais peut-être aussi lésion du cœur... névrose... on verrait!

Il parut préoccupé de connaître les antécédents héréditaires de Simone, mais, devant la réserve susceptible de l'ingénieur, il n'insista pas, se borna à prescrire un régime fortifiant, le repos, la campagne.

Pressée par Jacques, Mme Astrée partit aux Frênes avec ses filles.

La fatigue du voyage causait à Simone un effrayant accablement, mais, peu après, elle semblait revivre. Ce fut un mieux rapide, presque inexplicable.

En une semaine, elle prit assez de force pour passer la journée au grand air. Couchée dans un hamac haut suspendu, elle buvait par tous les pores le soleil, aspirait l'oxygène des plantes, leurs parfums.

Au-dessous d'elle, le jardin s'étalait, s'enfonçait en profondeur, dans un lointain qu'agrandissait la perspective vaste de la campagne.

Une chaleur précoce hâtait la floraison, l'avrillée avait des splendeurs estivales.

Simone fermait les yeux, mais l'infinitésimale étroitesse d'une fente palpébrale suffisait à sa vue facilement impressionnable. Elle apercevait toutes choses un peu confusément. Les couleurs la frappaient plus que les contours.

Lilas, azalées, pivoines, jacinthes ou pensées, elle ne reconnaissait rien. C'étaient des fleurs

sans nom ou plutôt des taches de rose, de rouge, de blanc, de mauve, éclatantes comme des gemmes sur le fond uniformément vert des pelouses.

Bientôt, la solitude ennuya Simone, qui se déclara guérie, voulut revenir à Paris.

Seule, Mme Astrée eut cédé à ce désir, mais, inspirée, soutenue par Gilberte, elle refusa. Alors, la malade eut des accès d'extravagante colère qui ramenèrent les hémorragies, l'extrême faiblesse.

Après chaque crise, son irritabilité douloureuse s'accroissait, tournait à l'horreur de la vie, et il fallait la surveiller, car elle tentait de se suicider.

En ces heures de désespoir, la vanité la dominait encore. Elle se préoccupait de la mise en scène, s'ingéniait à trouver une « mort poétique ». Habillée de blanc, échevelée, elle voulait s'asphyxier avec des fleurs, s'étrangler avec des lacets de soie, elle essayait aussi de se couper les veines, avec des ciseaux d'or.

Des incidents puérils prenaient pour elle des proportions de catastrophes. Elle se croyait persécutée, avait des jalousies féroces contre Gilberte, accusait sa mère de ne plus l'aimer : « Je

t'ennuie, c'est pour cela que tu m'emprisonnes, que tu me séquestres ! »

A leurs questions, elle restait muette, puis, éclatait en sanglots, s'enfermait seule dans sa chambre et refusait d'ouvrir à Mme Astrée, qui, pendant des heures entières, pleurait à la porte.

Au contraire, la nuit, elle appelait sa mère, Gilberte, réclamait, avec des larmes, leur présence. Elle criait qu'il fallait aller chercher le Mahatma, que lui seul aurait pitié d'elle, la protégerait, la délivrerait.

Irâïel !... c'était le tortionnaire de son âme...

Dans sa chambre, illuminée d'une radiation blanche, Simone voyait apparaître le Mahatma : il s'asseyait à côté de son lit, se penchait; elle frissonnait comme sous des enlacements, souriait à des images impures, corporisées.

Souvent, son amour pour Irâïel devenait haine. Elle le repoussait, résistait à ses obsessions, lui râlait des injures, l'accusait de prendre, pour la tourmenter et la posséder, des formes monstrueuses, de se muer en animaux difformes qui couraient sur elle. Et pour éviter le toucher de ces immondes, elle se roulait étroitement entre ses draps.

Quelquefois, Gilberte et sa mère, accourant à ses appels, la trouvaient accroupie sur son lit, recroquevillée, se faisant petite, essayant de se dérober à des recherches terrorisantes : elle disait voir d'épouvantables choses, un fantôme ! Pour

apitoyer, elle dépeignait sa vision : c'était une créature de cauchemar, un dragon apocalyptique. Sa gueule ouverte vomissait des flammes. Il venait de derrière elle, passait à son côté en la frôlant, gagnait un coin de la chambre, toujours le même, s'évanouissait, reparaissait... Elle entendait le froissement sur le parquet de sa queue reptilienne, elle sentait sur sa figure le vent de ses grandes ailes de chauve-souris. La voix de Simone, en racontant, changeait, prenait des timbres variés, semblait venir de loin, comme celle d'un ventriloque.

La respiration anhélante, les paupières closes pour échapper aux hallucinations, Simone s'agenouillait. A la terreur, l'extase succédait : les mains jointes, les bras levés, la tête tournée vers le ciel, à genoux, elle s'immobilisait dans une pose d'implorante adoration. Insensible à la fatigue, elle demeurait sans une flexion de ses membres rigides, et des lueurs escarbouclaient ses prunelles bleues, une joie paradisiaque la transfigurait.

Enfin, des syncopes survenaient. Simone, en se réveillant, avait perdu la notion du temps, s'étonnait qu'une nuit fut achevée, la moitié d'un jour écoulé... elle avait donc dormi bien longtemps ? Et elle s'inquiétait de ce qui s'était passé pendant son sommeil prolongé, multipliait les questions... N'obtenant que des réponses évasives, embarrassées, elle s'indignait qu'on ne l'aidât pas à com-

bler ce vide dans ses souvenirs, ce « trou dans sa vie. »

Une dépêche inexplicite et affolée de Gilberte, appelait Jacques aux Frênes. Il y arrivait dans la nuit.

Reçu par le jardinier, il demanda :

— Mme Astrée, ou Mlle Gilberte ?

— Au jour, vous les verrez,... à c't'heure, faut pas y penser... elles ont de la besogne ?... venez-vous ?... donnez-moi vot'valise !

Le paysan parlait d'un ton bourru. Vêtu seulement de sa chemise et d'un pantalon de toile bleue, les pieds nus dans des chaussons, balançant la lanterne qu'il tenait à la main, il se hâtait à travers le jardin, guidait vers la maison Santallier, qui, la tête basse, inquiet jusqu'à l'énervation, marchait sans mot dire.

Il craignait, en interrogeant, d'apprendre trop brutalement ce qu'il s'efforçait à deviner...et puis, que tirer d'une brute taciturne dont un brusque réveil exagérait l'humeur grognonne.

Le jardinier ouvrit la porte, pénétra dans le vestibule, traversa le salon, gagna la chambre au rez-de-chaussée, que Santallier occupait toujours, puis il grommela :

— Vous v'la chez vous... y manque rien ?...

— Merci, merci, assura Jacques.

Posant la légère valise, le paysan sortit.

Santallier erra dans la pièce. Une lampe brûlait; sur la table il y avait des journaux, mais Jacques n'eût pas l'idée de lire.

Il était fatigué, fiévreux. Ne trouvant personne au devant de lui, pas de voiture, il avait fait à pied le trajet de la gare aux Frênes... trois lieues, dans la nuit triste, la solitude impressionnante.

En chemin, il avait épuisé, pour s'expliquer la dépêche de Gilberte, les suppositions les plus invraisemblablement dramatiques. Il se croyait à l'abri des surprises, et ce singulier accueil, dans la maison amie, ce silence l'étonnait, l'opressait plus que les terrifiques inventions de son esprit. Faudrait-il donc attendre le matin, pour savoir de Gilberte ?...

Il regretta de n'avoir pas causé avec le jardinier. Pourquoi, surmontant ses répugnances, n'irait-il pas le retrouver? Jacques délibérait, incertain. Un cri s'éleva, clameur de rage, plainte lamentable, qui déchirait la voix, se prolongeait en sanglot, s'étouffait en râle, et de nouveau retentissait, inhumain, effroyable en sa détresse menaçante, comme le rugissement d'agonie d'une bête traquée.

Une horripilation courut sous la peau de Jacques, la fit rugueuse. Il comprenait que Gilberte l'eût fait venir : Simone en était aux crises convulsives !...

Debout, il écoutait : des heurts, un fracas de

meubles renversés, les piétinements de sept ou huit personnes qui semblaient lutter... et un bruit lourd, la chute d'un corps tombant de haut.

Santallier allait monter, offrir son aide... Mais, une réserve le retint, il se força à l'inaction.

Des alternances de calme, d'agitation, divisèrent la nuit longue. Jacques, ne se coucha, ne dormit pas.

A neuf heures, seulement, Gilberte fit demander Santallier au salon :

— Vous excuserez maman, n est-ce pas?... elle repose... il y a longtemps que vous êtes arrivé?... cette nuit... oui?... alors vous avez entendu?...

Gilberte s'assit, renversa sa tête sur le dossier du fauteuil, et, pour ne pas pleurer, mordit ses lèvres.

En robe de chambre, large et flottante, décoiffée, elle étonna, toucha, par ce négligé abandonné, cette pose lasse, Jacques, habitué à son élégance un peu sèche, à sa grâce puritaine.

La fatigue des combats contre Simone, avait pâli, émacié son visage et la navrance des innumérables angoisses subies, alanguissait sa beauté...

Attendri, Jacques lui prit les mains :

— Vous avez la fièvre?...

— Je suis à bout de force! c'est affreux... si

vous saviez !... je vous ai prié de venir, ne pouvant écrire les choses qu'il faut que je vous dise !...

Fébrile, elle se redressa ; évitant de regarder Jacques, elle lui détaillait les manifestations symptomatiques de la maladie de Simone, se servait, pour oser tout dire, de termes médicaux, notant avec une scrupuleuse netteté d'observation les phases de l'hystérie protéenne :

— Ses poignets se contracturent ; des convulsions terribles la plient en arrière ; son corps, arc-bouté, ne touche plus le sol que de la nuque et des talons... ; quand cesse la rigidité cataleptique, elle exécute des mouvements désordonnés, clownesques. Hurlante, éperdue, elle déchire ses vêtements, se mord, bat ceux qui essayent de la contenir.

Aux mains, au cou de Gilberte, Jacques remarqua des ecchimoses. Elle vit le regard de Santallier :

— Une bêtise, cela !... mais, c'est pitié de voir Simone. On veut l'empêcher de se blesser, et la moindre pression des doigts rubéfie sa peau, lui cause une sensation de brûlure.

Gilberte ne retenait plus ses larmes.

Bouleversé, Jacques disait :

— Cette nuit, j'aurais voulu être avec vous, je n'ai pas osé... qui donc vous aide ?...

— La cuisinière, la femme de chambre, la jardinière, et des paysannes, des filles de ferme, qui

on trouve!... voilà le supplice... j'endurerais tout, mais cela!... Simone est un objet de dégoût à présent, de crainte, de risée aussi... Dans le pays, on répète ses paroles, oui, ses divagations de folle, ses... oh! pas même le secret; maman et moi, deux femmes seules, nous ne pouvons plus nous faire obéir...

Elle se tut, humiliée au souvenir de sa chasteté, de sa fierté blessées. Les sanglots l'étouffaient.

Assis devant elle, sur une chaise basse, Jacques lui baisait les mains :

— Je vais télégraphier à Vergenne de venir et je ne vous quitterai plus! nous la guérirons, vous verrez!

— Ce n'est pas un médecin qui la sauvera.

Jacques interrogeait :

— Qui faut-il demander?... dites-le moi, Gilberte! Pris d'un soupçon, il insistait, mais elle évitait de répondre, se levait :

— Adieu... jusqu'à midi... vous nous restez, n'est-ce pas?... combien de temps?... une semaine?...

Santallier n'eut que des phrases évasives :

Il ne savait pas..., peut-être serait-il forcé de repartir... il reviendrait, certainement...

Mais, brusquement :

— Revenir, pourquoi?... et oui, je resterais, si je sentais que je vous suis utile, que vous avez confiance en moi... au contraire, ce que vous

pensez, même ce que vous souhaitez de moi, vous me le cachez.

Gilberte était déjà près de la porte, elle ne sortit pas. Adossée au mur, les bras pendants, les mains jointes, elle regardait Santallier qui restait assis.

Elle s'efforçait de paraitre calme, mais sa respiration s'accélérait; elle protesta :

— Si je n'avais pas confiance en vous, seriez-vous-là?... vous aurais-je raconté?...

Il l'interrompit :

— Ne vous excusez pas!,.. je suis un étranger pour vous, et vous ignorez encore mon dévouement absolu; c'est ma faute !... vous ne pouviez deviner ce que je vous cachais par orgueil. N'est-ce pas, que je vous ai paru souvent égoïste, indifférent... ne niez pas!

Et Jacques, disait sa désillusion, quand il était revenu d'Amérique :

— L'existence était dure, là-bas, quelquefois. Mais, je pensais à vous, constamment! Je m'arrangeais en rêve, pour plus tard, une vie qui me dédommagerait.

Il abrégea, mais, sous les réticences, Gilberte devinait l'aveu... Ainsi, elle avait gâché des années de sa vie, souffert et fait souffrir, pour éloigner Jacques, lui cacher le mal de Simone, la tache originelle.

Elle regrettait sa dureté, que faire pourtant? Plus que jamais dominée par l'effroi de la folie

atavique, elle ne se résolvait pas à laisser voir à Jacques son amour. Cependant, une joie attendrie, une espérance perçait dans ses paroles, scandées d'une voix très basse, doucement suppliante :

— C'est décidé, n'est-ce pas, que vous restez ?... et je n'aurai plus de secret pour vous... dès que ce sera possible, vous verrez Simone, et nous aviserons ensemble... à présent, j'ai moins peur.

Le demi-sourire de Gilberte attestait à Jacqnes qu'il était accepté comme un appui moral, une force.

Devinant l'adorable attention, il remerciait :

— Que vous êtes bonne, que vous êtes bonne !

Les crises de Simone se succédaient, terribles.

Gilberte, malgré son émotion, ses fatigues, dix fois dans une nuit, s'échappait, venait retrouver Jacques, au salon, où il veillait, lui donnait des nouvelles. Et comme il déplorait de ne pouvoir lui épargner aucune peine :

— Ne vous inquiétez pas de moi... je suis plus forte, parce que vous êtes là !

Elle voulait qu'il prit un peu de repos :

— A quoi sert de vous fatiguer inutilement ?

Mais il s'obstinait à passer des nuits sans som-

meil, heureux de se trouver en communion d'inquiétude avec elle.

De la fenêtre de sa chambre, Gilberte, le matin, guettait Jacques. Vers sept heures, quand le temps était beau, il descendait, faisait le tour de la pelouse, devant la maison, Gilberte le rejoignait.

Ensemble, ils s'engageaient dans une allée couverte. Les bonjours échangés, ils ne se parlaient guère... Indéfinissable, angoissante... une émotion gonflait leur cœur.

Ils gagnaient l'extrémité du jardin. Une grille à soubassement de pierre les séparait de la campagne. Coude à coude, une main passée dans les barreaux, ils regardaient au loin. A perte de vue, la plaine, des champs de blé, des étendues de terre brune, grasse, profondément sillonnée, et des peupliers frêles, des pommiers bas. Un paysage joli de colorations grises; — et pas une âme!

Une parité de souvenirs les unissait alors : ils revivaient les jours, les calmes jours — jamais oubliés — d'Isneauville. Ils se retrouvaient tels qu'autrefois, ensauvagés dans une retraite où l'unique, l'initiale affection s'imposait.

C'étaient des mots sans suite, des phrases brèves qu'ils échangeaient, mais la passion soulignait les termes, donnait une signification aux silences.

Tremblante, toute rose, Gilberte tendait la main à Jacques :

— A tantôt !

Et elle courait vers la maison.

Lui, voulant plus longue l'impression éprouvée, restait à la même place, prolongeait sa rêverie.

Par respect pour l'agonie de Simone, le désespoir de Mme Astrée, le chagrin de Gilberte, Jacques n'avait pas répété ses aveux. Mais, son amour, dans cette atmosphère de tristesse devenait plus voluptueux, plus vivant; c'était comme un besoin de se sentir exister, une protestation de sa jeunesse contre la maladie, la mort destructive.

Gilberte le conquérait chaque jour davantage, le ravissait, même par de prosaïques attentions. A table, elle disait :

— Vous ne mangez pas?... C'est mauvais ?... Elle voulait savoir ses goûts, avait des gâteries maternelles, pensait à sa santé, craignait pour lui l'ennui.

Elle exigea qu'il sortît et fit aux environs de longues promenades, mais il préférait rester, passait ses journées dans le salon, une grande pièce, éclairée par des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Les rideaux, les portières, étaient — comme les étroits et hauts panneaux que séparaient des boiseries grises — de toile de Jouy, ramagée de fleurs extravagantes. Meuble Louis XVI, de bois

peint, consoles, bergères à coussins, et des laques, des japonaiseries amusantes...

Derrière un paravent en vernis Martin, Gilberte avait réservé un coin à Jacques... Elle même rangeait le bureau, mettait à portée l'attirail de fumeur de l'électricien, les ardoises, la craie qu'il préférait à tout pour ses calculs rapides. Ces riens attendrissaient Santallier, lui révélaient la vraie Gilberte, celle que depuis si longtemps il aimait et ne connaissait point.

Une gaucherie, d'abord, l'empêchait de jouir de ces raffinements de bien-être. Enfant il avait ignoré le « foyer ». Homme, il ne fréquentait assidûment que la maison en désarroi de Mme Astrée, et Gilberte y tenait bien peu de place ! Aux Frênes, elle était maîtresse ; confinée dans la chambre de Simone, Mme Astrée abandonnait à sa fille aînée toute autorité, et Gilberte mettait une coquetterie à déployer pour Jacques sa science de l'intimité, son génie de femme aimante.

Santallier devenait exigeant, se plaignait quand elle restait deux heures sans le venir voir, et peu à peu, cédant à l'apaisement berceur de cette vie, elle se rapprochait de cœur, en venait aux confidences.

Elle avouait des soucis : les caprices, toujours satisfaits dans le laisser-aller vagabond d'une coûteuse vie de bohême, avaient émietté la for-

tune de Mme Astrée, celle de Gilberte, et elle s'inquiétait pour sa mère, sa sœur, se reprochait d'avoir manqué de fermeté :

—J'aurais dû prêcher l'économie, la raison, empêcher ce gaspillage...

Elle donnait à Jacques les causes de son abstention, malgré tout, se jugeait sévèrement :

— Une crainte d'ennuyer, d'être moins aimée, me retenait. Il y avait déjà tant de sujets de désaccord! N'importe il fallait, à tout prix, retarder la ruine. Dernièrement encore, quand Mlle Pécou a demandé à maman sa souscription pour le dispensaire, pourquoi n'ai-je pas eu le courage du refus? Là, j'ai été coupable!

Santallier se remémorait alors un mot de Desrocs :

— Oui, très fort, leur Mahatma!... assez fort, pour changer ses admirateurs en commanditaires.

Cette insinuation était-elle justifiée? Mme Astrée avait-elle fourni de l'argent, et beaucoup?

Jacques, d'après quelques indices, supposait qu'elle se montrait prodigue. Elle n'était pas la seule exploitée, on parlait de donations dues à des générosités séniles.

Santallier avait cherché des preuves, mais, appelé par Gilberte, il suspendait l'enquête commencée sur Irâïel.

Maintenant, il se reprochait son inaction, sa faiblesse. Heureux de vivre aux Frênes de la vie de Gilberte, il s'était désintéressé de tout ce qui

n'était pas elle, oubliant même ses méfiances contre le Mahatma, abandonnant, dans une paresse d'agir, ses plans contre la popularité de l'Adepte.

Gilberte, d'ailleurs, par un instinct de femme, évitait de parler à Jacques d'Irâïel, lui cachait l'ascendant terrible qu'il gardait sur Simone.

Elle n'y pense plus, espérait Jacques, et il se résolvait à laisser le Mahatma accomplir avec tranquillité sa mission de captateur de biens, déguisé en agitateur politique et religieux.

Il demandait à Gilberte de préciser :

— Que voulait Mlle Pécou? une souscription?...

Gilberte, sentant venir l'orage, détournait l'attention de Jacques, dressait le bilan général du désastre :

— La dot de Simone, l'hôtel à Paris, cette maison, voilà ce qui reste. Il y a des dettes ; pour les payer, liquider la situation, il faudra, à la majorité de ma sœur, vendre... et après!...

Longtemps, Gilberte continuait sur ce ton. Ne se préoccupant point d'elle-même, stoïque, avec simplicité d'âme, elle s'imposait le détachement de tout, virilement manifestait la volonté de soutenir les siens jusqu'au bout, sans défaillance.

— Vous ne prévoyez donc que peines dans l'avenir, désanchantement, abandon. Mais moi, Gilberte, moi!

Jacques s'offrait, promettait son appui, avec une erveur qui attendrissait Gilberte. Elle résistait pourtant :

— Vous?... ce serait un crime, de vous mêler à cette vie... vous ne savez pas!

Jacques se désolait, sans colère, de ne pouvoir obtenir une promesse, au moins un engagement.

Comment toucher Gilberte? comment lui manifester sa dévotion? Cela le ramenait à son idée fixe: spoliateur de fortunes ou spoliateur d'âmes, Irâïel était l'obstacle. Il ne fallait plus temporiser, mais retourner à Paris, y déterminer exactement la situation entrevue, ensuite prendre un parti définitif.

Dans un coup d'activité à l'américaine, Jacques annonçait son départ.

Simone demandait à le voir. Elle était presque assise dans son lit, soutenue par des oreillers :

— Ah! m'sieu Jacques!

Un grand soupir, et puis, une plainte.

— Mon Dieu, mon Dieu!... je suis changée, n'est-ce pas?... non?... flatteur!

Très impressionné, Jacques regardait la pauvre petite figure triste avec ses yeux éteints, les plis douloureux cernant la bouche pâle :

— Vous ne voulez donc pas vous guérir, dites?...

— J'ai si mauvaise tête!... Vous nous quittez, c'est vrai?... pour longtemps?...

— Pour huit jours.

— Huit jours !...

En une révolte de tout son être, devant la fin qu'elle sentait proche, Simone pleurait.

Crispant ses mains autour du cou de Gilberte, elle l'attirait à elle :

— Embrasse-moi ! embrasse-moi ! Et elle voulait que sa mère la serrât contre elle : — Plus fort, maman ! plus fort, je ne te sens pas... ah mes chéries !...

A la droite, à la gauche du lit, Mme Astrée, Gilberte, penchées sur la malade, écartaient de son front les cheveux emmêlés, croisaient sur la poitrine maigre la chemise entr'ouverte, remontaient les draps, et elles prolongeaient leurs gestes, les faisaient frôleurs et doux comme des caresses.

— Vous voyez, M'sieur Jacques... je sais pleurer !... Vous ne m'en voulez pas ?... j'étais méchante, quelquefois... dites que vous ne m'en voulez pas !... eh bien, si vous n'avez pas de rancune, promettez moi d'abréger les huit jours. Le temps d'aller et venir, seulement, je ne vous donne pas davantage. Vous le ramènerez, tout de suite, tout de suite !

— Qui ?

Un geste de Gilberte faisait regretter à Jacques son interrogation.

Simone éclatait en une crise de colère :

— Qui ?... vous ne savez donc pas ! on ne vous

a pas parlé... ce n'est pas pour cela que vous partez? Qui?... mais Irâïel! il faut qu'il vienne, je veux qu'il vienne... il me guérira!

Mme Astrée s'empressait de calmer la malade; Gilberte sortait avec Jacques :

— Je vais vous conduire jusqu'à la voiture...

Elle traversait avec lui le jardin, faisait quelques pas sur la route.

— On ne s'en va pas, grommelait le jardinier bourru.

Gauche, dans la livrée qu'il portait rarement, le cocher improvisé, debout sur son siége, regardait s'éloigner Jacques et Gilberte.

Elle disait :

— Vous avez entendu Simone? il faut qu'Irâïel vienne.

Et sans laisser à Santallier le temps de protester :

— Je n'ignore aucune de vos préventions, peut-être fondées, contre le Mahatma... mais il n'a point rendu Simone malade ; elle l'était avant de l'avoir jamais vu.

— A ce degré?... Pour moi, sans Irâïel, l'explosion du mal pouvait être infiniment retardée...; et vous voulez amener cet homme ici, c'est de la folie, réfléchissez!...

— J'ai réfléchi : elle sera guérie par Irâïel, si

elle peut l'être! Elle le demande, l'implore avec une insistance pressentimentale... des médecins... beaucoup sont venus... ils ne peuvent rien, avouent leur impuissance... les guérisons obtenues par le Mahatma, les niez-vous?...

-- Sans les nier je...

Elle s'exalta :

— L'esprit domine la chair, et, pour cela, je crois aux miracles, je crois à la possession.

— Et aux exorcismes.

Depuis des jours, Gilberte luttait contre une répulsion qui l'éloignait de Simone, étouffait la pitié sous la honte. Sa hautaine pudeur saignait quand elle voyait sa sœur se rouler nue devant des femmes grossières...; et quand elle l'entendait hurler des mots ignobles, elle la souhaitait morte!

Le sentiment de la déchéance qui souillait Simone était la suppliciante préoccupation de son cœur. Cela seulement la consolait de croire que la malade n'était plus elle, mais un corps sans âme que le « Malin », par une surnaturelle intervention, galvanisait...

Gilberte lut les Pères de l'Eglise, les démonologues, et sa conviction fut faite. La théologie était plus près du vrai que la science moderne. Quand Simone disait : « Irâïel me délivrera! », Gilberte croyait.

Son grave esprit glissait aux subtilités, à la foi naïve des premiers exorcistes, foi incitatrice de

prodiges. Oui, cause déterminante du mal, Irâïel pouvait aussi être la guérison.

Elle résistait, pour Jacques, aux prières de Simone, à ses propres impulsions.

Pourtant, elle gardait précieusement la boîte retrouvée, preuve matérielle du pouvoir de l'Adepte. Mais un remords lui venait, de laisser inapaisées les souffrances de sa sœur ; n'osant s'adresser directement au Mahatma, elle écrivait à Mlle Pécou, apprenait à la vieille fille l'état de Simone, le désespoir de Mme Astrée, le sien... Rappelant l'œuvre du dispensaire à laquelle elles avaient contribué, Gilberte demandait comme insigne faveur et récompense, que le Mahatma consentira à visiter l'agonisante intransp ortable et la sauver.

La réponse était venue et Gilberte ne pouvait tarder plus longtemps à la communiquer à Santallier. Elle lui tendit la lettre :

Mlle Pécou se déclarait navrée de ce qu'elle apprenait mais se refusait à influencer Irâïel pour le conduire chez Mme Astrée, ne voulant pas l'exposer aux bravades insolentes de Santallier, qu'elle savait aux Frênes. Néanmoins... tout pouvait s'arranger si Gilberte interdisait à Jacques l'entrée de la maison, pendant le séjour d'Irâïel : « Le mieux, serait encore que vous obteniez de M. Santallier l'engagement formel de respecter désormais le caractère mystérieux et sacré du Mahatma. »

— Eh bien, observa Jacques, que signifie cette ettre, que voulez-vous de moi?

— Rien : vous faire connaître la situation. Je 'ai pas à exiger votre départ ; vous vous exilez ous-même, — pour huit jours, avez-vous dit?

— Oui, j'y étais décidé; j'allais combattre râïel à Paris sur son terrain. Mais, s'il vient ici, royez-vous que je vais déserter, laisser cet acca- areur d'âmes libre en ses agissements occultes?

Jacques se tut, suffoqué de souffrance. Une alousie inavouée martyrisait sa chair.

Gilberte se rapprocha de la voiture; il répéta:

— Je ne partirai pas ; je surveillerai le jon- lleur !

Et il éclata en invectives contre Irâïel, raconta a visite au dispensaire :

— La présence de Carcemane me semblait gnificative..., ah! vous ne connaissez pas ce drôle. epuis vingt ans, il a trempé dans tous les com- lots, toutes les agitations. Allemand de nais- ance, commis voyageur à la solde de l'Interna- onale, il va, d'un bout à l'autre de l'Europe, colportant dans les ateliers sa philosophie au ful- minate.

Gilberte risqua :

— Quoi de commun entre cet homme et le Mahatma?

— L'œuvre...! Autre chose... de quoi vit Irâïel?... e la reconnaissance des fidèles. Le dispensaire est une affaire d'argent, une exploitation com-

merciale. J'ai cherché à réunir les preuves de ce
que j'avance, c'est difficile, je les aurais pour
tant, si vous ne m'aviez appelé!... je crois que
sans aller à Paris, je trouverai ici ce que je
poursuis.

Gilberte demanda très doucement :

— Jacques, voulez-vous aller voir le Ma
hatma, l'amener...

Il eut un haut le corps.

— Si vous refusez, je crains pour ma pauvre
Simone une déception... mortelle.

Il commençait un geste de dénégation. Elle lui
prit le bras, et le regardant bravement en face
— Pour moi, Jacques, voulez-vous, pour moi
faire cela?

Santallier s'attendrit: capable de tenir tête aux
exigences emportées de Gilberte, il se trouvait
sans volonté contre sa douceur.

Il serra sur sa poitrine le bras qu'elle laissait
sous le sien, et ce mouvement disait sa gratitude

— Nous sommes donc amis, maintenant Gilli
berte, tout à fait amis?

Une abnégation voluptueuse lui dictait l'adhé
sion complète à la demande qui lui était adressée
et il se cherchait des raisons pour excuser la sœur
de Simone, pour s'excuser lui-même.

Pendant que son père agonisait, il avait, désespé
péré, couru à l'église d'Isneauville, brûler un
cierge devant l'autel; et ses invocations, ses prières
res, il les avait répétées, criées, aussi longtemps

que la flamme avait brillé. Il lui semblait, alors, qu'un Dieu exorable l'écoutait. Cette croyance qui soutient aux heures des suprêmes épreuves, cette ténacité de l'espoir, elle fanatisait Gilberte. Jacques en vit le reflet dans ses lumineuses prunelles. Sans lutter contre ce qu'il sentait invincible, s'entraînant au sacrifice dans une griserie de dévouement, avec une résignation fatidique, il accepta de possibiliser le désir de Gilberte.

Et, comme elle insistait :

— Que décidez vous ?

— J'obéis ! Je serai ce soir à Paris : demain je vous amènerai Irâïel !

XI

Précédant Vergenne, Santallier entrait dans la salle à manger :

— On m'a dit que vous m'attendiez ici...

Il tendait affectueusement la main à Gilberte :

Assise à un bout de la longue table couverte d'une nappe ourlée de guipure, elle dressait le dessert.

D'un geste brusque, elle versait dans une coupe de cristal le contenu d'un petit panier de cerises :

— C'est fini !

Elle se levait, offrait des sièges, et ,sans paraître surprise de voir Vergenne, lui souhaitait la bienvenue :

— Vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

Sans presque répondre aux politesses du jeune médecin, Gilberte s'empressait machinalement, ajoutant un couvert aux deux autres déjà mis.

Un peu décontenancé par l'air vague et absorbé de Gilberte, Jacques expliquait la présence de Vergenne :

— J'ai enlevé le docteur, pour qu'il témoigne : nous sommes allés chez Irâiel, mais...

— Il était absent!... ne vous excusez pas!

La vivacité frébile de Gilberte blessait Jacques :

— Pourquoi m'excuser ?... J'ai fait ce que vous vouliez!

— Nous l'avons fait, certifiait Vergenne ; si Irâïel ne peut venir.....

— Il vous a refusé?

— Non, et je suis, au contraire convaincu.....

Santallier coupait la parole au médecin.

— On dirait, Gilberte, que vous me reprochez le succès négatif de mon voyage?

Elle secoua la tête de gauche à droite.

— Je ne vous reproche rien : je savais le résultat de votre démarche.

— Cela signifie que vous n'attendiez de moi qu'une simulation d'obéissance?

— Vous ne me comprenez pas!

Jacques s'attristait : qu'avait-elle contre lui? L'accusait-elle de maladresse, ou pis, de mauvais vouloir ?... Que ne demandait-elle une explication ? Pourquoi, sans s'informer, sans savoir ce qu'il avait tenté, se renfermait-elle dans un parti pris de rancune?

Par les larges baies de la salle à manger, fluait la rougeoyante lumière du couchant. Sur les cristaux de la table servie, sur la vaisselle fleurie des vieux dressoirs normands, sur les poutrelles brunes,

rayant le plafond bleu, des reflets prismatiques s'allongeaient en dards, sautillaient comme des flammeroles.

La chevelure auburn de Gilberte se dorait, se piquait de points étincelants; ses yeux scintillaient, ses pommcttes étaient d'un rose foncé.

Vergenne la regardait.

— Est-ce le soleil qui vous empourpre ainsi les joues, ou la fièvre ?... vous permettez ?

Il lui prît le poignet, chercha le pouls.

Gênée par cet examen, Gilberte se dégagea :

— Je suis nerveuse, je le sens bien !

Elle se tourna vers Jacques :

— C'est mon accueil qui vous rend triste ?....

— Vous m'en voulez...

Elle reprit :

— Ne vous y trompez pas, je vous sais gré de ce que vous avez fait..... autant que si j'avais obtenu par vous ce que je désirais. Et parce qu'Irâïel est venu seul ici...

— Irâïel !

— Oui, Irâeïl !... Vous vous serez croisés.

— Nous le quittons.

— Il vous a devancés, alors ?

— Impossible ! en sortant de chez lui, nous avons eu juste le temps de prendre l'express.

Vergenne ajoutait.

— Il n'était pas dans le train; je l'aurais certainement remarqué à l'arrivée; nous étions quatre à descendre : Santallier, moi, et un officier accom-

pagné d'une dame. Mais à quelle heure au juste l'avez-vous vu ?

— A une heure après midi.

— A une heure... nous étions chez lui..., avec lui !

Vergenne, sa phrase lancée, s'effrayait de l'effet produit.

Blême, les lèvres grelottantes, les prunelles anxieuses, Gilberte le dévisageait.

Croyant à une syncope, Jacques s'approcha d'elle, d'un geste protecteur tendit les bras, prêt à la retenir.

Elle réagit, marcha seule vers une des portes fenêtres, l'ouvrit, aspira longuement l'air.

Jacques la suivait, Vergenne l'arrêta :

— Laissez !... Elle vient de recevoir un rude choc !

— Comprenez-vous, comprenez-vous ?... encore un tour de cet aventurier !

— Ne vous emportez pas. Moi je croirais plutôt à un peu de fièvre avec délire. Rien d'étonnant, après les fatigues qu'elle supporte.

Une pause.

De leur place, au fond de la salle, ils observaient Gilberte. Des soupirs convulsifs soulevaient ses épaules. Faisant face au jardin, elle se tenait droite, la tête un peu tournée vers le ciel, non plus flamboyant, mais argenté d'une lueur crépusculaire.

La douleur sans borne de Gilberte désespérait

Jacques. Il eût la révélation de ses terreurs. Folle, comme Simone ! Ce mal, que depuis des années, elle craignait, venait-il de l'effleurer ?

La vision de Gilberte était-elle le prodrôme révélé de l'irrémédiable déchirure cérébrale ?

Tout de suite Santallier passait outre, blessé de s'être abandonné à une outrageante supposition, et, répondant moins aux paroles de Vergenne qu'à sa propre pensée, il éclatait :

— Fièvre, délire... raisons de médecin. Ou c'est ce charlatan qui a fait le coup, ou Gilberte serait... Mais non, je me croirais plutôt fou moi-même !

Gilberte revenait vers eux, s'arrêtait, et, raidie dans une visible et volontaire tension d'esprit, elle évoquait la scène :

— J'ai vu, j'ai vu !

Elle affirmait avec une si ardente foi, que Jacques, de nouveau, un instant, craignit, désespéra. Elle surprit cette hésitation, s'assit et dit très bas :

— Vous me supposez folle... Vous voudriez que je me taise sur ce que vous appelez sans doute mon hallucination. Eh bien, non, même vous peinant, vous peinant beaucoup, je ne vous cacherai rien, et je vous demande de ne me rien cacher.. Tenez, voulez-vous, parlez le premier. Racontez-moi ce que vous avez fait et... votre entrevue avec Irâïel.

Vergenne se joignait à elle :

— Donnez-nous les détails !

Santallier s'exécutait :

— Je suis arrivé à Paris hier soir : il était tard, j'ai remis au lendemain mes démarches.

A huit heures, ce matin, Vergenne acceptait de m'accompagner chez le Mahatma; mais il sortait pour ses visites. Nous avons pris rendez-vous à midi. Après le déjeuner, vers une heure et demie, nous étions chez Irâïel. Je ne me trompe pas?

Vergenne confirmait l'exactitude de ces renseignements. Santallier continuait :

— Nous demandons Irâïel : — Il est *en extase*, répond un domestique, qui nous fournit quelques explications : « C'est un demi-sommeil, une méditation; et cela dure un jour, une nuit, quelquefois plus. Le maître reste sans mouvement; sa respiration est insensible; il n'entend pas, ne parle pas, et exige qu'on ne le trouble point. »

Sur l'insistance de Vergenne, sans difficulté, on nous introduit dans la galerie que vous connaissez. Irâïel était couché sur un divan et semblait dormir....

Une idee subite frappait Santallier :

— Était-ce bien lui, en somme? il avait la figure tournée du côté du mur ! nous n'avons pu le reconnaître, puisque nous ne l'avons pas vu !

— Vous exagérez, protestait Vergenne c'était bien sa nuque. son oreille, sa tempe large....

— On fait des mannequins merveilleux, des

cires illusionnantes... Dans le demi-jour de la galerie.....

Vergenne restait indécis :

— Mais non ! j'ai touché sa main, vous vous souvenez ? elle était moite et souple !

Attentive, Gilberte suivait le débat.

— Une observation encore, insistait le médecin : Le Mahatma pouvait-il avoir appris votre venue ? Avait-il eu le temps d'organiser cette mise en scène ?

— Je suis arrivé à Paris à l'improviste, et sauf vous.

Vergenne souriait :

— Mettez-moi hors de cause, je suis au-dessus du soupçon, n'est-ce pas ?... Non prévenu de votre visite, pourquoi le Mahatma eût-il joué cette comédie ?

Vivement Gilberte avouait :

— Il pouvait savoir ! Tout de suite après le départ de Jacques, j'ai regretté de lui avoir imposé cette démarche. Comment serait-il reçu ? N'y aurait-il pas un heurt entre lui et les fidèles du Mahatma ? Pour préparer les voies, l'annoncer, j'ai envoyé une longue dépêche à Mlle Pécou.

Jacques s'exclamait joyeusement :

— Tout s'explique !

— Oh ! tout s'explique ! et Gilberte hochait la tête, restait grave.

— Enfin, exclamait Vergenne, pour juger, il

faudrait savoir comment les choses se sont passées ici...

Se forçant, Gilberte déposait, d'une voix saccadée :

— Simone nous avait éloignées, maman et moi, elle était seule, depuis longtemps, tardait à nous rappeler ; à la fin, lasse d'attendre, inquiète, je me décide à entrer dans sa chambre, très doucement, pour ne pas la réveiller si elle dormait. Elle était assise sur son lit et, devant elle..., debout.....

— Le Mahatma ?

— Oui, je m'étonnai, je vous cherchai, Jacques, je dis : « On ne m'a pas prévenue de votre arrivée. » Simone eut un rire, si gai..., si jeune ! vous savez, comme elle riait ! Je crus à un miracle, et qu'elle était sauvée, je l'embrassai... elle étendit les bras vers Irâïel, poussa un cri ; je suivis son regard et ne vis plus le Mahatma !

— Vous n'avez pas cherché ?...

— Non, je ne m'occupais que de Simone... elle me racontait des choses singulières. Elle somnolait, engourdie, quand elle perçut un frôlement d'étoffes, un pas léger sur le tapis ; elle cria : « Est-ce toi, Gilberte ? » On ne répondit pas, elle restait inquiète avec le sentiment d'une *présence*. Elle voulait se soulever, mais ses membres étaient lourds.

Elle attendait, effarée, n'osant plus respirer. Des tintements de clochettes éclatèrent, argentins.

Elle reconnut l'appel mystique des Mahatmas, entendu déjà chez Irâïel... On ne peut s'y tromper... c'est un chant clair, d'une sonorité particulièrement cristalline, prolongée, vibrante. Le carillon cessa, une voix lointaine interpella Simone :

« Ne crains rien de moi, je suis venu pour te consoler, te soutenir en ta défaillance ! »

L'émotion, qui étouffait Gilberte, lui faisait marteler ses syllabes ; elle articulait lentement, mais avec une énergie qui forçait Santallier à ne révéler que par un jeu de physionomie ses indissimulées et multiples impressions.

Ces impressions se répercutaient en Gilberte, l'épuisaient. Elle prévoyait l'éclat imminent, Santallier s'emportant avant qu'elle eût tout dit. Elle arrêtait une exclamation à demi-proférée, et, se mettant hors de cause :

— Ce que je raconte là, Jacques, je le redis d'après Simone ; je reproduis scrupuleusement son récit, ne m'en rendez point responsable...

La lumière fatigue ma sœur, on laisse donc les persiennes closes, toujours... Dans la presque complète obscurité de la chambre une nuée phosphorescente monta du parquet, puis scintilla une lueur douce, bleuâtre, comme des fulgurations d'étoiles. La nuée se dissipa, la lueur s'éteignit; Irâiel apparut. Il avait ses vêtements blancs, sa mître hiératique. Des rayons nimbaient sa tête, sa face était lumineuse.

— Il a parlé à votre sœur ?

— Longuement, mais, bien qu'il fût tout proche, sa voix restait faible, comme résonnant à une grande distance.

Avant mon arrivée, Simone avait demandé au Mahatma un signe, un souvenir de son passage. Il lui a donné une bague à chaton de rubis.

— Vous a-t-elle montré ce bijou.

— Non... et puis ! qu'importe cela !... j'ai vu, moi, Irâïel !... suis-je folle ?

Son angoisse, elle la montrait enfin dans une interrogation si douloureuse que le cœur de Jacques se gonfla.

Il se leva, eut dans le vide un geste de menace, montra le poing.

— Je l'étranglerai !

Vergenne le sermonnait :

— Etrangler ! c'est un argument de bourreau ! Il y a mieux à faire... Je ne demande moi qu'à confondre Irâïel... mais avec méthode ! Procédons par ordre... il faut d'abord que je voie mademoiselle votre sœur ; est-ce possible, mademoiselle ?

Gilberte sonna, et, à la femme de chambre qui se présentait une lampe à la main, elle donna ordre de conduire le médecin auprès de Mme Astrée.

Seule avec Santallier, Gilberte ne se contraignait

plus. Appuyant ses coudes sur la table, les tempes dans les mains, elle sanglota désespérément.

Bouleversé, Jacques disait en phrases incohérentes son inquiétude, sa colère, sa volonté d'en finir :

— Ne vous désolez pas, tout s'expliquera, j'en suis convaincu... il suffira de la plus superficielle des enquêtes... Gilberte, ça me fait mal, de vous voir pleurer....

Des invectives lui échappaient :

— Misérable ! drôle !... Il faudra me laisser maître d'agir et je réponds de tout ! Ah ! depuis des semaines, j'aurais dû prendre une résolution !.... Je vous aime trop, Gilberte, voilà ! De volonté, je n'en ai plus.... Pour ne pas vous paraître entêté, méchant, je cède....

Il voulut écarter les mains de la jeune fille... qui résistait, cherchait à cacher sa figure.

Jacques s'animait ; même ce matin où Gilberte lui détaillait la maladie de Simone, ce matin où, pour la première fois, il avait clairement parlé de son amour, Jacques n'avait point ressenti une émotion passionnelle aussi profonde. Le côté physique des angoisses de Gilberte lui communiquait une grâce de faiblesse, un charme de souffrance.

Santallier l'attirait à lui, mais, debout, elle se détournait un peu, essayait de le repousser.

Elle souffrait, et, sa souffrance, Jacques l'analysait : elle avait peur, elle avait honte. Pour avoir aperçu ce qu'elle croyait une vision de

Simone, Gilberte allait se convaincre qu'elle aussi délirait ! Lui ne doutait pas : elle était bien l'esprit charmant, l'âme forte et saine qu'il adorait... et il voulait une décisive explication :

— Ensemble, nous approfondirons....

— Demain, demain, faisait Gilberte.

— Non, pas demain ! Demain, vous m'échapperez encore, et puis, si je n'ose pas !... Ecoutez, c'est vrai que je vous aime trop ! Je ne me reconnais plus. Une décision, quand il s'agit de vous, je ne peux pas la prendre... tant que je ne vous ai pas devinée, je cherche, je change d'avis.

Il s'interrompit :

— Je vous devine quelquefois, pourtant....

Gilberte était si près de lui, qu'il entendait battre son cœur :

— Ne vous reculez pas... restez comme cela ! Pourquoi vous mettez-vous des folies dans la tête ?...

Elle fit un mouvement.

— Des folies, oui !... depuis un mois, j'épie vos moindres mots, j'interprête vos silences, vos tristesses; évidemment....

Il cherchait ses mots, mais un élan le rendit brutal :

— C'est absurde de vivre dans la crainte d'une maladie !... il faut que vous m'écoutiez, il le faut absolument ! Mon devoir était de vous confesser, de vous forcer à me dire vos appréhensions....

Il déplorait la sotte délicatesse qui l'avait empêché d'aborder certains sujets :

— Une explication franche, et notre vie changerait !

Il revint à la scène de l'après-midi, et sa voix se durcit, s'éleva :

— Cela, je ne le regrette pas ? j'ai conscience que cette machination nous rapprochera.... Je comprends ; vous vous condamnez, du même coup vous me condamnez à l'isolement... parce que vous êtes la sœur de Simone !... Que j'ai cherché, sans trouver cela !... J'imaginais que vous me détestiez.... Tenez, quand j'ai cessé pendant des mois de vous voir.... j'étais jaloux !... Il ne me semblait pas possible que, si bonne, d'une bonté qui perçait vos froideurs, vous fussiez, pour tous, l'indifférente que vous étiez pour moi..... Et, je ruminais cet idées-là ; n'observant rien, ne voyant rien ; même les excentricités maladives de Simone m'échappaient !

Jacques suppliait :

— Vous ne répondez rien ?... je me trompe encore ?... dites que vous m'aimez !

Dans l'âme douloureuse de Gilberte, un apaisement tombait, l'oubli de ses terreurs. Qui donc la forçait à éloigner Jacques, à masquer devant lui son cœur ?... pourquoi serait-elle seule toujours, et n'écouterait-elle pas enfin.... l'Amour !

Autour de sa taille, elle sentait la pression des bras de Santallier et ne s'en défendait point.

— Dites, dites que vous m'aimez !

Elle posa sa tête sur l'épaule de Jacques; il resserra nerveusement son étreinte.

Et il ne priait plus, devenait impérieux :

— Dites que vous m'aimez, dites-le ! Est-ce que je n'ai pas assez attendu, assez douté, assez souffert !... vous m'aimez ?

— Oui, oui, oui !

Elle demandait pardon pour le passé, se promettait pour l'avenir.

Jacques appuya passionnément ses lèvres sur le front de Gilberte.

Un bruissement se fit; la chute, sur le parquet, d'un objet tombant de haut. Vivement, Santallier se retourna.

Aun mètre de la table, s'étalait une enveloppe, très large, blanche; elle paraissait lourde. Jacques se baissa, la prit, lut la suscription tracée au crayon bleu d'une grande écriture :

— C'est pour moi !

Il déchira l'enveloppe, vérifia la signature :

— Irâïel !... Je m'en doutais, voici la nuit, les chauves-souris se montrent !...

Jacques jetait la lettre, et, par la porte-fenêtre, sautait dans le jardin.

Présageant pour le lendemain une chaleur lourde, un brouillard cendré flottait, opaque, et l'on ne voyait plus un astre dans le ciel noir.

Jacques demeurait sur place, restait aux écoutes ; il demanda :

— La lampe !

Gilberte l'apportait.

— Merci ! rentrez vite....

Il éleva, promena la lumière, examinant autour de lui :

En face, un espace libre : la pelouse. A droite, à gauche, des chemins sablés.

Courbé, Santallier inspectait le sol; nulle trace de pas.... Il gagna les allées couvertes, fouilla les massifs, longea la grille de clôture qui le séparait de la campagne, du regard explora le lointain. Revenu près de l'entrée, il s'arrêtait devant le pavillon du jardinier :

Parlerait-il à cet homme ?

Mais, le chien de garde, un danois musculeux, s'approcha, se frotta contre lui.

— As-tu vu quelqu'un, toi ?

La bête ne signalait rien, elle remuait la queue, fixait interrogativement les yeux de son maître.

Gilberte, impatiente, appelait Jacques :

— Avez-vous trouvé ?

— Non !

Il se hâtait vers elle.

— Lirez-vous cela ?

Du doigt, elle montrait le papier froissé.

— Certes !

Santallier posa la lampe, prit la lettre. Ensemble, ils la parcoururent :

Échangez des baisers, des serments. Aimez-vous, puisque vous en êtes à cette heure de votre évolution. Mais ne vous attardez pas dans les sphères inférieures. Éclairés par les phénomènes, *ne doutez plus; initiez-vous, et, vous dégageant des liens de l'animalité, poursuivez sans défaillances, votre spiritualisation.*

— Des phrases ! fit Santallier !... est-ce bien l'écriture du Mahatma ?

Gilberte la reconnaissait.

Jacques replia la lettre, la mit dans sa poche :

— Une preuve de plus au dossier ! Une preuve matérielle. Irâïel, en écrivant, me fournit imprudemment des armes. J'en userai, j'userai de tous les moyens contre le misérable qui se cache, comme un voleur, pour nous espionner.... Ceci ne vous touche pas, Gilberte ?

Elle semblait en effet très calme, non atteinte par l'intrusion insolente qui souffletait l'orgueil de Jacques, Sa grande joie la faisait insensible à la défloration de leur secret d'amour. Même, elle était presque reconnaissante au Mahatma d'avoir fourni à Jacques ce qu'il appelait une preuve matérielle.... Elle n'était point folle ! Cette assurance rassérénante était la seule impression se dégageant pour elle de cette nuit de scènes fantasmagoriques.

— Il a entendu... et vu! rageait Santallier.

Elle répondait :

— A-t-il entendu ? a-t-il vu!

Jacques citait :

« Échangez des baisers, des serments. Aimez-vous »!.... Cela, je ne le lui pardonnerai pas.

Jacques s'emballait. Ainsi, au moment même où il conquérait définitivement Gilberte, le Mahatma tentait encore de conserver sur elle une influence. Il n'avait pu les désunir; mais il se maintenait au milieu d'eux. Et Jacques soupçonnait le plan de l'aventurier : multiplier les prodiges pour subjuguer par les côtés miraculeux d'une doctrine vague, l'esprit de Gilberte, et, par elle, arriver à imposer à lui, Santallier, un impersonnel et obscur mysticisme.

Jacques pensa tout haut :

— Cela ne sera pas!... Oh! le monsieur est fort, mais je le briserai.

Vergenne revenait, très affairé :

— J'ai examiné la bague : c'est un bijou rare, un rubis gravé. Je me rappelle l'avoir remarqué au doigt d'Irâïel. Mlle Simone m'a raconté l'apparition... dans les mêmes termes qu'à vous, mademoiselle. Elle s'égayait même au souvenir de votre stupéfaction.

Le Mahatma est-il réellement venu? Est ce lui

que vous avez aperçu? je n'en sais rien, mais... la chose me paraît maintenant possible.

— Vraiment, goguenardait Santallier, alors c'est un mannequin qui nous a reçus à Paris?... à moins qu'Irâïel n'ait le pouvoir d'être en même temps ici et chez lui!

— Comme vous y allez! vous posez, sans broncher la question du *double astral*. Vous n'attendez pas, j'imagine, que je la résolve séance tenante?

Gilberte réclamait:

— Donnez-nous plutôt des nouvelles de Simone.

Vergenne répondit par des lieux communs, phrases toutes faites de consolation banale:

— Il faudra des soins, beaucoup de soins et du temps! Le mal ne me paraît pas empirer, ces natures nerveuses ont un ressort!... Je crois, madame votre mère un peu atteinte, elle aussi, mais, bon espoir, on luttera!

Sous la sérénité professionnelle du médecin perçait une conviction d'impuissance. Santallier craignit qu'elle ne se manifestât clairement, et, pour éviter qu'un plus complet diagnostic n'en apprît trop long à Gilberte, il initia au récent incident Vergenne qui, aux derniers mots, riait franchement.

— Nous sommes en plein roman feuilleton....

— La suite à demain, annonçait Santallier. Je

me charge de corser la situation, et je crois que je ne vous ferai pas longtemps attendre la fin.

Taisant un jeu de mots involontaire, Vergenne jetait vers la table un coup d'œil que saisissait Gilberte. Elle s'excusait :

— Le dîner doit être perdu !... donnez-moi quelques minutes, nous souperons :

Jacques tirait sa montre :

— Neuf heures !... il s'inquiétait de Vergenne :

— Que comptez-vous faire ?... rester ?

— Vous m'avez parlé d'un train....

— A minuit 40, oui...

— Arriverons-nous ? J'ai une consultation pour demain ; un retard me contrarierait beaucoup.

— Comptez sur moi, promettait Gilberte, légère et presque gaie, Je vais tout activer.... Vous m'accordez bien dix minutes ?

Et elle sortait.

Santallier brusquait la conversation :

— Simone est perdue ?

— Perdue.

— Vous ne voulez rien tenter ?

— Inutile.

— Et Mme Astrée ?

— Ses facultés mentales s'affaiblissent, elle n'ira pas loin, je le crains pour Mlle Gilberte.

— Si nous parlîons un peu d'elle, fit Jacques.

— De Mlle Gilberte ?

— Oui. Vous la trouviez fiévreuse, tantôt, qu'entendiez-vous par là ?

Le sujet était scabreux. Vergenne ne se pressant point de répondre, Santallier insista :

— Parlez-moi franchement....

— La santé de Mlle Gilberte vous inquiète ?

— Non ! je ne suis pas inquiet... je l'ai été, et vous-même ? avouez-le, vous avez cru Gilberte non pas fiévreuse, mais folle !

Vergenne reculait devant la crudité du terme !

— Oh ! oh !

— Ne vous dérobez pas.

— Mais... à quoi tend au juste cet interrogatoire ?

— Vous l'avez bien compris ; je veux me marier.

— C'est décidé ?

— Tout à fait.

— Alors cette consultation... est pour me convaincre qu'il n'existe à votre mariage aucun obstacle médical ?

— Pour vous convaincre, vous l'avez dit ; vous connaissez sa mère, sa sœur : cette parenté influence votre opinion.

— Mlle Gilberte a-t-elle aussi éprouvé des accidents nerveux ?

— Jamais.

— Son père ?

— Le père de Gilberte n'est point celui de Simone.

— Il est mort jeune ?

— D'une chute de cheval. C'était, paraît-il, un robuste. J'ai vu son portrait. Gilberte lui ressemble.

— Les ascendants paternels et maternels ?

— Rien de ce côté ; je l'aurais su par Mme Astrée ; elle est prolixe de détails.

— Le père de Simone ?

— Oh celui-là !... un demi-fou !... sa fille tient de lui.

— De lui, pas uniquement ; l'influence de la mère...

— Elle est nulle !

Vergenne eut un geste adhésif plus poli que convaincu.

Santallier, très surexcité, se promenait de long en large :

— Nulle ! absolument nulle !

Et dans une improvisation véhémente, il plaida sa cause, celle de Gilberte. Il racontait par le menu la vie déséquilibrante de Mme Astrée ; argumentant, il niait en elle la prédisposition à la folie, attribuait aux heurts de l'existence son brusque affaissement d'esprit :

— Sa claustration à la mort du père de Gilberte, son désespoir romanesque, n'est-ce pas la cause de l'anémie corporelle et cérébrale qui, s'aggravant, est devenue peu à peu la déraison

d'aujourd'hui. La dépression morale n'a cessé et n'a pu cesser d'empirer : suivez Mme Astrée. Elle se remarie... avec un misanthrope, un maniaque. Ce sont des chocs permanents de caractère.

Simone naît, grandit, démesurément aimée de sa mère qu'elle tient en une extase agenouillée. Les maladies fréquentes, les colères extravagantes de l'enfant sont pour Mme Astrée des causes de terreurs qui, sans cesse, ébranlent ses nerfs, son cerveau.

Plus tard, c'est un vagabondage à travers l'Europe, une série de voyages, de fêtes, séjours prolongés dans les casinos, nuits blanches passées en des sociétés d'aventures... on improvisait des concerts, des bals, ou bien, on s'en allait par bandes, à l'américaine, réveiller des amis, souper chez eux... Et ce sont des gaîtés forcées, des désirs envieux de luxe, des coquetteries, des rivalités, toute la gamme des préoccupations féminines. Existence anémiante, rapide acheminement à la consomption. L'étisie déprime Simone, Mme Astrée : le détraquement final s'opère !... Tout cela est postérieur à la naissance de Gilberte, donc sans effet sur elle.

Vergenne opina :

— D'une mère sans antécédents ataviques, sans prédispositions morbides au moment de la conception, d'un père bien portant, a dû naître une

enfant saine... Reste l'influence du milieu! la vie en commun...

— La vie en commun!... Mais on faisait mieux que sacrifier Gilberte à sa sœur, on l'oubliait. Enfant, elle passait des jours entiers chez mon père, avec moi; je lui apprenais à lire, à écrire, je la promenais ; le soir seulement, nous la reconduisions.

Jacques se taisait, cédant à un attendrissement que Vergenne, délicatement, respectait.

Santallier reprit :

— Jeune fille, c'est volontairement que Gilberte s'isolait. Une fois sur dix elle sortait avec sa mère et sa sœur, acceptait les mêmes invitations. Je l'ai blâmée, quelquefois, de sa sauvagerie un peu puritaine et cassante. Quand je la trouvais absorbée, triste...

Il réfléchit, touché par un souvenir :

— Un jour, sur la plage de Trouville, je plaisantais avec Simone. Amusé par ses hardiesses gamines, je la poussais, inconsciemment à des exagérations de gaîté. On nous regardait beaucoup; Simone posait, provocante, si jolie, que Mme Astrée s'épanouissait, dans une tendresse maternelle. Gilberte se tenait à vingt pas de nous. Sa mère se fâcha : « Allez chercher cette boudeuse ». Gilberte avait les yeux rouges et elle me pria : « Ne faites plus jamais rire Simone comme cela, je vous en prie. Elle est si nerveuse... ; chez nous encore! »

Je l'interrogeai, elle ne s'expliqua point ; et je lui en voulus de ces réticences comme d'un blâme.

Vergenne plaignait la sœur de Simone :

— Elle a dû souffrir beaucoup... enfin ! c'est passé tout cela et heureusement l'immunité pour elle me paraît évidente, incontestable. J'ai eu des doutes tantôt, mais, je m'étonne que vous...

Jacques se disculpait :

— L'enthousiasme de Gilberte pour le Mahatma, sa collaboration avec la Pécou dans l'œuvre du dispensaire, j'ai excusé, j'ai compris cela, non sans des révoltes, des luttes. Gilberte a désiré de moi la singulière démarche que vous savez : j'ai hésité... et j'ai cédé. Mais, ce coup de foudre du retour, l'apparition d'un homme que je quittais !... Oui, j'ai douté... le Mahatma me le payera !

Gilberte ouvrait la porte :

— Ne parlons plus de lui, voulez-vous? Pour ce soir, au moins, oublions-le!

Et elle rassurait Vergenne :

— On va servir; la voiture sera prête tout à l'heure et Jacques vous reconduira à la gare.....

XII

Santallier comptait :

— Huit ou dix secondes de stupéfaction, une minute pour prendre la lettre, la décacheter, lire la signature... quelqu'un de suffisamment agile, pouvait gagner la grille, — elle est très basse, cette grille — l'escalader... Ce diable de brouillard avec cela !

Il haussa les épaules :

— Pendant que bêtement, ma lampe à la main, je regardais à terre, le jongleur s'escamotait. Je me suis lassé trop vite hier, et, ce matin... rien à faire ; coup manqué !

Jacques, monologuant, errait dans le jardin ; il se reprochait un manque de décision, d'énergie.

— Je devais tout fouiller, tout bouleverser ! En d'autres circonstances, je l'aurais déniché ce rôdeur !... mais à ce moment j'avais autre chose en tête... c'est partie remise ; je prendrai ma revanche !

Dans son esprit, Santallier réunissait des indices, groupait des faits, dont il composait un

ensemble, écrasant selon lui, contre le Mahatma. L'évidence éclatait, tout s'enchaînait :

— Vergenne et moi nous voyons à Paris un mannequin habilement disposé ; pendant ce temps, le Mahatma, — auquel Mlle Pécou a communiqué la dépêche de Gilberte — était dejà parti. Avec l'aide d'un complice, le jardinier peut-être? il arrive jusqu'à Simone : sortir de la chambre n'est pas difficile. Il y a deux portes : Gilberte entre par l'une, par l'autre restée libre, en deux glissades Irâïel s'éclipse. Il suit l'escalier de service, gagne un recoin où il se dissimule. A la nuit tombante, il sort de sa cachette, vient au jardin... marchant de préférence sur les pelouses, qui ne gardent pas de traces. Par la fenêtre que Gilberte a laissé entr'ouverte, il saisit quelques bribes de notre conversation... le reste va de soi !

Presque plus d'inquiétude en Jacques, ni de colère. Son mépris pour le Mahatma s'accentuait :

— Un monsieur qui se livre à ces exercices d'acrobate est un monsieur fini. Tôt ou tard, je le pincerai écoutant aux portes. Ce sera la fin du roman.

Jacques, devançant imaginativement l'exécution de ses projets, en arrivait à l'ultime péripétie. Déjà disparaissaient tous les obstacles qui lui disputaient Gilberte : Irâïel, dévoilé, n'était qu'une quantité négligeable. Simone? la pauvre enfant s'en allait. Mme Astrée n'existait plus à

vrai dire ; il ne s'agissait que d'anesthésier ses derniers jours : Gilberte et lui s'y emploieraient.

Et il entrevoyait la sérénité reconquise ; Gilberte délivrée enfin de son cauchemar obsédant, redevenait elle-même, se faisait sienne.

Le jardinier s'approchait de Jacques :

— Il y a une femme qui demande à vous parler.

— Une femme du pays ?

— Oui.

Santallier réfléchissait, pris d'un étonnement défiant ; que lui voulait-on ?

— Faut-il l'amener ?

— J'y vais.

Le jardinier grommelait :

— Bon ! elle est pressée ; la v'la ! tenez, qui s'arrive.

C'était une fille maladive, niaise. Chétive dans sa robe de cotonnade, interdite devant l'ingénieur elle faisait des révérences courtes, balbutiait. Lui, renvoyait le jardinier :

— Laissez-nous !

Et, il interrogeait, soupçonneux :

— Qu'y a-t-il ?

La femme commençait une histoire interminable :

— Cette nuit je sortais de chez mon beau-frère, qui s'est cassé la jambe...

Ouvrant une parenthèse, elle geignait, donnait des renseignements sur sa famille, remontait au mariage de sa sœur :

— La première année, ça va bien, on est heureux; après, les enfants, les maladies...

Santallier rongeait son frein :

— Abrégez ! abrégez!

La femme continuait ses jérémiades :

— A la campagne, on est dur, mais quand le mal vient tout de bon...

Jacques battait en retraite :

— Si vous avez besoin de quelque chose, expliquez vous vite.

— Je ne demande rien, monsieur, rien à personne!... C'est pour vous dire : ma sœur est fatiguée ; j'avais veillé son homme... Vous tâchez pas, monsieur... Je m'en allais : j'avais pas fait un pas sur la route ; j'ai vu, qui sortait de je ne sais pas où, tout près de moi, j'ai vu...

— Quoi ?

— Un grand homme, habillé de blanc.

A un geste d'incrédulité de Jacques, la femme s'exalta :

— Sur ma part de paradis, je l'ai vu comme je vous vois. Elle le dépeignait :

— Il a une robe... et elle essayait d'imiter avec son tablier la coiffure que Santallier connaissait bien :

— Sur la tête, c'est... j'peux pas y arriver ; si..... comme ça !... non !

— Vous avez pu distinguer tout cela dans le brouillard qu'il faisait cette nuit.

— Mais, puisque je sortais de la maison, la lumière éclairait encore par la fenêtre.

— Et, il est vieux, votre homme blanc?

— Non... et si beau! il est brun, et ses yeux...

— Il vous a parlé?

— Je ne me rappelle point.

Jacques ne doutait pas; on avait suggéré à cette femme l'idée de venir le trouver. Il l'interrogeait dans ce sens, mais elle niait.

— Non!... non!... c'est moi qui ai voulu vous dire ça.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas; pour rien!

— Alors, sans motifs?... avez-vous servi ici?

— Pas moi, ma cousine, quand la demoiselle est malade.

— Il y a longtemps, que vous l'avez vue, votre cousine?

— Peut-être bien deux jours.

Santallier prenait un air sévère :

— Elle vous met au courant de ce qui se passe ici?

La rougeur de la femme, sa confusion édifiaient Jacques et il la congédiait :

— Allez! et tâchez de tenir votre langue.

Après-midi, Jacques recevait — chez le jardinier, et sans en rien dire à Gilberte — un garçon

de dix-huit ans qui, lui aussi, avait vu l'homme blanc.

— Où ?

— Dans la cour, chez nous...

— A quelle heure ?

— Le soleil allait se lever. Je tirais de l'eau du puits ; à mi-chemin le seau ne vient plus. De faire effort pour l'amener j'étais en nage,... on est solide quoique ça !

Il releva les manches de sa veste bleue, montra ses biceps :

— Eh ben, avec ces bras-là, je remuais pas plus le seau qu'une pierre de taille ! V'la qu'j'entends qu'on parlait. J'me retourne et je vois un homme tout drôle, habillé en blanc comme une mascarade. Saïsi, j'dis rien. Lui, y me fait :

— Quand dix chevaux et cent hommes tireraient avec toi, le seau ne viendrait pas ; je veux qu'il reste au fond.

J'réponds : on verra bien, et j'tire, j'tire... une minute, deux minutes, et puis j'réclame : ça va pas finir ?

— Essaye encore... il viendra maintenant ; je permets.

— Le seau est remonté !

— Tout de suite.

— L'homme blanc qu'est-il devenu ?

— J'sais t'v ? Il est parti pendant que j'y tournais le dos pour décrocher le seau.

Santallier cherchait en vain à obtenir d'autre

renseignements ; il se heurtait à une résistance finaude :

— J'sais t'y ?... j'sais t'y ?

Et, à la question presque involontaire de l'ingénieur :

— Enfin, pourquoi êtes-vous venu me dire cela ?

Le rustre répondait :

— Et pardi, parce que ça vous intéresse !

Spontané ou provoqué le témoignage des deux paysans était, pour Jacques, l'indiscutable preuve de la présence du Mahatma ; aurait-il transporté son quartier général de Paris aux Frênes ? L'ingénieur ne le croyait pas :

— Ces farces ne sont qu'un intermède ; la grande pièce se continuera devant les Parisiens... au fait, que disent-ils de cela, les Parisiens ? Irâïel est leur coqueluche ; pendant qu'il opère ici, que peuvent bien devenir les habitués du dispensaire ?

Jacques, immédiatement, écrivait à Vergenne :

« Comment se comporte le mannequin ? Com-
« ment la Pécou prend-elle son veuvage ? Que se
« passe-t-il ?... Tenez-moi au courant. Je n'ose
« bouger d'ici ; Irâïel y fait des siennes. »

Il racontait les « fumisteries » de l'*homme blanc*.

« Vous m'avez promis votre concours, donnez-le moi sans réserve. Les clowneries du Mahatma passent les bornes, et je vous sais trop scrupu-

leux observateur pour ne pas voir que nous nous trouvons en présence non point d'un novateur scientifique, mais d'un faiseur de tours de passe-passe en chambre ...; aidez-moi à démasquer ce Mangin. »

Santallier se décidait à porter lui-même sa lettre à la poste. Il avait pour gagner le bureau deux heures de marche au moins; cette course en rase campagne userait son activité impatiente, calmerait ses nerfs. Il était seul depuis le matin et n'avait aperçu Gilberte qu'une minute ; elle se reprochait presque d'être heureuse, s'enfermait avec sa mère et sa sœur.

Jacques pensait :

— Il est mieux de la délivrer un peu de ma présence, et puis, en traversant le pays, je m'informerai; j'apprendrai peut-être du nouveau... Si j'ai la chance de rencontrer l'*homme blanc*, quelle volée de coups de canne !

L'ingénieur s'égayait à l'idée d'Irâïel fuyant devant lui, courbant le dos sous les fouaillements cinglants du jonc.

— Quand je le tiendrai en pleine route, qu'il essaye de se sauver, le drôle ! à coups de pieds, je le pousserai jusqu'aux maisons et je lui infligerai devant ses dupes la correction... qu'il cherche !

Jacques n'apprenait rien, ne trouvait rien : la réponse de Vergenne tardait à venir. Vingt-

quatre heures écoulées, il la recevait, s'enfermait dans sa chambre pour la lire :

« Ce n'est pas un mannequin, mais Irâïel que j'ai vu à mon arrivée. Il était dix heures du matin, très précisément. D'après votre lettre, le Mahatma se trouvait aux Frênes avant le lever du soleil. A-t-il eu le temps et les moyens de revenir à Paris? La chose est matériellement faisable ; j'ai vérifié sur l'indicateur : un train part des Frênes à la première heure, correspond avec l'express de Rouen, et il entre en gare à Paris à 9 h. 45. En un quart d'heure Irâïel a dû gagner l'avenue des Champs-Elysées, se mettre en état de me recevoir, changer de costume, quitter ses vêtements blancs maculés, fripés par la nuit passée en plein champs et par le voyage. Quoi qu'il en soit, je n'ai observé aucun symptôme pouvant trahir une rentrée précipitée.

« Que conclure ? deux fois nous nous sommes crus en présence de faits d'ubiquité : dans les deux cas nous avons constaté la possibilité relative d'expliquer rationnellement ces faits, tout en reconnaissant les difficultés réelles que supposait l'exécution d'un tel tour de force. A-t-il été accompli par un homme disposant simplement des moyens d'action ordinaires et servi par une chance exceptionnelle, ou bien devons nous croire à la bicorporéité, au *double astral ?*

« Ne vous récriez pas, je n'ai aucune opinion arrêtée sur ce point : je signale une hypothèse. »

Vergenne citait des faits de bilocation, emprun-
tés à l'hagiographie chrétienne :

« Saint Antoine de Padoue, prêchant dans la
cathédrale de Montpellier, le jour de Pâques
1225, s'interrompt tout à coup, se couvre la tête
de son capuchon ; on le croit indisposé ou en ex-
tase. Pendant ce temps, on le voyait dans l'égli
de son couvent où il chantait l'*alleluia;* le chant
terminé, il reprit ses sens et continua son sermon.

« Saint Alphonse de Liguori, se trouvant le 21
septembre 1774, à Arienzo, tomba dans une sorte
d'évanouissement. Assis sur son fauteuil, il y resta
deux jours dans un profond sommeil ; pendant ce
temps, son double était auprès du pape Clément
XIV, le préparant à la mort, qui survint en effet
le 22 septembre, vers sept heures du matin. Le
double quitta alors le chevet du trépassé; au
même moment le saint sortait de sa léthargie.

« La vénérable Mère Agnès de Jésus, fut vue du
premier supérieur de Saint-Sulpice, M. Ollier,
Paris dans le couvent de Saint-Lazare, tandis que
son corps, raide et immobile, se trouvait à la
même heure au couvent de Langeac, où le méde-
cin de la maison, M. Romeux, le tint pour tout
fait mort.

« On trouve encore, ajoutait Vergenne, des
exemples de dédoublement racontés dans les vies
de sainte Lidwine, saint Joseph de Copertino
saint François d'Assise, saint Pierre d'Alcantara
saint François Xavier, etc., etc.

« Des cas de bilocation sont également signalés par les spirites. J'ai consulté les ouvrages de Jung Stilling, de Mirville, Gougenot des Mousseaux, d'Assier, Robert Dale Owen. Ce dernier rrelate notamment l'histoire d'une institutrice française, Emilie Sagée...

« Je ne vous parle pas ici de fantômes, d'esprits ; ne peut-on voir dans la multilocation, un fait matériel, explicable par des lois physiques, dont la formule est encore à découvrir? »

Vergenne faisait des réserves :

« Quelle valeur ont ces récits? Je l'ignore et, je vous le répète, je n'ai pas d'opinion arrêtée. Mais mon scepticisme est aussi éloigné d'une affirmation hasardeuse que d'une dénégation sans preuves.

« Dès le début, vous le savez, j'ai admis qu'on pouvait discuter scientifiquement les théories du Mahatma, j'ai dit tout haut qu'il possédait une science en avance sur la nôtre, qu'il produisait des phénomènes, — naturels bien qu'inexpliqués. J'ai voulu étudier ces phénomènes. Je l'avouerai, je n'en sais guère plus aujourd'hui qu'au premier jour. Je n'ai obtenu aucun résultat sérieux. Je me trompe, j'ai réussi à me faire conspuer par mes collègues.

« Ceci ne m'arrêtera point : je continuerai mes investigations. Le Mahatma les facilite fort peu : sauvegarde-t-il ainsi l'ésotérisme de sa doctrine

ou craint-il l'immixtion d'un clairvoyant dans le louche de ses mystères ?

« Si j'avais une certitude, si, comme vous, je croyais Irâïel un charlatan, je vous donnerais mon concours tout entier pour le dévoiler. Mais je conserve des doutes : Irâïel, je le veux bien, est par certains côtés, un charlatan, mais par d'autres c'est un savant.

« Jusqu'où va sa science, où commencent les trucs, voilà ce que je veux savoir, ce que j'arriverai à déterminer. Aidez-moi à obtenir ce résultat, et, la preuve faite, comptez sur moi tout entier. »

Jacques, après cette lecture, jugeait ne pouvoir faire fond sur Vergenne, et un découragement l'attristait :

— C'est idiot !... il parle d'Irâïel courtoisement, en confrère !... Passe moi la casse, je te passe le séné. Bientôt il l'appellera cher maître !... et sa bilocation,... sa bi-corporéité,... quelles blagues !

L'ingénieur s'en voulait d'avoir réclamé l'aide d'un tiers :

— Seul, je dois suffire à la besogne. Rien de compliqué, après tout. Il s'agit de me présenter chez le drôle, au dispensaire ou à son hôtel.... il m'a fait une visite... je la lui rends : devant tout le monde je le soufflette et, au besoin, je l'assomme.

Mais, tout de suite, Jacques sentait irréalisable son plan :

— L'assommer, la belle affaire ! un scandale ! et voilà mon nom accolé au nom de cet individu... ceux de Gilberte, de Simone, prononcés.

Les risques de l'aventure enrayaient Jacques ; et il prenait une résolution : rester aux Frênes, pour protéger Gilberte contre un retour offensif du Mahatma :

— Oui, ne pas la quitter, voilà l'essentiel : à défaut de Vergenne, je trouverai bien quelqu'un pour agir à Paris, quelqu'un qui me suppléera, qui sera moi, mon double... astral !

XIII

Le *Vert Galant* lâché, le journal théosophique raté, dévoré en herbe, — Rivesaltes s'était éclipsé et vivotait péniblement, dînant dans les tripots, « tombant » d'un louis les amis rencontrés autour des tables de jeu, épuisant le crédit chez les derniers tailleurs. On l'oubliait; il s'aigrissait.

Une lettre chargée lui arrivait, inattendue ; il quittait Paris, vingt-quatre heures ; au retour il multipliait les démarches, les courses, téléphonait, lançait des télégrammes, se démenait, parlait à mots couverts d'une « grosse combinaison. »

L'affaire réussissait, car, verni des bottines aux cheveux, remplumé, redoré, il réapparaissait à Tortoni.

A la question banale :

— Quoi de neuf ?

Il répondait :

— Eh bien mes enfants... ça y est !

— ??

— Je rentre au *Vert Galant !*

— Bah !

— C'est comme ça... nouvelle direction, nouveau commanditaire, nouveau rédacteur en chef... Je vous le présente...

— Compliments !

Et, l'on écoutait davantage Rivesaltes ; les figures autour de lui s'épanouissaient :

— Ce cher ami !

— Ah vous êtes malin ! il a dû faire une drôle de figure le père Chose quand vous vous êtes assis sur ses ruines ?

Avec deux ou trois calembours, autant de critiques rétrospectives, on enterrait l'ancien directeur :

— Quelle gaffe aussi de vous laisser partir !... il n'y avait que vous, depuis longtemps, pour soutenir la machine... ça devait finir comme ça..... recompliments.

— Merci.

— Intelligent, le capitaliste ?

— Pas mal !

— Quelque chose à faire avec lui ?

— Oui.

— Nous le connaissons.

— Peut être bien.

Mais Rivesaltes ne lâchait pas de nom.

Le *Vert Galant*, dès ses premiers numéros, trahissait les préoccupations de son rédacteur en chef. On y lisait des faits-divers primeurs :

« Hier soir, rue Saint-Martin, rassemblement « autour d'une fille qui prétendait pouvoir guérir « les gens, en les piquant avec une épingle d'or. « Après avoir, pendant une heure, amusé les pas- « sants de ses divagations, elle a été conduite chez « le commissaire de police. Elle prétend être la « femme d'Irâïel, le Mahatma qui fit courir Tout- « Paris, dans son hôtel des Champs-Elysées. »

Le lendemain, autre guitare :

« Une femme s'est jetée dans la Seine, du haut « du pont des Saints-Pères. Nous avons reçu la « lettre suivante émanant de la suicidée, Mme « veuve H..., demeurant rue Bonaparte : *Je me « tue, parce que le Mahatma ne voulait plus me « recevoir.* Il paraît, que Mme veuve H..., ne « jouissait pas de toutes ses facultés. »

Le *Vert Galant* racontait encore plusieurs suicidesbizarres : celui d'un misérable échoppier, rapetasseur de vieilles chaussures, qui se pendait rue Tiquetonne ; celui d une petite fille, broyée par un train du chemin de fer de ceinture ; celui encore d'un ouvrier sellier se brûlant la cervelle.

Par une suite d'ingénieuses inductions le rédac-

teur attribuait cette épidémie de suicides à une cause primordiale : l'abus du merveilleux sur les imaginations faibles, et il concluait : « Nos infor-« mations personnelles établissent que la plupart « des suicidés étaient les habitués du dispensaire « installé depuis peu, impasse Montfaucon, par le « Mahatma... Décidément, sa médication n'est « pas hygiénique. »

Dans une série de *Lettres hindoues,* Rivesaltes, déguisé en brahme, éclaboussait l'Adepte de ridicule. Il racontait, avec des détails graveleusement vraisemblables, la *passion* d'Irâïel... pour Violante Charmerose. C'était une macédoine de péripéties drôles — tentation de Saint-Antoine, pimentée d'argot boulevardier — thème d'opéra-bouffe, que l'Initié traversait avec l'attitude piètre d'un Joseph hypocrite se dédommageant à huis clos d'une austérité de parade.

Bientôt Rivesaltes abandonnait les allusions hindoues, en venait aux personnalités parisiennes; il nommait Irâïel, signait, sans pseudonyme, des articles palinodiques, houssinées quotidiennes de bois vert sur le dos du Mahatma :

« En matière de réclame, l'Initié rendrait des points à feu Barnum. Le public se blasait; les conférences du prophète de la vérité n'ennuyaient plus que des banquettes, et son fakir moisissait dans une solitude attristante. Sans hésiter, Irâïel renouvelle l'affiche, s'improvise « théurge guérisseur ».

Suivait l'explication de ce terme, baroque en sa nouveauté mystique, puis le chroniqueur, blaguant à froid, décrivait le dispensaire : « La maison Pécou et Cie est un hôpital, mieux un Temple. L'officiant ? Irâïel ! Les servants ? Le citoyen Pécou, sa vénérable sœur, la repentie Violante Charmerose, l'internationaliste Carcemane, etc., etc. On fraternise, dans un attendrissement de compassion lacrymatoire ; on accueille, sans bégueulisme, tous les souffrants : bébés et vieux, hommes et femmes ; pas de distinction d'âge ni de sexe. On traite pêle-mêle les maladies innocentes.... et les autres ! Ça réussit quelquefois ; les guéris l'attestent en lettres dorées sur fond de marbre blanc ou noir. Rien de curieux à lire comme ces plaques commémoratives, *ex-voto* laïques, valant d'être reproduits :

Premier spécimen :

Je souffrais depuis 10 ans d'une paralysie des jambes ; tous les médecins m'avaient condamné.

Irâïel m'a guéri.

HONNEUR AU MAHATMA

ANTOINE PINCELOT,
Commandant en retraite.

Second spécimen :

Je ne mangeais plus, je ne digérais plus :
Irâïel en une seule séance
M'a guérie de trente ans de maux d'estomac.
A LUI MA RECONNAISSANCE !

Mélanie Poquelet,
Garde-malade.

Troisième spécimen :

Je n'y voyais pas, je n'entendais pas!!!!
MON EXISTENCE ÉTAIT UN ENFER!!!!
Je suis venue, j'ai été guérie,

Et je signe :
Veuve Robinet,
Rentière.

Un dernier spécimen :

J'avais depuis longtemps des douleurs dans la tête,
Quand on me parle un jour d'Irâïel ; moi pas bête
Je vais voir sans tarder cet homme ! Et je proclame,
Qu'Irâïel Mahatma est une bien belle âme !

Chamoiseau, fils.

Professeur de littérature et de calligraphie,
rue de Seine, 56.
(Près de l'Institut.)

Tirons l'échelle! Ne dirait-on pas de la quatrième page d'un journal consacrée aux annonces de quelque droguiste, détenteur de la panacée universelle? »

Arrivant aux scènes qui se jouaient impasse Montfaucon, Rivesaltes affectait une extrême réserve :

« Il y aurait beaucoup à dire, mais nous ne pou-
« vons tout raconter ; il nous faut ménager la pu-
« deur de nos lectrices. Qu'on se rappelle le
« cimetière Saint-Médard et les convulsionnaires,
« on aura une faible idée des effets que trouvent
« les acteurs en vue du Mahatma. Car, à côté de
« vulgaires comparses, il y a des sujets étonnants et
« qui méritent la vedette. Nous nous abstenons de
« dépeindre les bonds et les dislocations sadiques
« dont nous avons été le témoin révolté, mais nous
« pouvons affirmer que telle petite brune chétive
« et noiraude avec des yeux ardents de succube...
« danse des pas (?) auprès desquels le grand
« écart de la Goulue semble une minauderie de
« pensionnaire. »

Le boulevard s'esbaudit :

Épatant! ce Rivesaltes!..... qu'inventait-il encore?..... des réminiscences du cimetière Saint-Médard,... des possédés, des convulsionnaires..., ça pouvait être drôle!

Un détail rendait les lecteurs méfiants : le Bottin ne mentionnait pas l'impasse Montfaucon. Et la crainte d'être joué, de paraître gobeur, arrêtait.

Cependant, des aventureux se risquaient, — sans l'avouer, — et ils revenaient, dévots ou dénigreurs du Mahatma en son nouvel avatar, mais d'accord sur un point : au milieu d'exhibitions curieuses des guérisons anormales s'opéraient! Les paralytiques marchaient, les aveugles voyaient, les sourds entendaient ; toutes les maladies semblaient curables, et l'Adepte devenu dieu, miraculait.

Les « allez donc voir ça » des visiteurs, les « éreintements » de Rivesaltes valaient au Mahatma un regain de succès.

Pour implorer le guérisseur prodigieux, les gens venaient de loin. Dès le matin, on leur permettait de pénétrer dans l'enclos. Ils s'y installaient, et, en attendant l'heure où s'ouvrait la salle ils se reposaient, dormaient, mangeaient, époussetaient leurs chaussures poudreuses. Campement improvisé où le laisser-aller amusant d'un bivouac de bohême, se colorait d'un peu de l'horreur pittoresque d'une Cour des Miracles.

Il y eut, dans les premiers jours de juin, une période de chaleur sèche et, sous le ciel constamment pur, toutes les ignominies de la misère, toutes les maladies d'épouvante, les ulcères sanieux et les dartres rongeantes avec une impudeur de souffrance, s'étalaient.

Barnery, venait trouver Rivesaltes dans les bureaux du *Vert-Galant :*

— Bien joué, mon cher! c'est d'un fort! enfoncées, les apologies!...

Le chroniqueur s'étonnait :

— Comprends pas!

— Votre béchage réclame,... oh! fameux! très décadent!

Et, tapotant l'épaule du journaliste, le banquier tonitruait :

— Quel génie!... quel puffiste!... n'y a que lui! n'y a que lui!... ah ça, mon gaillard, vous allez devenir millionnaire, avec un client comme Irâïel? Bonne affaire! hein!

Rivesaltes protestait :

— Une affaire! Croyez-vous qu'Irâïel me paie pour le débiner?

— C'est donc pour de vrai que vous l'abimez!

— Pour de vrai!

— Alors, demi-tour sur vous-même, volte face..., vous avez un fier toupet, vous!

Sous leurs paupières longues et fripées de noctambule, les yeux du journaliste, des yeux gris, fins et froids, souriaient :

— Ma campagne contre le Mahatma vous chiffonne?...

— Dame! vous le patroniez, vous deviez faire un journal avec lui...

— Je l'ai fait contre lui!... eh bien?

— Bon! vous lui avez donc remboursé ses dix mille francs?

— Parlons-en de ses dix mille francs! Il me pousse

à quitter le *Vert-Galant*, il m'embarque dans la fondation d'un journal, il promet une commandite, et, le moment venu de s'exécuter, plus personne! Un déjeuner de soleil ses dix mille francs... à peine les frais de premier établissement... et j'y suis encore de ma poche!

Dun coup d épaule involontaire, Barnery démentait le chroniqueur qui, audacieusement, lui portait un coup droit ;

— De ma poche, oui!... Pour certains commanditaires promettre et tenir font deux. Vous le savez aussi bien que moi.

Gêné Barnery se ralliait :

— De bonne guerre alors, vos coups de pistolet. Et qui paie la poudre?

— Un commanditaire... sérieux!

Barnery prenait un biais :

— Vous serez soutenu! vous souvenez-vous? dès le premier soir on escarmouchait : Desrocs, Santallier... Qu'est-ce qu'il devient Santallier?

— Est-ce que je sais moi?

— Voyons, mon petit, ne faites pas le finaud. Je le connais votre commanditaire. On ne vend point le *Vert-Galant* sans que papa Barnery sache à quoi s'en tenir. Ça lui a coûté gros à Santallier? Mais que veut-il faire de cette galère?

Rivesaltes coupait court :

— Vous êtes trop curieux, parole!... Avez-vous lu ça?

Il tendait le dernier numéro de la *Gazette des Hôpitaux* à Barnery qui parcourait :

« Nous nous trouvons en présence d'une redou-
« table épidémie de l'esprit. Si l'on n'y prend
« garde, dans le Paris du XIX^e^ siècle où déjà règne
« la névrose, nous verrons se renouveler les scè-
« nes révoltantes du *cimetière Saint-Médard*...
« Nous avons suivi les séances du Mahatma; des
« succès, que nous ne pouvons nier, ont été obte-
« nus mais, — et nous insistons sur ce point, —
« au dispensaire, comme sur le tombeau du diacre
« Pâris, les affections spontanément guéries sont
« toutes des manifestations de l'hystérie. Des
« névropathes, voilà le fond de la clientèle du
« Mahatma!..... Nous craignons d'avoir à déplo-
« rer de graves, d'irréparables accidents, si l'on
« ne se décide au plus vite à fermer cette officine
« prétexte à scandale. »

— A. D... Achille Desrocs, n'est-ce pas? Tout feu tout flamme le bouillant Achille!... Mais, dites donc, si la Faculté s'en mêle, ça va se gâter pour Irâïel!

Rivesaltes concluait négligemment :

— Ça se pourrait!

XIV

Barnery secouait vivement la main que lui tendait Rivesaltes :

— Ne fermez pas la porte ! ces dames montent...

Tout de suite Mme de Rocheterre entrait ; son visage ovale, d'une joliesse menue, minaudait sous la passe démesurément large d'une capeline Greenaway en batiste rouge, comme sa robe, garnie de valenciennes jaunies.

Pinçant les lèvres, enflant les narines, elle aspira l'odeur fade, cria :

— Oh l'horreur !... qu'est-ce que ça sent ?...

Puis, appliquant sur ses yeux mi-clos de fausse myope un lorgnon à long manche d'écaille chiffré d'or, dédaigneuse, étonnée, elle inspecta les murs moitié badigeonnés en brun, moitié blanchis au lait de chaux, les glaces lèprées, les tables de bois aux maculatures poisseuses, les grosses chaises paillées, le parquet où du sable était jeté par poignées, inégalement.

Elle se retournait vers Mme de Valdenesse qui, appuyée sur le bras de Lussac, arrivait, escortée de la Chesnaye et de Colonneux :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Le comédien inventoriait :

— Mon Dieu !... ça n'est pas plus mal qu'ailleurs !... chez tous les marchands de vin des quartiers excentriques, il y a une salle qui ressemble à celle-ci... c'est même très curieux, ce décor qu'on retrouve exact...

— Ah zut !... lançait la Chesnaye, si on naturalise !

Venu pour s'amuser, il affectait un bon-garçonnisme débraillé, empâtait sa voix d'un grasseyement populacier.

Rivesaltes pérorait :

— Affreux ! affreux ! je suis forcé d'en convenir, mais, comme situation, une trouvaille ! Juste en face du dispensaire ; nous plongeons dans la cour... et nous sommes chez nous : j'ai loué pour l'après-midi tout le premier étage de cette bicoque... pas sans peine, je vous assure.

Il vantait sa diplomatie :

— Les pourparlers traînaient ; ce que j'ai dû offrir et accepter de consommations en bas, sur le comptoir ! Un type, le chand de vin ! Depuis la vogue du dispensaire, il fait de l'or, comme il dit. Il en a profité pour changer son enseigne. Vous avez vu son affiche...

Lussac interrompait :

— Oui : collée aux carreaux. C'est tapé ! *Réfectoire des malades* en grosses lettres blanches sur champ d'azur ; suit le tarif des consommations... très alléchant !

— Tel que, ça réussit ; on s'écrase chez lui, parole !...

Mme de Valdenesse geignait :

— Nous en savons quelque chose !

La Chesnaye demandait :

— Joue-t-on, ici ?

— Jouer !... — le chroniqueur s'indignait — on a mieux à faire, on regarde.

Relevant les rideaux fripés qui cachaient les vitres, Colonneux appelait :

— On est aux premières loges !... quelle mise en scène !... d'un grouillant !... venez donc !

— Tout à l'heure, gémissait Mme de Valdemesse, je suffoque... avez-vous mon flacon, Lussac !

Autour d'elle un petit manège d'effarement poli !

Le journaliste proposait un médecin.

— Inutile... merci !

Barnery apportait une chaise et la jolie malade s'asseyait, la tête penchée, la taille fléchie, comme écrasée sous le poids de son léger chapeau Louis XVI aux grands bords de dentelle plissée. Endeuillée par caprice coquet d'une robe aranéeuse de tulle noir chenillé de soie, elle semblait plus blonde, avec d'ivoirines blancheurs, délica-

tement pastellées de rose, et sa grâce, un peu us charnelle, se poétisait.

Les hommes l'entouraient dans un empresse- -s ment admiratif.

Mme de Rocheterre s'énervait :

— Un peu de thé, ma chère?... et elle expli- -il quait :

— Nous avons déjeuné si vite pour venir!

Lussac répliquait vivement.

— Mais non c'est la chaleur, et cette course à travers la foule.

Il disait à Rivesaltes :

— Nous avons dû descendre de voiture rue Secrétan... impossible d'avancer ! Et une bous- culade...

Très crâne Mme de Rocheterre plaisantait :

— Oui ! nous avons été pas mal bousculées, mais je ne regrette pas ma fugue...

Elle se cambrait, hardie, évaporée, comme une duchesse en aventure aux Porcherons.

Rivesaltes l'écoutait :

— Une fière idée que j'ai eu de venir... un coup de tête ! J'étais chez ma tante en Touraine ; je lis vos articles, la curiosité me prend. J'invente un prétexte : affaires graves ! Et me voici à Paris pour quarante-huit heures...

Sans transition elle interrogeait Mme de Valde- -s nesse.

— Vous allez mieux ?... Oui? si on ouvrait la fenêtre.

Rivesaltes galamment jetait sur l'appui son par-dessus :

— Le bois brûlait, parole !... vous pouvez vous accouder sans crainte, à présent !

Mme de Rocheterre remerciait :

— Que vous êtes aimable !

Et, le lorgnon aux yeux, elle se penchait :

— D'où ça sort-il, tous ces gens-là?...

Ils venaient des quatre coins de la ville; — par la rue Bouret, les malades honteux, les curieux en quête de faits-Paris ; par la rue Secrétan, les promeneurs des Buttes-Chaumont ; double courant se heurtant et tournoyant dans l'impasse. Les trois côtés de l'enclos étaient garnis d'un rang serré de badauds opiniâtres, collés aux palissades et luttant avec une brutalité muette contre les nouveaux arrivants. Ceux-ci, la face congestionnée, ruisselante de sueur, jouaient des coudes, se casaient quand même : à croupetons sur les toits des maisons, à califourchon sur les murs du dépôt de pavés, à cloche pied sur les soubassements de pierre d'une grille, jambes croisées autour des becs de gaz, ou bien en équilibre instable sur les balayeuses municipales remisées au fond du cul de sac.

La foule débordait, refluait : une poussée fit craquer, abattit les clôtures qui limitent les terrains vagues bordant la rue Secrétan.

Ravinès, ils s'étendaient, montaient en pentes sinueuses, en vallonnements herbeux : et cette

verdure plâtrée, ce coin de butte creusé de carrières, jouant, pour les parisiens, la campagne, ils s'y installaient en vil égiature ; les femmes retroussaient leur robe, s'asseyaient, étalaient avec des plis cassants, leurs jupons empesés. Les hommes, en bras de chemise, s'affalaient étendus de leur long, un mouchoir posé en parasol sur la tête. Un fourmillement de peuple, ininterrompu, noircissait la chaussée, comblait les vides, tassait les groupes : du ciel bas, sourdait une chaleur thermidorienne, pesant sur les cerveaux engourdis par l'ennui de l'attente.

Un voyou brailla :

— Le v'la ! Le v'la !

On crut à la venue d'Irâïel !

Les voisins interrogeaient :

— C'est-y-lui ?

Le voyou ricana :

— Eh ! bien quoi ! c'est Eusèbe ! — et, saluant d'un « Ça va-t-y, ma vieille ! » son copain qui arrivait en bourgeron bleu, il éclata de rire, réveillant la contagieuse hilarité des cohues dominicales.

— Un cri courut : « C'est Eusèbe, bonjour, Eusèbe. Ça va-t-y Eusèbe ? »

Dans un remuement de torses chatouillés, l'aggrégation populacière se secoua, s'étira.

Les camelots saisissant l'occasion, chauffèrent la vente et mêlèrent leur boniment aux cris répétés de « Eusèbe ! Eusèbe ! »

Quelques aboyeurs de journaux s'égosillaient :

— Demandez le *Vert Galant* ! son curieux numéro !

— Faut voir : *La Lune*, l'*Eclipse*, la *Halle aux charges*.

— Achetez la binette du Mahatma : dix centimes, deux sous.

Des voix aigrement chantantes dominaient les confuses rumeurs, offraient des photographies, des chromos :

— Demandez !... Irâïel et les principaux miraculés.., demandez...

Et l'on débitait aussi des bimbelotteries, medailles et lotus de fer blanc colorié :

— Emportez les souvenirs du Guérisseur !... A deux pour trois sous, les emblêmes !

Des brochures à couverture jaune s'enlevaient : « Histoire du manchot de la rue Galande, guéri en une séance »; « Les miracles de l'impasse Montfaucon », etc.

Monté sur un banc, un grand vieux à tête de proscrit, tendait aux amateurs des placards multicolores :

— Il y en a pour tout le monde ! approchez !... dix centimes la biographie du Mahatma avec son portrait.

Elevant ses bras, il montrait les plaquettes :

— Choisissez !... le voilà ! de profil, de trois quarts, de face !... le voilà priant, le voilà bénissant... le voilà élevé à un mètre de terre... le voilà guérissant !...

Rapidement, le vieux écoulait plusieurs centaines de brûlots, et, les poches crevant de gros sous, il descendait, cédait sa place à un associé, lequel vociférait des couplets de circonstance, visant malignement le Mahatma ou son entourage :

Qui qui guérit d'la pépie,
Cornélie !
Qui qui guérit l'mal au g'nou,
C'est Pécou !
Qui qui guérit la courante,
C'est Violante !
Qui qui guérit l'estomac,
L'Mahatma !

Des amateurs accompagnaient, corsant la ritournelle finale.

Coiffés de chapeaux tonkinois, les marchands de coco agitaient leurs sonnettes, et des vendeurs de gaufres circulaient avec leurs paniers ronds, couverts de serviettes.

Sur des trétaux enfeuillagés, un normand d'opéra comique, — veste canelle, culotte bleue, bonnet de coton rayé — posait un tonnelet de cidre.

A la porte du marchand de vin, deux femmes hâlées, en tablier à bavette et manches de toile, débitaient des galettes. Un patronnet promenait des madeleines sur un éventaire.

On ripaillait avec une gaîté grasse de kermesse ; la jovialité se sensualisait.

Mme de Rocheterre, une minute, s'était silencieusement extasiée devant ce tableau populaire ; maintenant, elle trépignait d'aise, éclatait en petits cris admiratifs :

— Un Téniers, un vrai Téniers !... c'est joli, joli, joli !

Rivesaltes approuvait. Méticuleux, il finissait de régler sa jumelle, et, comme en un théâtre, promenait sur la scène un coup d'œil distrait, tandis que La Chesnaye, adossé au chambranle, machinalement balançait dans le vide un jonc à pomme d'argent.

Devant l'autre croisée, Mme de Valdenesse se renversait sur une chaise, et, respirant languissamment des sels, elle coquetait avec Lussac qui, très régence, debout derrière elle, l'éventait. Assis sur le rebord de la fenêtre, Barnery faisait pendant à La Chesnaye.

Le journaliste, sa lorgnette en arrêt, avait une exclamation satisfaite :

— Bon ! voilà notre premier sujet !

Colonneux, piété derrière lui, se rapprochait :

— Votre moricaude ? Vous lui avez fait une rude réclame dans le journal.

Rivesaltes, cramponné à la barre d'appui, appelait Barnery, Lussac :

— Regardez donc ! la bonne femme au ruban jaune en tour de cou.

Il ricanait :

— Nous n'allons pas nous ennuyer ! et, comme le regard de Mme de Rocheterre vaguait :

— En face, juste en face de nous, à côté du nègre.

— Quelle laideron !

Colonneux protestait :

— Je ne trouve pas ; en tout cas, une laideur. qui porte !

C'était l'avis de Barnery ; sa figure brique, sabrée d'une barbiche blanche, s'épanouissait dans un contentement jouisseur, pendant qu'il examinait la fille signalée par Rivesaltes.

Pâle, et d'une maigreur passionnée, vêtue d'oripeaux criards, elle paradait avec un dandinement des hanches, un maniérisme d'actrice applaudie. Ses yeux flambaient, et elle provoquait les hommes avec des sourires quêteurs fermant sa bouche en un froncement de baisers.

Rivesaltes cicéronait :

— Elle a son public et tout ce qui constitue un succès de premier ordre ; applaudissements, sifflets... on se bat pour elle. Tenez, ça commence !

La figure plaquée aux palissades, elle appelait : psitt, psitt !

Deux jeunes gens, petits commis, cravatés de clair, en chapeau melon, s'efforçaient d'approcher. Des coudes pointaient, des échines hostiles faisaient obstacle : ils renonçaient presque. Elle les excitait : ils passaient enfin, soulevant des

colères. Une conversation s'engageait à demi voix ; écoutés, fiers de l'être, ils haussaient le ton, lachaient des termes crus, des locutions grossières.

Un petit bourgeois propret s'indignait :

— C'est dégoûtant.

Il recevait un coup de poing qui lui enfonçait son chapeau sur les yeux :

— Eh ! va donc ! vieux maniéré !

Des voisins prenaient parti :

— On ne traite pas un homme d'âge comme ça !

Les casseurs de cœurs ripostaient :

— Quand on est si délicat, on reste chez soi !

Au bruit de la dispute, des malades affluèrent près des barrières, regardeurs et regardés.

Et c'étaient des rires, des bravos, des huées, une cacophonie batailleuse : c'étaient des assauts brusques, des reculades houleuses, suivies de chutes, de piailleries de femmes.

Des coups de soleil flambaient, tapaient sur les crânes. Puis le ciel s'ardoisait à nouveau, s'alourdissait, semblait descendre.

Une bande d'arrivants fit irruption par la rue Bouret : des filles aux chevelures échafaudées, d'affreux et cyniques voyous en pantoufles.

Pour passer ils distribuèrent des bourrades. On s'écarta ; ils ricanèrent avec d'insultantes réflexions. Leurs propos immondes tombaient dans un silence craintif et dégoûté. Mais un ouvrier,

à carrure solide, perdait patience, montrait le poing :

— On va se taire ! hein.

La troupe lui crachait de sales injures : il prenait un des meneurs à parti :

— Répète un peu !

Il y eut des horions.

Très intéressé, le belliqueux Barnery cria à travers le tapage :

— Rivesaltes! passez moi donc votre téles-cope!

Les deux fenêtres étaient si peu distantes que le chroniqueur tendit sa lorgnette du dehors.

Mme de Rocheterre toujours exubérante manifestait :

— Vous allez tomber, prenez garde! prenez garde!

Son soprano monté dans une note suraiguë provoquait des imitations moqueuses, qu'elle supportait avec un beau sang-froid hautain.

Un voyou lui criait :

— As-tu fini, eh ! poisseuse?

La Chesnaye ripostait :

— Tas de brutes !

Des vociférations lui renvoyaient l'injure.

— Descends donc !

— Ils nous embêtent ces esbrouffeurs, avec leurs cocottes !

— Sales gommeux !

Des cris d'animaux, des sifflements, des épi-

thètes poissardes, stridaient dans le tumulte, mon-
taient de la plèbe aux bourgeois.

La Chesnaye priait Mme de Rocheterre :

— Retirez-vous !

Elle s'y refusait avec une vaillance frondeuse :

— Je veux rester là !... je resterai !... je n'ai pas peur.

Pâle cependant, elle se blotissait contre le clubman qui lui souriait avec un attendrissement du regard.

Rivesaltes, Barnery insistaient :

— C'est imprudent !

Colonneux ému renchérissait :

— Pourquoi cette bravade ? nous ne sommes pas en force !

Dans la salle, Lussac essayait de rassurer Mme de Valdenesse :

— Rien à craindre... je vous le jure !

Mais elle en voulait à Mme de Rocheterre :

— C'est absurde d'attirer ainsi l'attention sur nous.

Elle pleurait presque, se lamentait, voulait s'en aller.

Barnery l'entendait, se retournait :

— Impossible, nous voilà bloqués !...

D'en bas, une voix menaçait :

— Je vous somme de nous laisser entrer !

L'intonation emphatique frappait Rivesaltes ; il chuchotait :

— Mais, c'est Carcemane, parole !

Percevant l'exclamation qui le révélait aux masses, le socialiste se guindait de majesté, par-lementait avec le marchand de vin :

— Il n'y a plus de place!

— Ici non, mais en haut ?... Vous n'avez pas le droit d'interdire au public un lieu public.

—En haut, c'est loué.

Et le patron se fâchait :

— Ah ca, oui ou non, est-on maître chez soi?

Aidé de son garçon et de quelques consommateurs, il empêchait l'envahissement de l'immeuble :

— Le premier qui voudra passer, je lui casse une carafe sur le museau !

Carcemane reculait, et, calmé, prônait la conciliation :

— Ta salle est louée, fallait le dire plus tôt nous savons respecter la liberté d'un chacun.

Il se retournait vers les siens :

— C'est pas sa faute, au citoyen mastroquet... on lui a payé sa salle... mais c'est les autres, des types qui ont l'air de se ficher du peuple !

Massés dans une même embrasure, Lussac et Chesnaye rieurs, Barnery agressif, Rivesaltes correctement placide, écoutaient Carcemane. Leur calme soulignant sa reculade il redevenait audacieux, clamait des maximes révolutionnaires.

Barnery s'échauffait :

— Il commence à m'agacer, ce gaillard là!

L'orateur ralliait à ses cris des « compagnons » disséminés, dont le groupement inquiétant épouvantait Mme de Valdenesse :

— Ces gens ont des mines patibulaires.

— Dam !... à Montfaucon ! risquait Lussac.

Mme de Rocheterre se dépitait :

— On ne va donc pas les faire circuler ?... ils sont assourdissants !

— Attendez... rassurait Rivesaltes. Les sergents de ville vont venir. Je m'étonne qu'ils ne soient pas déjà ici. J'ai vu ce matin le commissaire du quartier : il m'avait annoncé un service d'ordre.

Irâïel ! Irâïel ! Irâïel !

Toutes les bouches fanfaraient ce nom, triomphalement.

Venant à pied par la rue Bouret, le Mahatma entrait dans l'impasse. Les Pécou le précédaient, lui frayant difficultueusement un chemin.

Pour apercevoir le Guérisseur on se haussait. Des gamins se faisaient la courte échelle ; les pères se plantaient leurs enfants sur l'épaule :

— Regarde bien !

Irâïel marchait de son pas habituel, lent et glissant ; sous la mitre neigeuse, sa figure méditative était inoubliablement grave. Il avait les yeux baissés, les bras croisés ; ses mains se joignaient dans les manches de sa robe blanche ; une tache noire : sa barbe.

Pas de hurrahs, un silence d'église.

Le Mahatma pénétra dans l'enclos, et, avec lui, les plus proches de la barrière, que Mlle Pécou referma malgré le tumulte protestateur.

Quand Irâïel fut au milieu des malades, une démence les surexcita, extase religieuse qui humectait leurs yeux, détendait leurs traits.

Agenouillées, heurtant la terre du front, des femmes déclamaient intelligiblement des oraisons.

Une vieille soutenue par des béquilles prêchait l'espoir, prophétisait la guérison ; et elle recommandait la prière, battait sa poitrine à grands coups, racontait en discours pathétiques les miracles qu'elle avait vus.

Autour d'elle, on pleurait ; l'agitation des assistants dégénérait en explosion nerveuse ; rires et larmes, grincements de dents, sanglots.

L'Adepte, d'un geste bénisseur, courba les têtes, et, coupant les rangs, pénétra dans le dispensaire. Une frénésie s'empara des assistants.

La fille au ruban jaune fouetta l'air de ses bras, tomba ; des hommes la relevèrent, la continrent. Elle se démenait, le corps courbé en arc, la tête renversée en arrière, avec un gonflement du cou, si intense qu'il masquait le relief musculaire. De la main droite, la démoniaque tirait une mèche de ses cheveux ; de la gauche, elle arrachait les boutons du corsage qui, baillant, dénudait les seins égratignés, meurtris. La bouche ouverte, la

langue bleuâtre, les globes oculaires convulsés en haut et cachés sous la paupière supérieure, elle hurlait dans un paroxysme de souffrance.

Un garçonnet se tordait dans une crise épileptiforme; un nègre, le corps allongé dans une distension effroyable, marchait sur les mains.

Certains, parmi les possédés, disparaissaient en une rotation vertigineuse; d'autres, assis, tapaient leurs genoux avec des claques retentissantes. Une vieille, debout, oscillait d'avant en arrière, vite... toujours plus vite, avec un balancement d'arbre que secoue le vent. Des sexagénaires bondissaient en sauts frénétiques et des fillettes se disputaient des immondices qu'elles avalaient.

Tous ces malheureux gémissaient, chantaient, sifflaient, aboyaient, miaulaient, en un chœur sabbatique.

Mais, les gosiers se lassaient; la tonitruation discordante se traînait en un decrescendo, sombrait en une aphonie. Et l'affolement des membres s'atténuait; les maniaques, adynamiques, s'immobilisaient en des poses d'hébétude, étonnés, oublieux comme après un brusque réveil, ou bien s'essayant à coordoner d'indistincts souvenirs. Sans qu'on les interrogeât, ils analysaient leurs sensations: ils avaient entendu des sons de cloche, senti des odeurs subtiles, perçu des visions variées, terribles ou charmantes.

Puis, tout s'uniformisait en une prostration fatiguée des membres et du cerveau.

Haletants, pâmés, demi-nus, les convulsionnaires, comme des bêtes fatiguées, s'étendaient sur la terre souillée de vomissements et de déjections; les hommes et les femmes demeuraient côte à côte, obscènes, dans une inconscience de sommeil.

Le spectacle était terminé; la foule, insatisfaite. Dégoûtés ou terrorisés, les uns s'en allaient avec des protestations; d'autres, gouailleurs, demandaient plus fort.

Un cri courut, sur l'air des lampions :

— L'Mahatma ! l'Mahatma !

Comme Irâiël ne reparaissait pas, il y eut des grognements, des sifflets.

L'horreur s'émoussant, Mme de Rocheterre rebavardait :

— C'est dégoûtant tout ça !

Rivesaltes se défendait :

— Vous avez voulu voir... Vous avez vu.

— Trop vu !

Elle s'indignait :

— C'est infect, c'est odieux, immonde !

Sa voix se détachait en clair; Carcemane, aux écoutes, saisit un mot :

— Fais donc pas ta mijaurée !

La Chesnaye, du bout des lèvres, jeta son refrain : — Tas de brutes ! et, par bravade, il agita sa canne.

L'anarchiste rugit :

— On menace le peuple !

Il se campa sous les fenêtres dans une attitude dantonesque.

Rivesaltes persiflait :

— Parole !... il est crevant... voyons, il ne faudrait pas nous la faire à la pose !

Mais, toute une manœuvre s'accomplissait : tandis que l'on « attrapait » le journaliste, des compagnons, sournoisement, s'introduisaient chez le marchand de vin, abordaient l'escalier conduisant au premier.

Le patron, à temps, s'interposait : une bagarre s'engageait, et, contagieusement, gagnait. Deux partis se formaient, sans savoir au juste pourquoi, en venaient aux coups. D'un nez poché le sang coula.

Les compagnons, en petit nombre, mais groupés par une tactique souvent mise en action, avaient le dessus, devenaient les maîtres de la boutique. Les jurons de victoire bourdonnant à travers les plafonds, la porte close, effaraient Colonneux : il proposait de former, avec les tables, les chaises, une barricade. Barnery, fougueusement, réclamait une sortie en masse. Lussac consolait Mme de Valdenesse qui parlait de s'évanouir. Mme de Rocheterre, non intimidée, lorgnait les manifestants, répondait à leurs railleries par de petits éclats de rire. La Chesnaye, philosophiquement, se croisait les bras.

Un compagnon gagna l'escalier, heurta de l'épaule la porte, qui s'ouvrit à l'improviste : d'un maître coup de poing sous la mâchoire, Rivesaltes ramassa l'intrus, qui butait en avant, le jeta sur les marches.

— Ça se gâte, jugea Barnery, un siège à soutenir.

Mme de Rocheterre annonça :

— Voilà les sergents de ville.

Le service d'ordre, promis par le chroniqueur arrivait... en retard. Les agents massés sur plusieurs rangs remontaient au pas de course la rue Bouret dont ils occupaient la largeur : au commandement de l'officier de paix, ils tournaient à droite, dans l'impasse, chassaient devant eux la foule vers la rue Secrétan, et dégageaient le débit de vins qu'ils occupaient militairement.

Le fond du cul de sac restait encombré; une escouade s'avança, invitant les stationnaires à circuler. Ils opposaient une force inerte. Les gardiens de la paix, conciliants, placides, posaient la main sur l'épaule des plus entêtés, disjoignant les attroupements qui se reformaient un peu plus loin.

On narquoisait les sergents : lassés, irrités ils poussaient avec plus de brusquerie les récalcitrants.

Un résista ; fut arrêté.

Des injures partirent, des menaces :

— Mouchards !

— Je vais te découdre !

— Tire le donc ton sabre !

— Lâches ! feignants ! c'est payé pour cogner sur des femmes et des gosses.

La rébellion s'accentuait, l'officier de paix, en personne, arriva avec du renfort, fit empoigner quelques meneurs.

Panique ; la foule se débanda. Il y eût des écrasements contre les murs ; on chercha des issues, on envahit les cours. Le gros des fuyards prit possession du dépôt de pavés.

C'était un vaste espace, inombragé, que les buttes hautes comme des falaises bordaient, en toile de fond, d'un moutonnement de verdure sombre. Innombrables, les pavés s'alignaient en *ranges* parallèles, s'étageaient en blocs pyramidaux, ou bien, cassés menus, s'écroulaient en tas, masses unicolores, grisâtres, d'une sèche et triste aridité de granit.

Entre deux agents un individu en blouse se débattait comme un énergumène, refusait de marcher, appelait à l'aide.

L'officier commanda :

— Enlevez-le !

L'homme s'accroupit, se fit lourd, les sergents le tiraient ; les vêtements cédèrent; dépenaillé, le blousard chut à la renverse, donna du crâne contre le sol, étourdi, resta immobile.

— Ils l'ont tué ! A mort les sergots !

Un pavé tomba aux pieds de l'officier ; il ra-

mena ses hommes en arrière, prit un instant de réflexion. Une minute de grand silence, on se mesurait.

Le sol brûlait ; les piétinements soulevaient une poussière fine, pénétrante ; elle irritait les paupières, craquait sous les dents; on se mouvait dans une chaleur d'étuve. A la volée, des pierres, débris de porphyre, gros comme des galets, sifflèrent, ricochèrent en avant de la troupe. Les sergents, plaqués de sueur et de poussière, machonnaient leurs moustaches, se crispaient dans un énervement : une collision s'imposait.

L'officier retardait l'attaque, consultait le ciel orageux, tendait la main aux premières gouttes de pluie :

— Bon ! l'averse ; il n'y aura rien.

La douche ruissela avec un bruit de cascade, se glissant dans les cous, gâchant les habits du dimanche, provoquant des appels de gens qui se cherchaient, désarmant les émeutiers ahuris. Un voyou déclama :

— Sauve qui peut !

Et ce fut une galopade effrénée. Les femmes, robes relevées jusqu'à la ceinture, s'élançaient, tête basse; aux chapeaux, des fleurs artificielles déteignaient, pleurant sur les cheveux, les faces, des rigoles bleues, vertes, rouges; les jupons désempesés s'allongeaient, traînaient dans les flaques, ballaient sur les jambes.

Dévalant dans un tumulte de retraite, en une

seconde, les fuyards évacuèrent le chantier, l'impasse.

Par les rues en pente, les ruisseaux grossis roulaient, cernant comme une île l'enclos, à présent vide.

Mme de Rocheterre demanda :

— Qu'est devenu le Mahatma.

La Chesnaye sourit :

— Il s'est terré dans son dispensaire,.. il attend l'arc-en-ciel.

— Très sage, fit Mme de Valdenesse; les ruisseaux sont comme des torrents.

— Irâïel a peur de s'y noyer, persiflait Revesaltes.

Colonneux s'émerveillait :

— Que d'eau ! que d'eau !

Lussac dit :

— Bonne affaire, pour laver cette écurie... ce n'est pas de luxe; après ça, un coup de balai...

Revesaltes interrompit :

— Un coup de balai... parfaitement... je tiendrai le manche !

Et il se frottait les mains, en homme qui a son plan.

XV

Maintenant Simone était mieux. Plus de crises convulsives torturant la chair : le corps s'engourdissait dans une quiétude de convalescence ; plus d'épouvantes suppliciant l'âme : une suractivité cérébrale emportait hors du réel l'imagination.

Depuis la venue radieuse du Mahatma, Simone méditait sur le miracle accompli en elle. Elle remerciait Irâiel dont la pitié secourable et toute puissante, abolissant la souffrance, avait reculé la mort. Entre toutes l'adepte l'avait choisie pour la combler de grâces électives, et un attendrissement de reconnaissance la pénétrait,un orgueil joyeux la transportait. Absorbée en une perpétuelle et voluptueuse attente du sauveur, elle appelait son apparition avec une ferveur caressante, presque familière. Lui seul existait ; hors lui personne au monde. Détachée de tout, figée en une sécheresse supra humaine, indifférente au désespoir jaloux de sa mère, à la douleur inlas-

sable de Gilberte, Simone refusait leurs soins, et, muette obstinément, feignant, pour ne pas être importunée, un sommeil continu, ardemment elle évoquait le consolateur, l'aimé.

L'immobilité du corps surexcitant l'esprit, des extases ravissaient la malade. Elle entendait les appels argentins des clochettes mystiques, elle revoyait la nuée phosphorescente avec ses scintillations d'étoile. Irâïel se manifestait.

Il avait des vêtements blancs, une mître hiératique. Des rayons nimbaient sa tête ; sa face était lumineuse.

L'Adepte enseignait:

« Rien ne commence, rien ne finit; tout change, la mort n'est qu'une transformation.

« L'être, avant d'atteindre le *Nirvana*, de s'absorber dans l'Unité d'où il est sorti, doit accomplir la série fatale des existences. Mais sa volonté consciente lui permet de régir chacune d'elles dont l'ensemble, le *Karma* commande et détermine les vies futures. Ainsi, l'Etre se crée lui-même, devient l'auteur de ses propres, destinées. »

Graduellement l'apparence du Mahatma s'effaçait aux yeux de Simone. Irâïel n'était plus une présence, mais une voix ; et la paraphrase du texte védique tombait, comme d'une bouche immatérielle, dans le recueillement de la chambre.

Simone écoutait, avide, « la parole », et, croyante de la doctrine théosophique, elle suivait

l'orbitation infinie des êtres, — de l'unité originelle à l'unité finale.

Puis elle s'appropriait le dogme, l'appliquait à son « moi », qu'elle reconnaissait en une série de personnalités, — grains dissemblants d'un collier dont sa permanente individualité constituait le fil.

A travers les arcanes révélés des siècles, elle se retrouvait en ses multiples avatars, au milieu de panoramas éphémères, reconstitutions fugaces, mirages hallucinatoires.

Elle avait fait partie du monde quand il n'était encore qu'un noyau nébuleux. Avec des milliards d'atômes irradiés d'un centre commun, longtemps elle avait erré dans l'espace où gravitent les systèmes solaires. Enfin, des agglomérations de corpuscules avaient constitué sa matérialité.

Gisante au bas de l'échelle des êtres, elle commençait son ascension vitale, lent développement des forces physiques : chaleur, lumière, électricité. Processus toujours recommencé, interminable voyage dans les spirales conduisant de l'une à l'autre des sept planètes affectées à l'évolution normale de l'homme.

Au fond des limoneux abîmes insondés, dans le

fracas et la nuit du chaos, sentant peser sur elle les océans, la monade inerte accomplissait misérablement son stage. D'une confuse pullulation embryonnaire, germaient les monstres, innombrables, visqueux, informes, immondes, — se cherchant pour s'entre-dévorer. Les survivants, grossissaient, démesures — tout en mâchoires, et leurs gueules terribles s'ouvraient inassouvies pour une mastication bestiale.

Plus haut, dans une lumière glauque, nageaient des poissons aux écailles saphirines, aux nageoires dorées ; ils se poursuivaient, battant de leur queue les ramilles rouges des coraux, frôlant de leur ventre les anémones pâles, qui repliaient comme des sensitives leurs tentacules nacrées..

Et, pendant des milliers et des milliers d'années encore, les flots berçaient d'un remous monotone et chantant les cellules primitives.

Un cataclysme secouait les régions calmes, soulevait la mer, et, dans sa vélocité tournoyante, une trombe emportait la matière ébauchée qu'elle

jetait comme une semence sur l'aridité des continents déserts.

Des bouleversements successifs engloutissaient et vomissaient la monade poursuivant son cycle à travers les hiérarchies minérales.

Instinctivement, autour de Simone, on étouffait le bruit des pas, on sombrait la voix. Rien ne troublait sa contemplation intérieure ; elle s'y absorbait jusqu'au vertige. Ses cauchemars délirants perdaient toute suite, cessaient d'être les évocations suggérées par le dogme transformiste ; c'étaient des conceptions incohérentes que d'insaisissables associations d'idées faisaient passer devant ses prunelles visionnaires.

Sous un ciel impénétrablement brumeux, s'étendait la perspective morne d'une contrée boréale. Les pics dressés couvraient le lointain des banquises de leur fantasmagorie architecturale. Ils pointaient aigus, s'arrondissaient en voûtes massives, se creusaient, se superposaient en arches, en piliers ; la translucidité des glaces était bleue, d'un bleu pur et scintillant de gemme. Charriés par l'eau torrentueuse, des blocs flottaient. Avec un bruit sourd de tonnerre, un affolement de troupeau

poursuivi, ils se jetaient l'un sur l'autre, s'entassaient... un craquement destructif les disjoignait, et ils s'en allaient à la dérive.

Des flocons tombaient; l'ouragan de neige enveloppait, voilait le pays chimérique de sa blancheur micacée.

Le désert torride.

Immensité triste de sable; dunes jaunâtres stérilisées par la coruscation dévoratrice du soleil.

Sur la route jalonnée d'ossements, des hommes râlent, et de grands chameaux roux se couchent pour mourir.

Photographies imprécises, les paysages, avec leur peuple de créatures hybrides, de corporifications illusoires, se fixaient, rapides, s'effacaient, renaissante théorie de fantômes dont l'ininterrompu va-et-vient obsédait le cerveau de Simone.

Parfois c'était elle-même que Simone revoyait, c'étaient des détails oubliés de son incarnation dernière, qu'elle substituait aux tableaux irréels de ses fabuleuses incarnations antérieures : son imagination se lassait et sa mémoire, exaltée par la fièvre, ravivait de très anciens souvenirs de faits vécus, organiquement enregistrés pendant sa

première enfance, effacés par le flux incessant de la circulation vitale, et qui se réintégraient aujourd'hui, fidèlement.

Elle appelait Gilberte, tentait de l'associer à ses lucides impressions :

— Nous voilà, toi et moi, dans le jardin à Isneauville... nous jouons sur le bord du ruisseau... Je suis si petite, si petite !... Je ne marche pas : Jacques me porte. Maman crie, elle a peur que je tombe... Toi, Gilberte, tu as les épaules nues, de grands cheveux. Et maman, comme elle est jolie, avec sa robe blanche... il fait du soleil. Je crois y être et je revois tout, si nettement, que je compterais les feuilles des arbres, les cailloux du ruisseau.

Elle continuait :

— Il fait froid, à présent, il pleut. Je me suis sauvée sur le perron, *pour être mouillée*. C'est papa qui me retrouve... On ne me gronde pas. Maman me rhabille elle-même dans le salon, devant un grand feu. On m'embrasse, on me caresse. Toi, tu es assise dans un coin, sur un tabouret bas, tu as un tablier rouge, tu tiens une belle poupée que tu serres dans tes bras ; on ne fait pas attention à toi, et tu es triste ! triste !

Mais les réviviscences d'autrefois faisaient place à la contemplation divinatoire de l'au-delà. Elle aspirait aux destinées promises par l'Initié, souhaitait la mort, trop lente. Quand donc, après de complètes métamorphoses, retournerait-elle au

Nirvana définitif, quand donc se résoudrait-elle dans la Substance une, dans l'Ame universelle ?

Et Simone en revenait à sa contemplation passionnée de l'Adepte : l'idéale présence dégageait une force qui transfigurait la malade, — défaillante quand s'évanouissait le décevant fantôme.

Santallier surprenait à l'office la femme « qui avait vu l'homme blanc ». Elle s'excusait, expliquait qu'elle était venue en passant dire bonjour à sa cousine, demander comment allait la demoiselle. Mais, entré inopinément, l'ingénieur avait entendu quelques mots de conversation : on parlait de Simone, du Mahatma, et il s'emportait, chassait la visiteuse, qui simulait un départ. Jacques, énervé par la longueur voulue des adieux pleurnicheurs se retirait ; lui sorti, on reprenait les commérages.

La garde-malade établissait un rapprochement entre « l'homme blanc » et cet Irâïel dont rêvait Simone dans ses crises. Elle les unifiait, et, par des questions suggestives, excitait sa cousine à les confondre :

— Tu es bien sûre, Nathalie, qu'il a une robe blanche ?

— Oui, une robe blanche.

— As-tu pas aperçu, d'abord, une grande lumière ?

La voyante hésitait, et, après une seconde croyait se rappeler :

— Une grande lumière, oui... j'étais tout éblouie.

— Est ce que sa figure ne brillait pas ?

— Mais si, et il y avait des rayons autour de sa tête.

— As tu entendu des clochettes.

— Oui, oui !

Reprenant son récit, elle le magnifiait, inconsciemment faisant siennes les hantises de Simone.

Malgré la défense de Santallier, Nathalie revenait ; on lui faisait recommencer son histoire chaque jour plus détaillée.

L'accent dolent de la visionnaire se précipitait, sa simplesse timide disparaissait. Elle répétait solennellement ses affirmations :

— Ce que je dis est vrai, sur ma part de Paradis!

On la croyait, on la plaignait : d'avoir vu « l'homme blanc », ça n'allait-il pas lui porter malheur ? Ne serait-elle pas possédée, comme la demoiselle ? et on lui conseillait d'aller chez le curé.

Elle s'y rendait avec sa cousine : toutes deux ressortaient, mal contentes. Le prêtre après les avoir entendues, les avait brusquées, grondées :

— Vous êtes des folles !... il n'y a pas de revenants, pas de fantômes !...

Pourtant elles le suppliaient de réciter des prières en posant sur leur tête un pan de son étole.

Le prêtre refusait cette bénédiction, parodie d'exorcisme, et, comme les femmes s'entêtaient, dans la terreur d'une intervention diabolique, il s'indignait :

— Le diable !... il est au fond des enfers et ne s'occupe pas de vous. Retournez dans vos maisons, occupez-vous de votre ménage, de vos enfants et ne bavardez pas, surtout !

Mais, le secret pesait aux femmes ; le pays, bientôt était au courant.

Des esprits forts, écoutaient avec une incrédulité narquoise :

-- Je voudrais bien voir ça... Oui, faudrait que je le voie pour le croire.

La voyante, s'ensauvageait de fanatisme ; tout le jour, elle courait les routes, entrait dans les maisons, cherchait des détracteurs qu'elle arrivait à convaincre, à enthousiasmer.

L'incident du seau alourdi par « l'homme blanc » et restant malgré tous les efforts au fond du puits était raconté. Comme le tireur d'eau, Philadelphe, passait pour un malin, on ne riait plus ; même, on grogna contre le curé qui, le dimanche suivant, parla en chaire, de « superstitions criminelles. »

Santallier avait passé une heure au presbytère le samedi soir ; les paysans le surent et s'insurgèrent, enveloppant dans une commune réprobation le prêtre, et « le freluquet de Paris », qui ne croyaient à rien !

Les paroles échappées au délire de Simone, les recherches que Jacques avait faites dans le pays, ce qu'on entendait en écoutant aux portes suffisait à la malice paysanne pour être au courant de la lutte méprisante que Santallier soutenait contre le Mahatma.

— Fallait pas s'moquer de tout comme ça, c'était tenter le diable. Ni Nathalie, ni Philadelphe, ne sont des menteurs, et c'est bien drôle, qu'ils aient vu Celui que le parisien déteste !

Personne, d'ailleurs, ne mettait en doute la possibilité des miracles, l'intervention d'êtres surnaturels. On rénovait de vieilles légendes locales.

Saint-Alexis, par exemple, était un familier du pays; ses dévots obtenaient de lui des faveurs surprenantes :

Quand un malade est pris de fièvres, avec *tremblerie*, on doit faire une neuvaine à Saint-Alexis. Le neuvième jour on coupe — sans en perdre un morceau — les ongles des pieds et des mains au fiévreux; il n'y a plus qu'à les enfouir au pied d'un tremble en récitant des prières consacrées. Par la volonté du Saint, l'arbre prend le frisson du malade, ses feuilles s'agitent, ses branches craquent à se briser....

Tout le monde aux Frênes avait vu cela.

L'étroite religiosité de ces âmes naïves se teintait de magisme et, volontiers, ils eussent abandonné le dieu invisible, l'hostie blanche, pour une idole plus tangible, plus proche d'eux.

Un soir, Nathalie causait avec plusieurs sur la route, devant sa porte. Soudainement, elle jeta un grand cri, puis se laissa tomber, évanouie. On la releva, on la porta chez elle; remise de sa faiblesse, elle assura que « l'homme blanc » lui était apparu.

Son extraordinaire émotion ne permettait point de douter.

Deux voisines, témoins de la scène, le lendemain virent aussi « l'homme blanc ».

Les apparitions, dès lors, se multiplièrent; le pays était hanté.

De préférence, « l'homme blanc » se montrait durant les nuits claires. Les Frênes, du crépuscule à l'aube, lui appartenaient; on ne pouvait l'éviter : dans la même seconde il se transportait d'un endroit éloigné à l'autre et sa forme était si subtile, qu'il pénétrait dans les endroits les mieux clos.

Par crainte, certains ne se hasardaient plus, le jour couché, sur les routes, sans être munis de chapelets, médailles ou scapulaires. Les croyants du nouveau saint recherchaient au contraire sa présence ; ils se réunissaient, pour l'évoquer, veillaient des heures entières, le remerciaient, comme d'une grâce, d'etre parmi eux.

On se familiarisait avec lui, on le considérait comme bienfaisant et secourable.

L'homme blanc exauçait ceux qui l'imploraient:

une infirme, paralysée depuis sept ans, l'appelait dans ses prières ; il passait, la laissant guérie.

Simone, — le bruit s'en répandait, — reprenait des forces, et Nathalie, autrefois malingreuse, était maintenant infatigable. Partout hébergée, en ses tournées de propagande, elle revenait, le sang aux joues, exubérante de santé.

Les bienfaits d'Irâïels'étendaient auxtroupeaux, à la terre.

La moisson s'annonçait belle ; les têtes des épis se penchaient lourdement ; des alternances de pluie, de chaleur gonflaient les fruits de suc ; l'herbe poussait drue dans les pâturages, et pas une bête ne mourait.

C'est que « l'homme blanc » ne quittait plus les Frênes : il planait au dessus des champs, se glissait dans l'épaisseur des bois, mais, plutôt, se tenait debout sur la colline, et, gigantesque, se perdaitdans le ciel.

Et c'était bien celui que Simone dépeignait :

« Il avait des vêtements blancs, uue mitre hiératique. Des rayons nimbaient sa tête, et sa face etait lumineuse. »

XVI

L'audience était suspendue ; par les fenêtres ouvertes, la *huitième* vomissait les fades et malsaines odeurs d'une chambre correctionnelle estivale. Le public était celui des causes « bien parisiennes » : avocats et stagiaires en robe, journalistes, littérateurs ; quelques femmes du monde, et d'autres, en toilettes tapageuses, fleurs au corsage, agitant avec bruit des éventails trop grands.

Les hommes, galamment, cédaient les places assises et se casaient où ils pouvaient : serrés contre les murs du fond, adossés aux battants verts des portes, installés sur les marches des petits escaliers conduisant à l'estrade où s'alignaient les fauteuils vides des magistrats.

On se saluait, on s'envoyait du bout des lèvres des bonjours, des exclamations impatientes :

— Dieu que c'est long. Quelle heure avez-vous ?

— Deux heures !

Affairés, les chroniqueurs, à la table de la Presse

judiciaire, se passaient des documents, prenaient des notes. Quelques-uns s'emparaient du banc des accusés : et, pour écrire, ils étageaient sur deux hautes colonnes leurs chapeaux. L'édifice vacillant croulait, emporté par une poussée en avant du public.

On riait, on criait.

Au dernier rang, avec leur inséparable Colonneux, Mmes de Rocheterre et de Valdenesse, dépitées de ne rien voir, se levaient, et, tournant le dos à la barre, causaient avec Rivesaltes, Lussac, La Chesnaye, tous trois en complet à carreaux, couvre-chef de paille, cravate claire :

— Qu'est-ce que c'est, ce paquet là-bas !

Rivesaltes répondait :

— Mais c'est la belle Violante !

Mme de Rocheterre égratignait joliment la pêcheresse.

— Est-ce bête ces filles; ridicule cet encrêpage !

— Elle joue les Arthémise, raillait Colonneux.

— Ah vraiment ! déjà... veuve ! faisait Barnery, qui, fendant l'agglomération, tout rouge, au milieu des grognements, rejoignait le petit groupe select.

Il avait remarqué Charmerose :

— Superbe ! le noir lui va !

— Vous savez, potinait Lussac, elle a vendu son hôtel, son mobilier, ses diamants. Une robe de

deuil et les yeux pour pleurer, c'est tout ce qui lui reste.

— Et l'argent, où est-il passé ?

— Au dispensaire, dit-on ; après ç'a été fini avec Irâïel.

Barnery s'apitoyait sur « la belle Violante ».

— Dix louis, faisait Lussac à La Chesnaye, que Barnery sera le... consolateur.

— Vous la croyez consolable ?

— Parbleu ! en y mettant le prix.

— Qui saluez-vous ? demandait Barnery à Rivesaltes :

— Mon ancien secrétaire Fontailles, vous savez bien, le tamoulisant.

— Il n'est plus avec vous.

— Non ! rien à faire avec lui, pas sérieux.

— Pourquoi est-il ici ? pour défendre le Mahatma...

— Et au besoin pour le combattre. C'est Irâïel qui l'a lancé dans le journalisme.

— Compris : Fontailles lui en veut de n'y avoir pas réussi.

La Chesnaye empruntait à Mme de Valdenesse son flacon de sels et soupirait :

— Oh l'air pur des champs ! oh, les plages !

Coloneux s'indignait :

— Vous êtes comme ces directeurs qui ferment, sous prétexte de chaleur, quand on fait salle comble... Songez qu'on s'écrase derrière la porte, qu'on a dû mettre des barrrières pour conte-

nir la foule, qu'on a fait queue toute la matinée. C'est un succès pour Irâïel !

D'un air de pince sans rire, Rivesaltes remarquait :

— Parole ! mon cher, vous parlez d'Irâïel comme d'un confrère !

— Dam ! approuvait Lussac.

L'huissier annonça :

— Le Tribunal, messieurs !

On se découvrit.

Extrait de la *Gazette des Tribunaux*.

JUSTICE CRIMINELLE

Tribunal Correctionnel de Paris

(8e Chambre)

PRÉSIDENCE DE M. VAULTIER

Audience du 7 juillet

LE MAHATMA IRAIEL

EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE

Le personnage mystérieux qui répond au nom d'Irâïel et dont les journaux ont tant parlé depuis quelques mois comparaît aujourd'hui devant le tribunal correctionnel sous la prévention d'exer-

cice illégal de la médecine. C'est un fort bel homme vêtu de blanc; il a fait sensation sur son passage.

Cette affaire avait attiré une nombreuse assistance : un service spécial organisé par M. le commandant Lunel, maintenait l'ordre.

L'audience est ouverte à midi. M. l'avocat de la République I. Magistral, occupe le siège du ministère public.

Me Laurance est assis au banc de la défense.

La prévention expose les faits suivants :

« L'impasse Montfaucon a été le théâtre de scènes de désordres qui ont appelé l'attention de l'autorité sur les agissements de l'inculpé. Au cours de l'enquête à laquelle a procédé M. le commissaire de police du 19e arrondissement, il a été reconnu que le sieur Irâïel, se disant *Mahatma*, avait fondé un dispensaire où il réunissait des individus, pour la plupart atteints de maladies nerveuses, qu'il prétendait guérir à l'aide de pouvoirs curatifs à lui spéciaux.

« Il paraît résulter des documents qui sont au dossier que certaines guérisons ont été effectivement opérées au début, probablement sous l'influence de l'imagination. Mais, la plupart des malades, loin de trouver un soulagement à leurs maux, ont vu leur état s'aggraver sous l'influence des manœuvres employées par l'inculpé. Irâïel n'a pu justifier de sa qualité de docteur en médecine ; il s'est refusé à donner aucune explication sur les

procédés qu'il mettait en œuvre pour le traitement des maladies.

« Les renseignements recueillis sur son compte ne sont point défavorables. Il vit luxueusement, mais dans une retraite absolue et passe pour très charitable ».

M. le Président interroge le prévenu :

— Vous avez refusé de parler à l'instruction ; je dois cependant procéder à votre interrogatoire et je vous engage, dans votre intérêt, à ne pas persévérer dans ce système... Êtes-vous disposé à répondre?

Le prévenu. — Je n'ai rien à répondre. En comparaissant devant vous j'accomplis ma tâche. Jugez moi puisque vous devez me juger. Mais n'attendez point de révélations ; parler serait contraire à nos doctrines. L'heure n'est point encore venue de votre initiation.

M. le Président. — Vous restez fidèle à votre système ! Vous savez de quoi vous êtes inculpé. Vous êtes venu à Paris en janvier dernier. Vous vous êtes logé grandiosement, consacrant à votre installation des sommes importantes... que vous n'avez payées qu'en partie.

Ces dépenses vous ont valu une publicité énorme ; elles étaient faites dans un but intéressé?

Le moment est venu où vos ressources ont été épuisées. Vous avez cherché à vous en procurer par divers moyens. Vos fidèles subvenaient à vos

besoins : ils vous faisaient des dons considérables, hors de proportion avec leur fortune. Vous n'avez pas craint de les accepter. Vous avez fondé un dispensaire et, là, vous avez exercé publiquement la médecine...

Vous niez ! cependant vous guérissiez. Vous receviez pour cela une rétribution. Ne niez pas, on vous remettait des honoraires, sous forme détournée, je le veux bien, mais enfin c'était le paiement des offices que vous rendiez comme guérisseur. Vous entendrez les témoins tout à l'heure.

Vous n'employez pas les médicaments ordinaires. Vous alléguiez être en possession de pouvoirs surnatureIs...

La crédulité publique est grande : vous avez su en jouer et exploiter l'amour du merveilleux. Vous avez poussé le charlatanisme jusqu'à feindre d'ensevelir un homme que vous vous proposiez de ressusciter. C'était, avouez-le, une fantasmagorie à laquelle les personnes sensées n'ont jamais ajouté foi.

Autre chose : vous preniez le titre de Mahatma ? un titre bizarre, sans signification, destiné seulement à frapper les esprits de vos clients.

Je n'insiste pas sur l'emploi de ces manœuvres qui auraient pu justifier une poursuite pour escroquerie : vous êtes uniquement inculpé aujourd'hui d'exercice illégal de la médecine.

Les pouvoirs surnaturels que vous vous targuez de posséder n'empêchaient pas vos malades de suc-

tués du dispensaire, morts, en dépit, — ou peut être à cause — des soins que vous leur donniez. comber. Nous possédons les noms de trente habi- Qu'avez-vous à répondre à cela ? Quelques décès ont paru anormaux aux savants : la Faculté s'est émue, nous avons au dossier un rapport fait à l'Académie de médecine par un de nos plus distingués praticiens, M. Desrocs. L'Académie s'est prononcée pour la fermeture de votre officine.

Certains parmi vos malades sont devenus fous; d'autres se sont suicidés. Reconnaissez que vous ne possédez aucun pouvoir surnaturel et qu'en dehors d'une mise en scène théâtrale, vous ne faisiez rien pour provoquer des cures ? Vous persistez dans votre mutisme. Huissier ! appelez les témoins.

M. Lebrun. — J'ai été choisi comme tapissier pour installer l'hôtel du Mahatma. J'ai fourni, sur des indications détaillées, un ameublement très riche et très soigné. Plus tard, ayant appris que le Mahatma guérissait, j'ai conduit au dispensaire ma belle-sœur, paralysée des jambes.

D. — Quel traitement a suivi la malade ?

R. — Mais... aucun !

D. — A-t-elle été guérie ?

R. — Elle allait mieux, mais elle n'a pu continuer à se rendre au dispensaire. C'était trop loin, trop fatiguant pour elle.

R. — Aucunement.

M. le substitut. — Vos tactures ont-elle été réglées par le Mahatma?

D. — Le Mahatma vous a-t-il réclamé de l'argent pour les soins donnés?

R. — Pas en entier : il me redoit une dizaine de mille francs.

Mlle Estelle Buissard, dix ans. — Le Mahatma me soignait pour mon bras.

D. — Que vous faisait-il?

R. — Rien.

D. — Vous êtes guérie?

R. — Non, monsieur!

Me Laurance. — Mais, elle est soulagée?

R. — Oh! oui, monsieur!

La sœur aînée du témoin lui dit :

— Raconte donc aussi que tu avais mal aux yeux, et que le Mahatma t'a guérie.

R. — Oui... et Mlle Pécou m'a donné de l'argent et des joujoux; elle a dit que c'était de la part du Mahatma.

M. Imbert, 52 ans, artiste peintre. — Depuis que j'ai été au dispensaire, j'ai ressenti un bien extrême. J'étais depuis dix-huit ans aveugle et toute la Faculté n'avait pas obtenu, pour moi, le moindre soulagement.

D. — Oh!... toute la Faculté!... vous avez donc consulté bien des médecins?

R. — Sans doute, depuis dix-huit ans!... là où plus de cent médecins avaient échoué, le Mahatma m'a guéri.

D. — Pas de l'hyperbole ! Allez vous asseoir.

M. Marneville, rentier à Passy. — Ma femme était atteinte d'une épouvantable maladie; les princes de la science, — puisque ces messieurs s'appellent ainsi — non seulement, ne pouvaient rien pour la soulager, mais ne savaient même pas ce qu'elle avait. Cette femme qui devait mourir en quelques jours, le Mahatma l'a sauvée !...

Je ne suis pas riche, les médecins me ruinaient. Le Mahatma ne m'a rien demandé. J'ai fait volontairement une offrande pour les pauvres. Si nous perdons le Mahatma, ma femme et moi nous serons au désespoir, car, en cas de rechute possible, lui seul peut la sauver; voici tout ce que je puis dire...

Cette déposition, faite avec conviction et une émotion non suspecte, a vivement impressionné l'auditoire.

M. Quinteseau, coulissier. — J'étais atteint d'une maladie nerveuse; après deux ou trois visites au Mahatma, je constatais un mieux sensible.

D. — Vous n'êtes pas guéri?

R. — Non, mais parce que j'ai interrompu le traitement.

D. — Quelle sorte de traitement?

R. — Je veux dire mes visites au Mahatma... il me m'a jamais imposé aucune médication.

Mme Bartherie, régulièrement citée, ne répond pas à l'appel de son nom. Sur les réquisitions de M. le substitut, elle est condamnée à 50 francs d'amende.

Mme Poquelet, garde malade. — Monsieur, j'ai été trouver le Mahatma; en une seule séance il m'a guérie de vingt ans de maux d'estomac... et ça ne m'a rien coûté. Aussi, j'ai envoyé plus de vingt personnes au dispensaire.

D. — Quels remèdes le prévenu vous ordonnait-il?

R. — Aucun, monsieur!... De voir le Mahatma, ça suffisait.

(Rires dans l'auditoire).

Comte d'Ully, 35 ans. — Je souffrais depuis deux ans d'atroces douleurs dans la tête. Les médecins ne me faisant espérer ni la guérison ni même un mieux, je me suis décidé à aller au dispensaire.

D. — Quel traitement avez-vous suivi?

R. — Aucun. Il y avait, je crois, influence magnétique.

D. — Vous êtes guéri?

R. — Oui, M. le président.

D. — Et vous attribuez au Mahatma votre guérison.

R. — Certainement!

D. — En définitive, cela vous a coûté?

R. — J'ai donné 2,000 francs.

D. — Au prévenu?

R. — A Mlle Pécou que je savais s'occuper du côté matériel de l'œuvre. J'ajoute qu'on ne m'a rien demandé; j'ai offert.

D. — Le prévenu ne vous promettait-il pas des choses surnaturelles?

R. — Il ne me promettait rien, mais je m'occupe depuis plusieurs années du surnaturel au point de vue scientifique... je sais quels prodiges sont possibles.

D. — Cela vous paraît sérieux?

R. — Certainement! Les personnes qui n'ont pas fait de recherches ne peuvent juger cette question....

D. — Ce n'est pas celle-là qui nous est soumise;... allez vous asseoir!

M. Petitbois, 66 ans, rentier. — J'ai conduit ma fille chez le Mahatma... pas au dispensaire, avenue des Champs-Elysées. Il me serait pénible de donner des détails, mais enfin, ma fille était malade, perdue. Tous les médecins la condamnaient, Irâïel l'a sauvée!

D. — L'inculpé ne se vantait-il pas d'un pouvoir surnaturel?

R. — Je lui ai vu produire des effets stupéfiants, mais il les donnait comme des résultats scientifiques de lois inconnues.

D. — Qu'ordonnait-il pour le traitement?

R. — Le traitement était uniquement moral.

D. — Il n'a rien exigé pour la guérison de votre fille?...

R. — Je lui ai offert 20,000 francs, il a refusé de les prendre. Je les ai remis à Mlle Pécou qui les a acceptés pour les pauvres.

D. — Oui... l'inculpé avait compté sur votre générosité.

R. — Il avait le droit d'y compter!... ma fille est guérie.

M. le substitut. — Nous regrettons d'avoir à le dire; pourtant, d'après l'enquête, une rechute s'est produite... il y aurait donc, dans votre croyance au mieux, une part d'exagération?

R. — S'agit-il d'inculper le Mahatma ou de prouver que je me suis trompé?... Ma foi est inébranlable!... ma fille est guérie, guérie par le Mahatm

D. — Nous désespérons de vous con aincre; allez vous asseoir.

M. Godefroy, 46 ans, gardien du dispensaire.

— Je ne sais pas grand'chose.....

D. — Il résulte pourtant de votre déposition que le Mahatma a reçu de très grosses sommes d'argent.

R. — C'est M. le juge d'instruction qui dit cela! Il m'a bien prévenu qu'il avait l'intention de me faire avouer cette chose, mais je lui ai

toujours déclaré que je voulais témoigner du contraire.

D. — Cependant, dans votre déposition, vous dites n'avoir pas été surpris en apprenant que le Mahatma était l'objet de poursuites.

R. — Oui, par intuition. Il ne faut pas induire de là que je le croyais coupable. Le juge d'instruction avait l'air de se moquer de moi; mais, je lui ai dit : Savez-vous parler hindou?... Non? Alors, si je vous parlais hindou vous ne sauriez pas me répondre... eh bien quand je parle du Mahatma c'est la même chose, vous ne pouvez pas me comprendre. (Mouvements et rires dans l'auditoire).

Le témoin, se retournant. — Qu'est-ce qui vous donne le droit de vous moquer de moi?

M. Bouillon, 58 ans, horloger-mécanicien. — Devant Dieu et les hommes, je déclare considérer le Mahatma comme mon sauveur.

D. — Vous étiez malade?... quel traitement vous a-t-on fait suivre?

R. — Le traitement est inutile; la présence du Mahatma guérit. Laissez-moi, monsieur le président, vous expliquer scientifiquement....

D. — Nous ne pouvons avoir de discussions scientifiques; le prévenu vous a-t-il demandé de l'argent?

R. — Non!

D. — Lui en avez-vous donné?

R. — Oui... pour son œuvre. Je tiens à affirmer qu'après avoir assisté aux séances du Mahatma, je le regarde comme un très grand savant et non comme un jongleur et un charlatan.

D. — On ne vous demande pas votre appréciation; allez vous asseoir.

R. — Je vais m'asseoir! (Rires).

M. Allan Clark, diplomate américain. — On n'entend pas la déposition du témoin.

M Guillaume Robert, armateur. — J'ai appris qu'on dirigeait des poursuites contre le Mahatma; ayant été témoin de guérisons spontanées, j'ai cru de mon devoir....

Le témoin s'embrouille dans un discours confus.

D. — C'est tout ce que vous savez?... allez vous asseoir.

R. — Mais je n'ai pas tout dit.

D. — Allez vous asseoir!

R. — C'est un peu fort! Je viens exprès de Marseille et on ne me laisse pas expliquer ma pensée!

M. Lardinier, 40 ans, homme de lettres. — Dans mes voyages au Thibet, j'ai entendu parler des Mahatmas. Les naturels du pays ont pour eux une vénération extraordinaire, mais ils n'en savent ou plutôt n'en disent rien de précis. On m'a entretenu plus particulièrement d'un Mahatma dont le nom ressemble assez à Irâïel... on me l'a montré un soir....

D. — Reconnaissez-vous le prévenu ?

Le témoin se tourne vers l'inculpé :

R. — Non !... j'ai vu monsieur à son arrivée à Paris; un sentiment de curiosité m'a conduit à son hôtel des Champs-Élysées... Il y a une ressemblance avec le Mahatma que j'ai aperçu au Thibet il y a dix ans, mais celui-ci paraît beaucoup plus jeune que l'autre.

D. — C'est tout ce que vous avez à dire ?

R. — J'ajouterai que la puissance des Mahatmas passe, aux Indes comme dans le Thibet, pour illimitée. Le gouvernement anglais....

D. — Ce sont là des réflexions étrangères à la cause : allez vous asseoir.

A l'appel du nom de Scipion Pécou, député, Me Laurance fait passer une note au Tribunal. M. Pécou, cité par la défense, a dû quitter la salle par suite d'une indisposition.

M. le substitut. — M. le docteur Vergenne ne se présente pas non plus; nous constatons qu'il y a eu erreur d'adresse dans la citation.

Mlle Cornélie Pécou, 65 ans. — Il s'écoule une minute avant que le témoin, très entouré, puisse gagner la barre. Plusieurs des assistants se lèvent, saluent Mlle Pécou, vont lui serrer la main ; on entend des protestations.

Le témoin, fort ému, s'incline profondément devant l'inculpé.

Tumulte dans le public; applaudissements, sifflets, rires.

M. le Président. — Si ces manifestations inconvenantes se renouvellent, je me verrai forcé d'user de mon pouvoir discrétionnaire et de faire évacuer la salle.

S'adressant au témoin :

D. — C'est vous que le prévenu avait chargée de l'organisation du dispensaire ?

R. — J'ai dû prier longtemps le Mahatma, avant qu'il daignât consentir à se révéler guérisseur. Enfin, après avoir obtenu son adhésion, je lui ai amené des malades. Puis, l'espace manquant dans l'hôtel des Champs-Élysées, je me suis occupée de réunir des fonds pour l'organisation d'un dispensaire....

D. — Et vous agissiez ainsi d'après les instructions du prévenu ?

R. — Le Mahatma est constamment resté en dehors des côtés matériels de l'œuvre. Quand il s'en est occupé ç'a été pour me remettre tout l'argent dont il disposait.

D. — Il en recevait beaucoup ?

R. — Oui... les pauvres comme les riches donnaient. Pas assez, pourtant ! La misère est grande et nous voyions bien des détresses que nous restions impuissants à soulager.

D. — Passons... Vous êtes l'inspiratrice de divers articles protestant avec violence contre la fermeture du dispensaire ?

R. — Je le reconnais; je trouve indigne cette mesure qui frappe des pauvres, des souffrants! Comment, vous constatez des guérisons et parce que la Faculté....

D. — Vous sortez de la question. La fermeture du dispensaire, devenu un lieu de scandale, a été prescrite par mesure d'ordre. A la tête de quelques énergumènes vous avez résisté à l'exécution des arrêtés admininistratifs.

R. — Notre résistance s'est bornée à des protestations contre cette intempestive pudeur officielle. Vous supportez que dans vos hôpitaux, à la Salpêtrière, par exemple....

D. — Encore une fois, vous sortez de la question!... Après la dispersion des habitués de l'impasse Montfaucon, vous avez joué un rôle fâcheux. Parcourant les faubourgs, vous vous chargiez d'objets qu'on vous remettait pour les faire toucher au Mahatma et vous les rapportiez comme choses bénites — ou plutôt douées de vertus curatives.

R. — Cela est vrai. Plus de cent guérisons se sont ainsi produites.

M. le substitut. — Vous quêtiez aussi! dans quel but?... pour subvenir aux besoins de qui?

R. — Des malades, des infirmes. Nous n'avons cessé de distribuer des vivres, des vêtements; nous donnions des secours pécuniaires... Est-ce que votre enquête ne l'a pas établi? La charité gouvernementale chôme pendant l'été, mais la faim

ne chôme pas. Mon frère a fait une interpellation à la Chambre ! le rôle de l'État....

D. — Nous n'avons pas à apprécier le rôle de l'État et vous n'avez pas à discuter ici les mesures que l'administration a cru devoir prendre. Nous cherchons à établir si, oui ou non, le prévenu Irâïel exerçait la médecine.

R. — Et quand il l'aurait exercée ?... est-il défendu de secourir son prochain ?

D. — Vous empiétez sur le rôle de la défense.

R. — Je témoigne selon ma conscience; si l'on ne me permet point de m'exprimer librement, je préfère m'en aller.

D. — Vous pouvez vous retirer;... la parole est au ministère public.

M. le Substitut, en débutant, s'étonne que la croyance au surnaturel soit encore aussi vivace dans notre siècle de lumière :

« Il suffit qu'un étranger, un inconnu. se donne comme possédant des pouvoirs occultes pour que chacun lui reconnaisse sans discussion, sans contrôle, la faculté d'accomplir des miracles. On retrouve cette curieuse disposition d'esprit chez des témoins qui ont déposé à cette audience. Sans vouloir contester leur bonne foi, on peut déplorer de les voir à ce point aveuglés par le fanatisme qu'ils refusent de s'incliner devant les preuves les plus convaincantes et s'obstinent dans leur confiance en Irâïel. Quel homme est-il donc ? »

M. le Substitut recherche les antécédents du Mahatma.

« D'où sort-il ?... D'où vient-il ? Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur son existence antérieure. Mais le soin qu'il met à envelopper son passé d'une obscurité prudente permet de faire toute espèce de suppositions. A peine arrivé à Paris, il se rencontre avec un chroniqueur mondain qui, par des réclames habiles, le met promptement en vue ».

A ce moment tous les yeux se tournent vers M. Rivesaltes, rédacteur en chef du *Vert Galant*, qui se trouve dans l'auditoire. Notre spirituel confrère paraît enchanté de cette petite manifestation.

Après quelques paroles de blâme à l'adresse des journaux qui ont accueilli avec une légèreté coupable les assertions d'un aventurier, M. l'avocat de la République, arrivant aux détails de la cause, relève les témoignages entendus à l'audience, les discute et y trouve la justification de la prévention :

« Il y a bien, dans l'espèce, exercice illégal de la médecine. Nous devons reconnaître que jamais Irâïel n'a signé d'ordonnances ; mais, peu importe ! La loi a voulu réprimer les actes de ceux qui, soit en prescrivant des remèdes, soit en n'en prescrivant pas du tout, inspirent aux malades une foi dans la guérison, une sécurité trompeuse, qui leur

fait négliger le traitement sérieux et augmente les chances d'aggravation du mal.

« Qu'on ne vienne pas nous dire que l'inculpé ne prenait pas le titre de docteur? il exerçait la médecine, cela suffit. Il l'exercait même, assurent ses partisans, avec un certain succès. Il a obtenu des guérisons plus ou moins justifiées, plus ou moins contestables et que je crois, pour ma part, exister surtout dans l'imagination des témoins. Pour quelques uns guéris rappelez-vous combien de décédés!

« On nous dira : la loi n'a pas à protéger ceux qui, sans y être contraints, se soumettent à de telles cures et les victimes volontaires du Mahatma sont peu dignes d'intérêt. La loi, Messieurs, doit protéger contre eux-mêmes les faibles d'esprit qui se laissent aller à ces dangereuses défaillances; elle doit encore intervenir lorsque des parents aveuglés n'hésitent pas, — comme cela s'est regrettablement produit au dispensaire — à confier leurs enfants aux manœuvres intéressées d'un charlatan. Je dis intéressées, car Irâïel, qu'on a essayé de vous représenter comme un philanthrope, était en train de s'amasser une colossale fortune lorsque la justice est intervenue, coupant court à une exploitation qui prenait des proportions formidables. »

Monsieur le Substitut résume les faits relevés à la charge d'Irâïel et, après une courte discussion juridique, il conclut :

« Messieurs, je termine... Vous ne vous laisserez pas influencer par le prestige dont le prévenu a essayé de s'entourer. Inaccessibles aux sentiments irraisonnés qui ont conduit les disciples enthousiastes de cet homme, vous appliquerez la loi ; vous condamnerez ! »

L'audience est suspendue pendant un quart d'heure. A la reprise, la parole est donnée à Me Laurance. Il commence en ces termes :

« Messieurs, j'imiterai Monsieur l'avocat de la République, je me bornerai à rechercher si le Mahatma a exercé illégalement la médecine et je m'abstiendrai de discuter ses théories. Elles mériteraient, cependant, d'être mises en lumière. A les connaître, on se ferait une plus juste idée d'Irâïel, on comprendrait la grandeur de sa mission, l'ascendant qu'il exerce sur la foule.

« Malheureusement, vous n'avez pas à juger les doctrines d'Irâïel et je suis d'ailleurs incapable de les développer comme il conviendrait. Je m'entendrais fort mal à résoudre ces hautes questions scientifiques, philosophiques ou théologiques. Je les ai étudiées en passant, pour les besoins de cette cause, mais, je l'avoue, sans les approfondir. Je me suis trouvé en présence de mystères et... je me suis arrêté.

« Donc laissons les doctrines de côté : voyons l'homme. »

Me Laurance dit quelques mots des Mahatmas, et comment Irâïel a été envoyé par eux en précurseur.

« Ce sont là les affirmations de mon client ! Qu'opposez-vous à cela ? Rien ! Vos investigations n'ont pu vous faire découvrir autre chose, et ce que vous traitez de légende peut, à meilleur titre, passer pour de l'histoire véridique. En venant à Paris, Irâïel n'avait donc qu'un but, préparer les peuples à la révélation de sa doctrine, de cette religion qui allie à la croyance aux dogmes antiques la foi en la science moderne. »

L'avocat montre le prévenu qu'on a essayé de représenter sous les traits d'un spéculateur avide, comme un homme, qui, uniquement préoccupé de soucis grandioses, s'est trouvé inhabile à gérer sa vie matérielle. Le Mahatma ne sait ce que vaut l'argent; il n'y attache aucune importance. Sa fortune personnelle s'élevait à plusieurs millions ; aujourd'hui il est pauvre.

Le défenseur d'Irâïel insiste sur ce point que jamais son client n'a demandé de rétribution pour les soins qu'il prodiguait aux malades, — les dépositions des témoins l'établissent.

« De l'argent ! il n'en a même jamais reçu ; c'est Mlle Pécou qui a toujours encaissé les dons et personne n'oserait soutenir qu'elle n'en a pas fait un noble usage !

« Les sommes données ont été consacrées à de larges aumônes, à la création d'un dispensaire, œuvre éminemment humanitaire et philanthropique qui pouvait valoir à son auteur la décoration,

aussi bien que des poursuites correctionnelles.

« Irâïel, dans ce dispensaire, a-t-il pratiqué la médecine? Allons donc! Il a recueilli les pauvres, les affligés, les malheureux, il les a guéris de leurs peines et de leurs maux. Mais a-t-il donné des consultations, prescrit des remèdes, fait œuvre de médecin? Non! il a regardé les malades, et les malades ont été guéris. Médecine, si vous voulez, mais c'est la médecine de l'âme. »

Me Laurance s'attache à démontrer que, si quelques personnes ont succombé, beaucoup ont été sauvées par Irâïel.

« Ou sont les victimes? A quelles plaintes donnez-vous satisfaction? Les témoins?... vous les avez entendus. Tous convaincus, tous unanimes en leurs attestations reconnaissantes, ils plaident mieux que je ne saurais faire la cause du Mahatma. Et combien auraient voulu venir, qui, empêchés, m'adressent de touchantes recommandations, accumulent les preuves de la bonté, de l'extraordinaire puissance pour le bien d'Irâïel!... »

L'avocat, après avoir donné lecture de plusieurs lettres, se demande ce qui constitue, en droit, l'exercice illégal de la médecine.

Il termine en réclamant l'acquittement :

« La science officielle a beau protester, nier, fermer ses yeux pour ne pas voir; les faits sont-là. Irâïel, n'est pas un vulgaire guérisseur, il n'est pas un charlatan... ni un médecin. Il guérit les souffrances

de l'humanité et c'est au nom de ceux qu'il a sauvés que je viens demander son absolution à la justice. »

L'audience est levée, et le prononcé du jugement renvoyé à huitaine.

XVII

Régis Fontailles entrait dans la serre. Repoussant la porte, toujours ouverte au public, — qui ne venait plus, — il marchait vers le tombeau du fakir, se dissimulait, en face la roche sépulcrale, dans un fouillis d'arbustes, retraite familière où, presque chaque soir, il s'attardait. Il se sentait très seul, très loin.

Victorieuse, la végétation avait envahi les allées : leur rougeoiement sinueux disparaissait sous la bigarrure des mousses, la germination féconde des fougères. Étouffés par le dôme feuillu, des bruits passaient : stridence tremblante d'un cri de singe, chant affaibli d'oiseau.

Livré à ses désirs d'adolescent, Régis rêvait, espérant d'assouvissantes aventures. Avec une ardeur inlassée il appelait la venue des bayadères, les cherchait dans le lointain plein de ténèbres, et, sous les tiges en arcade des pandanus, à travers les lances qui menaçaient, il croyait voir des

apparitions, formes féminines qu'il n'osait poursuivre, mais dont la possession idéale illusionnait ses sens.

L'irréelle vision tentatrice prit corps : c'était Mariameï, mimant la danse des bayadères. Ses gestes passionnés traduisaient un duo d'amour : supplications, refus. Simulant une fuite déroutante, elle tournoyait dans un envolement d'étoffes argentées. Puis, comme maintenue, elle piétinait, se débattait entre d'invisibles bras, repoussait une imaginaire agression, — la gorge haletante, la sueur perlant sur ses joues safranées, les sourcils rapprochés dans un mouvement craintif et farouche.

Lassitude ou contagion charnelle, Mariameï ne luttait plus. Arrachant, impudique, son écharpe, elle fermait à demi ses larges yeux ensorceleurs, aux prunelles sombres, au cristallin bleui par le kohol.

Sous sa tunique, transparente comme une robe de hiérodule, sa nudité svelte se cambrait; des saccades brusques de fureur vénusiaque faisaient onduler ses flancs. A sa ceinture, une émeraude avait des luisances vertes de cantharide ; dans la longueur éparse de ses cheveux noirs, s'effeuillaient des fleurs pâles de magnolias : un à un les pétales tombaient — chute lourde de papillon frappé.

La serre s'emplit d'une harmonie barbare: lente mélopée nasillarde que couvraient les résonnances cuivrées des cymbales, les clameurs aigües des fanfares.

Mariameï, glissant entre les arbres, disparut, remplacée devant la porte du tombeau par Poudjâ qui, agenouillé, touchait la terre de son front. A droite, à gauche, défilait une double théorie d'Hindous en costumes omnicolores: musiciens, chanteurs, esclaves portant des coussins, des étoffes, des aiguières, des coffrets nielles.

Débarassés de leur fardeau, ils se rangèrent des deux côtés du fakir, et, les bras en croix sur la poitrine. ils s'inclinèrent profondément : entre leurs rangs prosternés, Irâïel, debout en sa majesté hiératique.

Poudjâ, le premier, se releva; avec des paroles brèves, des gestes rares il ordonnait.

Amoncelant des coussins les serviteurs préparèrent un lit de repos; Irâïel s'y assit; ses pieds posaient sur un cachemire pourpre arabesqué de bleu, de jaune, de blanc et d'or.

Avec des pics, deux Hindous dégageaient la porte murée; sous la cadence rhytmée des coups le plâtre s'effritait; il poudroyait, encrayant le sol; bientôt un trou béa que les travailleurs agrandirent et l'on vit la caisse où gisait Naraden.

Le cercueil hors du tombeau, Poudjâ coupa les cordelettes scellées. Les aides sortirent le couvercle des rainures, retirèrent, en son linceul — pla-

qué de moisissures veloutées et vertes — le cadavre qu'ils préparèrent pour la résurrection.

Sur la tête frigide, ils versaient l'eau fumante apportée dans les aiguières, Poudjâ rompait les sceaux du suaire, dévoilant l'horrible et grotesque momie.

La tête penchait sur une épaule; l'orbe noirâtre des yeux clos semblait vide.

Le corps fut lavé, porté au centre du tapis, devant Irâïel. Ayant frictionné les membres contracturés, des officiants, par deux fois, couvrirent d'une couche de pâte blanchâtre le crâne du *yoghi*.

Irâïel gardait une immobilité sphyngienne.

Murmurant des prières, Poudjâ se pencha sur Naraden, enleva des oreilles et des narines les tampons enduits de cire, desserra, avec une lame d'or, les mâchoires fermées, ramena, plaça normalement la langue dont la pointe tendait à se recourber, et, ayant fait des onctions huileuses sur les paupières, il les souleva : l'iris était vitreux, sans regard.

Sous de nouveaux massages les articulations de l'ascète craquèrent; on fit au sommet de la tête une troisième application de la pâte, et entre les lèvres exsangues un liquide épais, jaunâtre, fut introduit.

Les chairs ridées frissonnèrent, les muscles se détendirent, les yeux s'ouvrirent, et Naraden, le-

vant sa face solennisée par le mystère des rites cria :

— Aum !

Comme un écho Poudjâ répéta la syllabe sainte.

Les cymbales, les cuivres éclatèrent, célébrant le triomphe du ressuscité qu'on parait d'une robe pourpre, de colliers de perles, de bracelets d'or.

Il marcha.

Poudjâ le soutenant, il suivit Irâïel, et, derrière eux, tous allaient.

A travers les feuillages sombres, on distinguait, en touches vigoureuses, les vêtements blancs du Mahatma, les tuniques bariolées des Hindous qui s'éloignaient processionnellement.

XVIII

Adossé à la massive cheminée en marbre rouge, Vergenne, satisfait du résultat de ses lettres d'invitation, regarda l'auditoire qu'il avait réuni dans son cabinet, boulevard Haussmann.

Encadrant les vitres lamellées de plomb, des rideaux larges, en peluche sombre, interceptaient la lumière éclatante de juillet. De grandes bibliothèques s'alignaient, groupant la diversité des reliures harmonisées par le demi-jour.... Un vieux bureau hollandais, une table d'ébène, repoussés dans l'embrasure des fenêtres, laissaient la place libre aux sièges, symétriquement rangés en demi-cercle.

Etaient là : des médecins, quelques professeurs

plusieurs rédacteurs de journaux scientifiques, et, dans un coin, des profanes, bavardant.

Barnery s'informait auprès de La Chesnaye :

— Qu'avez-vous fait de ces dames ?

— Elles sont à Trouville, Lussac *patito*... Entre nous je les vois mieux là-bas qu'ici, avec ces braves ganaches.

D'un geste de tête il montrait ses voisins.

Colonneux s'extasia :

— De beaux crânes !

— Savez-vous ce que c'est au juste, interrogeait Rivesaltes, cette Société que nous allons fonder ?

Le clubman répondit :

— Encore des histoires à propos d'Irâïel....

— Je croyais que Vergenne en était revenu.

— Mais non, pas tant que ça. Il en tient pour ce rastaquouère. Il n'est plus dans le mouvement... Des curieux du début, il n'y a que nous.... Et encore ! moi, je ne viens que pour Vergenne.

Barnery disait :

— Moi aussi !

— Et puis, ajoutait Colonneux, quand on était, comme nous, au lever du rideau, on reste jusqu'à la fin du spectacle.

— Même, jetait Rivesaltes, quand le premier rôle a cessé de plaire.

Colonneux répliquait :

— A qui la faute ? A force de le bêcher, vous l'avez rendu impossible. Il avait bien débuté ! une panne aujourd'hui !

La Chesnaye dédaignait :

— Un homme fini; abandonné de tous..., — il regardait malignement Barnery, — et des femmes !

Le banquier se rengorgeait...

Colonneux comprit :

— Bah !... c'est donc vous qui avez payé l'hôtel ? compliments... dites donc ça a dû vous coûter chaud ?... mais alors, vous savez tout par la divine Violante ?

Barnery prenait l'air vague du Monsieur qui ne veut rien dire et, brusquement, il déclarait :

— On se fait vieux ici... qu'est-ce que Vergenne attend pour commencer.... Desrocs est là, nous aussi.

Rivesaltes le renseignait :

— Oui, mais pas Laurance, ni les Pécou. Ils sont encore sans doute au tribunal... c'est aujourd'hui le jugement.

S'avançant d'un pas, Vergenne, sans parler, tournait entre ses doigts le cordonnet de son lorgnon.

Colonneux chuchotta :

— Regardez bien ! ce petit pli des lèvres... je connais ça ! c'est le trac, l'émotion...

Le journaliste gouailleur acheva :

— Inséparable d'un premier début !

L'orateur exposait le pourquoi de la réunion :

« Depuis un certain temps, des faits mystérieux agitaient l'opinion publique. Les tribunaux saisis allaient rendre leur sentence, mais ce n'était pas d'eux, simples applicateurs de la loi et non enquêteurs compétents, qu'il fallait espérer la lumière. »

Là, approbation des gens graves.

Vergenne poursuivait :

« Seuls, des expérimentateurs appelant tous les concours, toutes les bonnes volontés, pourraient élucider les graves problèmes qui se posent, et dont la solution ne saurait être indéfiniment retardée.

« Mais, des efforts individuels, si louables soient-ils, ne suffisent point pour mener l'œuvre à bonne fin. Il faut les centraliser et obtenir par l'organisation en société, la cohésion, la force nécessaires. »

Cette société, Vergenne proposait de la fonder :

« C'est le devoir et le droit des savants d'aborder les études abandonnées jusqu'ici à des charlatans qui ont jeté sur elles un discrédit immérité. Un vaste champ est ouvert ; la science actuelle a trop longtemps négligé toute une catégorie de phénomènes, qu'elle se refuse à soumettre à des investigations rigoureuses. Un examen attentif, cependant, permettrait, on peut le croire, d'établir la réalité des phénomènes en question, d'en essayer la classification générale et raisonnée. Peut-être même arriverait-on à découvrir la cause

unique d'où il est permis de supposer que procèdent ces faits en apparence complexes.

« A quoi se réduisent-ils pour un observateur scrupuleux ?

« Quand nous aurons cité, — dans l'ordre physique : l'attraction ou la répulsion des corps, les manifestations sonores et lumineuses ; — dans l'ordre intellectuel, la transmission active ou passive de la pensée, nous aurons, en simplifiant la terminologie, simplifié les choses mêmes et ramené la clarté dans une question obscurcie par la multiplicité des dénominations, l'ignorance incohérente des opérateurs. »

Le conférencier déclarait n'avoir pas à formuler dès maintenant une opinion sur la nature des phénomènes à étudier... il ne s'agissait, bien entendu, que de travaux physiologiques et psychologiques, le surnaturel n'ayant rien à voir en matière de sciences exactes.

Suivaient des notions générales sur la force qui est *une*, — qu'elle se traduise en lumière, chaleur ou mouvement. Vergenne inclinait à croire qu'il existait chez l'homme une force, non cataloguée, susceptible de produire divers effets imparfaitement définis :

« Appelez-la magnétique, électrique, biologique, neurique, médiumnimique, psychique, peu importe, elle existe. Jusqu'ici des maladies ou des anomalies révèlent seules l'action de cette force mais l'exception doit nous conduire à la règle. »

Il citait certains cas pathologiques relatés depuis une cinquantaine d'années : Angélique Cottin, qu'observa Arago, Honorine Seguin, Adolphine Benoît, et, tout récemment, cette femme et son fils objets d'une communication adressée à la *Société de biologie* par MM. d'Arsonval et Féré.

Vergenne se demandait s'il n'y avait pas lieu de rapprocher de ces phénomènes positivement observés, classés comme électriques, des phénomènes qui pourraient être considérés comme similaires. Il rappelait que la plupart des effets obtenus par les médiums, — effets analogues à ceux obtenus par les *Filles électriques*, comprennent : la production de coups, les luminosités, le déplacement d'objets lourds.

« Pourquoi ne pas voir là une cause naturelle ?

« La famille Fox — fondatrice du spiritisme — Daniel Home, Slade, Eglington et autres médiums sont-ils des simulateurs ? Peut-être !... Peut-être aussi, des producteurs inconscients d'une force spontanée dont ils ignorent les lois et dont ils imitent seulement l'action, quand la nature se refuse à leur venir en aide.

« Que trafiquer de cette force les rende suspects à juste titre, que le charlatanisme entraîne l'exploitation, par n'importe quels moyens. de la crédulité publique, nous l'admettons. Mais les procédés fantasmagoriques de ces gens seraient vite dévoilés, s'il n'y avait, au fond, quelque chose de réel.

« Ce quelque chose, des individualités marquantes ont tenté de le découvrir. »

Vergenne citait, avec des réserves, les expériences instituées par Crookes, de la Société royale de Londres, par Hartmann, le disciple de Schopenhauer, par Aksakof.

Il rappelait, en termes discrets, les séances récentes que la plupart de ses auditeurs avaient pu suivre et qui, malgré leur allure théâtrale, avaient permis de constater des résultats au premier abord magiques, mais présentés cependant par l'opérateur comme provenant de l'emploi d'une faculte naturelle latente dans tous les organismes.

« N'était-il pas rationnel de supposer que les Hindous, dont la civilisation remonte à une époque si reculée avaient précédé les Européens dans la connaissance de certaines lois physiques ? »

Sur un grognement exaspéré de Desrocs, Vergenne s'arrêtait. Autour de lui, des hochements de têtes, des échanges de regards douteurs, des plissements improbatifs de lèvres.

Habilement, le conférencier atténuait l'impression quelque peu méfiante que sa profession de foi aventureuse suscitait dans ce public spécial, coupant court aux indécisions de gens prudents rétifs à se compromettre, il revenait avec insistance sur son affirmation du début :

« La société ne demande à ses membres aucune

adhésion à des articles de foi ; elle se maintiendra sur un terrain strictement limité, sans aborder les hypothèses qui font intervenir le surnaturel en des questions relevant purement de la science expérimentale.

« L'entreprise que nous vous proposons d'exécuter, n'est pas sans précédents. Paris a sa *Société de psychologie physiologique*, dont les membres publient individuellement de très intéressantes études théoriques sur des sujets avoisinant de près les points qui nous occupent : président, Charcot ; secrétaire général, Ch. Richet. »

Des : très bien ! accueillaient ces deux noms.

« A Londres, la *Société des recherches psychiques*, prouve la puissance du groupement, en menant à bonne fin ses fameuses enquêtes collectives sur la transmission de pensée, les fantômes, etc.

« Empruntant à la fois aux écoles française et anglaise, alliant la rigueur à la hardiesse des investigations, nous nous efforcerons d'acquérir honorablement une place intermédiaire. »

Aquiescements, bravos. L'orateur les écourtait pour lancer une apostrophe finale, un appel vibrant « au public d'élite dont l'adhésion allait assurer le succès de l'œuvre. »

La reprise des applaudissements incitait Vergenne à précipiter les choses. Il saluait et, tout de

suite, procédait à la lecture des statuts déjà imprimés, que lui remettait Marius Fontailles.

Il terminait.

Barnery levait ses mains gantées de clair qu'il frappait l'une contre l'autre.

Colonneux, Rivesaltes, La Chesnaye, courtoisement, témoignaient à voix haute d'une satisfaction sans réserve et leur sympathie bruyante fournissait aux doctes et plus réservés auditeurs, le prétexte légitime d'une agitation aimable.

Vergenne, installé devant son bureau recevait, assisté de Marius, les adhésions.

Dans la pièce vaste, un désordre de départ. Des gens assis retenaient autour d'eux les hâtifs, qui, debout, avec l'impatience de fuir, voulaient, par politesse pour Vergenne, donner leur signature.

Quelques gens pondérés discutaient ces décisions irréfléchies :

— Il fallait y penser c'était risqué... ça pouvait mettre en guerre avec des puissances.

On critiquait, on controversait :

— Encore une société fermée... une coterie !

— Comment donc !.., c'est d'un ouvert : tout Paris en sera !

— Le programme est d'un chargé !...

Desrocs ricanait :

– J'en ferai partie, moi, de cette société... quand

l'académie des sciences s'occupera du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle!

Barnery s'amusait:

— Quel grognard, ce Desrocs!

— Il voit des grognards partout, faisait la Chesnaye.

Colonneux prenait un air méditatif :

— C'est drôle tout de même, ce banquier, pékin dans l'âme, qui n'a jamais mis les pieds dans une caserne et se croit soldat.

Rivesaltes souriant émettait :

— Auto-suggestion!

Le comédien s'échauffait :

— Ah bien oui! c'est sa rosette, mon cher, sa barbiche, sa redingote boutonnée... qu'est-ce que je dis toujours ?... le costume — voyez-vous c'est...

La Chesnaye abréviait :

— Connu!... la peau du bonhomme!...

Fontailles réclamait le silence; il s'agissait, la société formée, de constituer un bureau :

On acclamait Vergenne président.

Desrocs refusait coléreusement la vice-présidence et continuait à grincher dans les groupes:

— Déranger des savants, pour étudier ce qu'il peut y avoir sous les jongleries d'un Irâïel!

— Mais, il ne s'agit point d'Irâiël, énonçait un naïf.

— Allons donc !... ce sont les tours de ce gibier de correctionnelle qui hantent vos cervelets.

Rivesaltes soufflait à Vergenne :

— Marquis de la Chesnaye, hein, ça ferait bien sur la liste?

— Voudra-t-il?

— Parbleu!

Et Vert-Luisant amenait le clubman, qui acceptait nonchalamment de vice-présider.

Sans autre incident, Marius était nommé secrétaire ; Barnery trésorier.

Un peu étonné, mais rouge de gloriole, le banquier s'inclinait.

Traînant son frère essouflé Mlle Pécou entrait en coup de vent. Laurance suivait ; il abordait Vergenne, s'excusait de son retard :

— Le jugement n'a été rendu qu'à la reprise de l'audience... il fallait cela pour me retenir, car personne ne s'intéresse plus que moi... il est encore temps ?... Je peux signer ?... allons, tout est bien !

L'avocat, en parlant, distribuait des poignées de mains. Sa physionomie rayonnante dictait la question de Rivesaltes :

— Acquitté ?

— Condamné !... Oh ! une bagatelle ! 200 fr d'amende pour exercice illégal de la médecine

— Quels considérants ?

— Aucun... Vaultier n'a pas voulu se compromettre.

C'étaient, â l'adresse de Laurance, des félicitations louangeuses :

— Un vrai succès pour vous !

— Mon cher, vous avez plaidé...

— C'est à souhaiter d'avoir une affaire pour être défendu par vous !

Laurance, cuirassé de dignité professionnelle, persévérait dans son rôle de défenseur :

— Après comme avant la condamnation je tiens Irâïel pour un très honnête homme !

Quelqu'un hasardait :

— Piètre attitude, pourtant et d'un monsieur qui ne se sent pas fort... a-t-il eu un mot pour se disculper ?...

Laurance assurait :

— Croyez bien que c'était voulu, ce silence, et plus fort que les phrases les plus éloquentes...

Barnery approuvait :

— Il n'abandonne pas son client, j'aime ça !

La Chesnaye divergeait d'opinion :

— Son client, il l'a joliment lâché, à l'audience ; d'un froid, sa plaidoirie... il a été au-dessous de lui, positivement... moi je comptais sur un acquittement ; ça lui est si facile, quand il veut : il s'emballe, il pleure, il prend Dieu et les hommes à témoins, tout ça avec accompagnement de jolis petits trémolo qui lui gagnent les cœurs...

— Des jurés, expliquait Rivesaltes, mais avec

des juges correctionnels et Vaultier... ça ne mord pas.

Colonneux interrompait :

— Très chic, Vaultier, il vous coupait la réplique aux témoins.

Barnery en revenait à Laurance :

— Je l'ai trouvé parfait, admirable, mesuré, convaincu.

Le comédien renchérissait :

— Superbe !... mais aussi a-t-il empoigné son public... il n'y en avait que pour l'avocat, à la sortie ; enfoncé Irâïel ! on ne le voyait plus !...

Le chroniqueur se rapprochait de Laurance :

— Vous ne nous dites pas le plus intéressant ; comment a-t-il pris sa condamnation, l'enturbanné?

— Il n'était pas à l'audience, je ne sais pourquoi.

— Pourquoi!... il a eu peur d'un charivari et s'est caché dans son hôtel ; il fait le mort, mais, attendez un peu, vous le verrez revenir, la bourrasque passée.

Le coup de boutoir de Desrocs rendait à Barnery son indulgence pour Irâïël :

— C'est un brave, après tout ; il n'est pas homme à reculer devant quelques robins.

— Dites donc ! faisait Laurance.

L'avocat se réservait les attaques contre les magistrats et les défendait toujours... hors de l'audience.

Rivesaltes reprenait :

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu... votre client!... parole?

— Eh oui! parole!... mais, c'est plutôt vous qui savez quelque chose.

Le sourire de Rivesaltes ne niait pas, Barnery pressait Vert-Luisant :

— Racontez donc!

— C'est bien simple... envolé le Mahatma, évanoui... plus personne à l'hôtel des Champs-Elysées. Tout le monde a filé!

Laurance s'exclamait :

— Pas possible!... pour quel endroit?

— Destination inconnue.

Et le chroniqueur plaisantait :

— Ça a dû être drôle ce déménagement d'odalisques!

Mis en verve, il forçait la note, inventait de burlesques détails. Un besoin de taquinerie le poussait, il regardait en parlant Mlle Pécou, désappointé de la voir indifférente à ces imaginations fantaisistes.

Assise dans l'ombre, ayant à côté d'elle Scipion, la vieille fille pinçait les lèvres dans une volonté tenace de silence. Un pli soucieux balafrait son front; une meurtrissure — comme après des larmes — cernait ses yeux, mélancolisait sa laideur âpre.

La dérisoire condamnation frappant le Mahatma l'humiliait. Elle enrageait de cette pénalité dédai-

gneuse qui, en taxant à presque rien le délit, assimilait l'Adepte aux charlatans de bas étage.

Dès lors son plan révolutionnaire croulait.

Détournant Rivesaltes de la Pécou, le banquier interrcgeait :

— Et le fakir ?

— Ah oui !... le fakir... Notre homme aurait-il oublié sa momie ?... ça serait drôle, parole !

Subitement alarmé, le banquier s'adressait à Laurance :

— Ne devrions nous pas faire ouvrir d'autorité le sépulcre ?...

— Il est vide, criait le petit Fontailles.

— Que chante-t-il là ?

Et la Chesnaye lorgnait en riant le collégien qui, tout confus d'avoir parlé, se faufilait vers la porte entr'ouverte par Desrocs prêt à sortir.

Cornélie, se lançant vers Régis, l'aggripait par un bras :

— Vous avez vu ?... allons, racontez !

Elle ponctuait chaque mot d'un secouement brusque.

Ahuri, le petit Fontailles essayait de rattraper sa phrase irréfléchie, balbutiait des explications qu'il coupait d'une négation irritante :

— Est-ce que je sais, moi ?

Autour de lui, suspendant le départ, on formait

cercle ; même quelques uns, dont Desrocs, s'étaient assis et montraient des mines opiniâtres d'inquisiteurs.

Régis vit des figures railleuses, des figures sévères, entendit des mots malsonnants :

— Petit drôle !

— Il se moque de nous ?...

Une grimace méprisante élargissait la face apoplectique de Desrocs.

Le collégien, aiguillonné par les railleries, les soupçons, s'enhardissait en une colère impulsive de timide : les yeux fixes, les traits durcis par une tension chercheuse, il détaillait l'invraisemblable histoire, relatait des minuties, comme pour affirmer aux autres, s'affirmer à lui-même la lucide netteté de son souvenir.

Il revoyait, décrivait avec des réticences jalouses, Mariaméï dansant pour lui seul. Il disait les poses lascives de la bayadère, la lenteur alanguissante de ses regards, la grâce impure de sa mimique.

Un enthousiasme transportait l'éphèbe enamouré, dont la parole suscitait, image fuyante, Mariaméï dénouant sa ceinture.

La Chesnaye chuchotta :

— Gentil, l'intermède !

Barnery, guilleret, approuva :

— Ça vous redonne vingt ans !

Mais, Fontailles en arrivait à l'exhumation du fakir, divulguait la cérémonie, montrait, avec un

dégoût apitoyé, l'horrifique momie, nue sur l'impériale splendeur du tapis pourpre.

Mlle Pécou interrompit:

— Et Irâïel?

Desrocs, indigné, improuvait la vieille fille :

— N'abusez pas de ce petit malheureux, c'est une honte, une infamie!...

Cornélie regimbait sous l'insulte :

— C'est à moi que vous parlez?

— Oui!

Scipion se planta devant sa sœur, rejeta en arrière ses longs cheveux blancs:

— Vous vous rétracterez, Monsieur!

Sourd aux protestations de Pécou, Desrocs, en termes scientifiquement énergiques, exposait :

— Délire sensoriel! vous comprenez?. . ce n'est qu'un enfant, trop vite développé... toutes ses heures libres il les passait à nigauder dans la serre... Le jeu était facile; on l'a attiré, retenu, abruti... et il a vu ce qu'on a voulu!...

Le député s'égosillait :

— Calomnie, Monsieur, abominable calomnie!

— Laisse-le donc, ordonna Cornélie.

Vergenne, nerveux, vexé de l'algarade, circulait parmi ses invités, revenait à Desrocs, machinalement, d'une main pacificatrice, lissait les revers de redingote du vieux docteur, en lui parlant instamment à l'oreille.

Desrocs, sans égards, criait :

– Me taire!... vous n'y pensez pas!... comment!

vous réclamiez la vérité, tout à l'heure..... Un cas pathologique se présente, je l'étudie, je fais mon rapport... est-ce que ce n'est pas dans le programme de la société?

— Il y a des ménagements...

— Des ménagements !... quand on voit des malades exploités par l'audace habile d'un repris de justice !...

Scipion s'évertuait :

— Je saurai vous prouver, monsieur...

Desrocs, lui tournant le dos, s'approcha de Régis, qu'un grand sec, à figure de rêveur mystique, essayait gravement d'hypnotiser par des passes prolongées sur le front.

Marius s'interposait.

— Dommage, soupirait l'hypnotiseur, c'était une curieuse contre-expérience à faire... pour moi, ce garçon est sous l'empire d'une suggestion...

— Parbleu ! clamait Desrocs.

— Vous y croyez donc, à présent ?

Desrocs, sans répondre à la Pécou, haussait les épaules et il approuvait Marius, qui raisonnait le gamin :

— Voyons, tu es malade ?... qu'est ce qu'on t'a fait boire ?... allons, viens !

Le collégien éclatait en sanglots :

— Alors, toi aussi !... tu crois que je mens ?...

Luttant contre son frère, qui cherchait à l'entraîner, il bégayait :

— Je ne mens pas, non !... j'ai vu !

— Vous avez dormi, hurlait Desrocs.

Cornélie appuyait Régis :

— Il n'a pas dormi !

— Il rêvait !

La Pécou scandait :

— Il ne rê-vait pas !... Si le comité de surveillance avait rempli sa mission, ce que ce jeune homme a vu, d'autres l'auraient vu. Par crainte du ridicule, ou peut-être par traîtrise, vous avez manqué à vos promesses... Irâïel a tenu les siennes. Nuit et jour, les portes sont restées ouvertes.

Barnery avouait ingénument :

— Elle n'a pas tout à fait tort.

Se reprenant :

— Pourtant, que diable ! l'emballement des premiers jours passé, ça devenait ridicule de monter la garde...

— Et puis, renforçait Rivesaltes, ça tournait à la complicité !

Régis dont la Pécou tamponnait maternellement les yeux, suffoquait :

— J'étais éveillé, bien éveillé !

Il y eut des discussions :

— C'est bien évident, qu'il rêvait !

— Pas si évident que cela !... je croirais à une illusion provoquée par l'Adepte.

— Du roman !

— Signé : Irâïel.

Colonneux s'émerveillait :

— Un vrai coup de théâtre !... pour l'avoir mis en scène il faut un truqueur épatant !

Rivesaltes regrettait :

— Ah !. . il y avait à faire avec lui !... L'enlèvement de cette carcasse, c'est le bouquet !... par devant témoin encore... et quel témoin !... un ensorcelé, un convaincu... qui en fera d'autres !

— Qui en fera d'autres ?...

— Oui, oui, la farce est jouée... il y aura des gens pour croire que c'est arrivé.

Desrocs prenait congé :

— Bonsoir !... je pars, et je pars content... le dénouement me va... En décampant, ce détrousseur de bourses a donné sa mesure... Un prophète qui file avec la caisse !...

Cornélie, le bras gauche au cou de Régis, tendit vers Desrocs son poing droit qui se crispait sur le mouchoir en tapon :

— Vous mentez, vous mentez lâchement !

Desrocs empoigna, souleva un siège, lourd. Il le rejeta brutalement :

— Je la tuerais, c'est sûr !... j'aime mieux m'en aller !

Il se précipita rageusement vers la porte qu'il referma avec un fracas démolisseur.

Desrocs sorti, la Pécou repoussait Régis et, posant ses mains à plat sur le dossier d'un fauteuil

— comme un défenseur à la barre — elle se taisait, ruminant une improvisation flagellante, savourant l'émoi que son apostrophe avait jeté dans l'assemblée correcte.

Sa grande taille, courbée par les fatigues des derniers mois, se redressa dans un mouvement triomphal et sa figure de béguine dévoyée, jaunie par la passion, se juvénilisa.

Elle ne souffrait, ni ne s'étonnait du départ d'Irâïel.

Le motif ?... un ordre des frères du Thibet !... Elle comprenait le silence de l'Adepte, oubliant de prévenir sa fervente ;... devait-il compte de ses actions à une collaboratrice infime ?... Et, d'ailleurs, ce n'était pas l'abandon ; elle restait en communication avec le Maître, dont se préparait l'apothéose !

Cornélie méditait. Une exaltation diamantait ses prunelles, rosait ses joues ; son sourire montrait des dents aigües, carnassières, des dents d'une blancheur cruelle, donnant aux lèvres un rictus inquiétant.

La Chesnaye fit :

— Aïe !... elle va avoir une incontinence de verbe !

En l'attente d'une tirade dantonesque, les assistants demeuraient, curieux et hostiles.

La Pécou parla :

— Irâïel a guéri ceux qui souffraient, consolé ceux qui pleuraient, nourri ceux qui avaient faim...

et, pour cela, vos rancunes s'essayent à le salir !

Colonneux se plaignait :

— C'est un sermon !

Le front levé, les yeux noyés d'extase, oublieuse de ceux qui l'entouraient. Cornélie magnifiait Irâïel, l'appelait, avec une ferveur caressante : omniscient, secourable, très bon :

— Riche entre les riches, puissant entre les puissants, fort entre les forts... il a aimé les pauvres, les faibles, les opprimés. Sa charité était douce aux misérables; il réconfortait les corps malades, béatifiait les cœurs aigris... Son dispensaire...

Quelqu'un cria :

— Le vôtre!

Mais la Pécou, avec une humilité renonciatrice, niait avoir rien fait :

— Nous n'étions que des instruments dociles; il ordonnait; nous obéissions.

Barnery répondait :

— Allons donc!... Le dispensaire, c'est votre œuvre !...

La Pécou ne s'interrompait pas :

— Chaque jour, il élargissait son action, conquérait le peuple âme par âme. Autour de lui, se levait une armée de reconnaissants, de croyants. L'heure était venue. L'Initié pouvait dicter au monde régénéré un nouveau credo... vous avez eu peur!

Un ah! d'indignation exaspérait l'oratrice; quittant sa place, furibonde. elle déclamait :

— Vous avez eu peur pour vos saints, pour vos apôtres, pour votre Christ — ces révolutionnaires, coureurs de grandes routes, qui allaient, prêchant le peuple, lui enseignant son droit — et qui, dénaturés, transformés à votre image, falsifiés, sont devenus les instruments de votre domination... Les Pharisiens ont renié Jésus de Nazareth ; vous deviez méconnaître Iraïel !

L'accent de la vieille fille s'attendrit ; une hérédite pieuse l'inspirant, elle citait des textes sacrés, revendiquait Jésus :

— Vivant parmi les humbles, fraternisant avec les gueux, il était des nôtres, ce prolétaire qui parlait au nom de l'humanité et de la justice, ce socialiste...

Un bruit de cannes tapant le sol couvrit la voix blasphématrice, troubla Scipion qui, le cœur gonflé, ponctuait d'un signe de tête ému, admiratif, les violences de sa sœur.

Rivesaltes ricanait :

— La voilà cléricale, à présent, c'est tordant, parole !

Laurance se laissait gagner à l'éloquence de l'avocate d'Irâïel :

— Elle plaide bien !

Le roulement de cannes s'assourdissait. Dominant le tapage protestateur, Cornélie accentuait, avec une virulence plébéienne, sa dernière phrase :

— Socialiste !... socialiste !...

Vergenne intervenait, invoquait sa responsabilité d'hôte et de président :

— Aux termes des statuts la société doit rester étrangère à toutes questions religieuses et politiques! Ce que vous dites là n'a rien de commun avec l'étude des phénomènes...

La Pécou le prenait au mot :

— Des phénomènes !... des phénomènes !... vous demandiez des phénomènes à Irâïel, comme à Jésus on demandait des miracles... Et le Christ multipliait les pains, chargeait les filets d'une pêche miraculeuse, marchait sur les eaux, ressuscitait les morts! Irâïel a renouvelé ces miracles, — mais, parmi ceux qui les ont vus, pas un savant, pas un chercheur... des badauds ! — Vos intelligences puériles, embryonnaires, n'ont perçu qu'un thaumaturge dans l'Initié des hiérarchies supérieures. Oh!... la matérialité vous subjugue... Ce qui est tangible... cela seul vous semble digne d'étude. Qu'un homme plane à l'image des oiseaux, que sans feu l'eau bouillonne, vous voilà empoignés ! Vous admirez les phénomènes, vous méprisez Celui qui les produit, vous êtes les contempteurs de l'Adepte ! Pour lui cependant rien d'ignoré ! Il suit, reconnait à travers les siècles, l'âme transmissible des êtres ; il scrute la profondeur des océans, compte les oscillations de la terre, parcourt l'orbe des soleils, et son corps glorifié n'est plus un obstacle aux aspirations de l'esprit!... Mais vous dédaignez la spiritualité ! Vous trai-

tez de fadaise la doctrine, vous vous refusez à l'initiation !...

Comme pour porter au loin sa parole, Cornélie se soulevait sur la pointe des pieds ; une vibration d'enthousiasme faisait trembler ses lèvres, et, dans sa figure pâlie, ses yeux brillaient d'un éclat sybillin.

Barnery intervenait :

— Nous ne demandions qu'à être initiés, sacre-bleu !

Il trahissait les déceptions, le dépit du plus grand nombre ; savants, fatigués d'attendre le mot révélateur, badauds vite blasés exigeant de plus fort en plus fort, chacun en voulait à l'être hermétique dont la prudence adeptale arrêtait les profanes au seuil du mystère.

Les curiosités et les sympathies désertaient, laissant à sa propagande populaire l'ami des Pécou.

Barnery, rageur, insistait :

— Pourquoi ne nous a-t-on pas initiés ?

La Pécou dédaignait :

— N'est point initié qui le demande ; on ne fait pas un Adepte, il se fait lui-même.

Et elle disait par quelles épreuves, par quels renoncements volontaires, par quelles patientes élaborations on se hausse jusqu'à l'Adeptat, on parvient à la connaissance de la vérité.

Dans une explosion de ricanements incrédules, des phrases courroucées se croisèrent :

— Quelles vérités?

— Qu'avait-il à nous apprendre ?

— Quand on sait quelque chose, on le fait connaître.

— On ne se dérobe pas.

— On ne se refuse pas à toute discussion, à toute explication.

Cornélie tenait tête :

— Discuter ! Irâïel n'était point venu pour cela, il l'a déclaré lui-même... Avec qui discuter ?... quel de vous à sa hauteur ?...

Expliquer, à quoi bon ?... étiez-vous préparés à comprendre ?...

Vous seriez-vous prêtés aux explications, aux discussions, vous qui avez toujours mis un sceau sur les lèvres audacieuses; vous qui avez nié le magnétisme, qui, il y a quelques jours à peine, avez réclamé l'interdiction des séances publiques d'hypnotisme ; vous les incrédules des premiers jours, les blasés et les hostiles du lendemain, vous dont aveugles sont les yeux, sourdes les oreilles, muettes les bouches, lorsqu'il faut voir le miracle, entendre le dogme, témoigner de la vérité.

Avec vous Irâïel pouvait-il discuter ? Pouvait-il expliquer, à vous...

Et, parce qu'il ne discutait pas, n'expliquait pas, fallait-il, nécessairement, le traiter d'utopiste?

Ah ! vous êtes bien l'imbécile et lâche descendance de ceux qui, par terreur de ce qu'ils appe-

laient des nouveautés dangereuses, crucifièrent le Christ, incarcèrèrent Galilée, persécutèrent les alchimistes !

Rivesaltes, avec une gravité impeccable, applaudit ironiquement, et il lança, d'une voix blanche, des mots qu'on entendit dans toute la pièce :

— Oh ! parfait !... superbe, parole ! c'est trouvé les alchimistes, les chercheurs de pierre philosophale !

Des rires pétillèrent :

— Chercheurs de pierre philosophale :... comme c'était ça !

Et l'auditoire acerbe devint gouailleur.

Croisant les bras, dans un geste viril, Cornélie, les narines enflées de colère, batailla :

—Eh bien ! oui !... les chercheurs de pierre philosophale !... ceux que votre étroite science officielle affuble comme d'une épithète outrageante du nom d'alchimistes ! Alchimistes, soit, le divin Hermés Trismégiste, et Zoroastre, et Moïse à la face flamboyante, et Salomon, roi des mages ! Alchimistes, les hiérophantes et les prêtres de Thèbes; ceux de Delphes, de Memphis, de Preneste, d'Eleusis !

Alchimistes ! les prophètes d'Israël et les premiers apôtres. Alchimistes, Apollonius de Tyane, Apulée... Alchimistes les Druides, les Templiers, les Rose-Croix !

L'emballée puisait dans son encyclopédique mémoire des noms, des faits, qu'elle jetait pêle-

mêle aux assistants étourdis par sa volubilité, impuissants à l'interrompre :

— Zédéchias suscite des prodiges qui terrifient les contemporains de Pépin le Bref ; saint Louis protége le rabbin Jechielé, lequel foudroie électriquement ses envieux et ses ennemis.

Albert le Grand, au XII^e^ siècle, développe sur les fonctions du cerveau des hypothèses dont quelques-uns de nos hypnotiseurs se préoccupent. Roger Bacon, au XIII^e^, devine le télescope et le rapprochement prodigieux des mondes. Armand de Villeneuve, Raymond Lulle, Nicolas Flamel, l'abbé Tritheim, l'*Archisorcier* Corneille Agrippa, Paracelse, réhabilité par Michelet, Kunrath, Van Helmont, Rosenroth et tant d'autres, oubliés, inconnus et dont le moindre vous vaut tous, ont obtenu des merveilles que votre science novice est impuissante à réaliser !

Niez la transmutation, elle n'en a pas moins été effectuée ; raillez les alchimistes, ils n'en restent pas moins les Précurseurs !

De leur science, que savez-vous ! Vos chimistes cherchent toujours le procédé qui éternise la couleur des hiéroglyphes. Vos ingénieurs ont encore à découvrir les stupéfiants moyens mécaniques par lesquels furent édifiés des monuments surhumains.

Et combien d'autres problèmes indéchiffrables pour vous, rudimentaires pour les chercheurs de pierre philosophale !

Successeurs directs de ces dédaignés, vos grands hommes d'aujourd'hui ne trouvent pas, ils retrouvent.

Lavoisier, Dumas, Bertl elot, continuent la tradition des occultistes du Moyen-Age.

Loyalement, Dumas manifeste sa déférence pour ces ancêtres méconnus : non hostile à la théorie de la transmutation des corps simples, il conseille d'expérimenter sans cesse pour arriver à découvrir, peut-être, cette pierre philosophale que possédait Nicolas Flamel.

Et Berthelot! revenant à l'hypothèse hermétique de l'unité de la matière, n'a-t-il point rendu hommage à la profondeur de vue des anciens transmuteurs de métaux ?

Voici que la lente évolution s'est accomplie; voici que se divulguent les secrets perdus; que se poursuit malgré vous la réhabilitation des sciences mal famées; que devient compréhensible le sens ésotérique des mots; que se balbutie la langue sphyngienne de ces muets volontaires qui ensevelirent sous des symboles la réalité des choses !

Enfin ! la science moderne reconnaît l'antiquité de la science expérimentale. *Tout recommence...* tout progresse ! Les utopies d'il y a un quart de siècle, vestiges d'une vérité primordiale, seront des dogmes demain et, déjà, se confondent le miraculeux du passé, le positif du présent.

La métallothérapie, les frictions médicinales re-

mettent en honneur les amulettes, les massages hiératiques ; les hystériques succèdent aux saintes et aux possédées ; les suggestions remplacent les *sorts*. L'hypnotisme, le magnétisme conduisent à la conception scientifique des oracles, des visions, des pressentiments, des transmissions de pensées ou de maladies.

Le progrès se devine, indéfini...

Vous ne disposez pas de la force astrale, mais déjà la force ethérique l'emporte sur l'électricité, la vapeur. La formidable découverte de Keeley...

— Keeley, qui ça ?...

— Ainsi, vous ignorez jusqu'au nom de l'homme qui, utilisant le son, emmagasine l'ether...

Barnery s'effarait :

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

Rivesaltes certifia :

— Des bêtises ?

Cornélie énumérait :

— Vous n'en êtes pas à fabriquer l'or, mais vous trouvez des rubis au fond de vos creusets.

Vous ignorez le mode de communication psychique dont usent les Mahatmas, mais Edison vous construit un télégraphe, bientôt un téléphone, sans fils, avec l'eau, la terre, comme conducteurs... Mieux, le radiophone, le photophone transmettent la voix sur un rayon de lumière... ce même rayon, qui fait mouvoir le radiomètre de Crooks.

On pose le problème d'une vision électrique à distance, on analyse chimiquement les corps célestes.....

Quelqu'un persifla :

—On fait tout ça, oui, et on l'explique *scien-ti-fi-que-ment!* Si le Mahatma...

La Pécou repartit.

—Il vous faut des explications! Tenez! le tour du crayon qui flotte ou s'enfonce à la volonté du fakir... ce n'est autre chose que la résolution d'un problème de physique moléculaire, l'utilisation des tensions qui se produisent à la surface des liquides.

Vous apprendrai-je que les résultantes de ces tensions superficielles forment à la surface d'un liquide comme une couche pelliculaire d'une extrême ténuité qui supporte un objet d'un poids relatif ou empêche un flotteur d'émerger?

Ajouterai-je qu'on peut calculer la résistance des différents liquides et connaître la théorie mécanique du mélange de deux ou plusieurs liquides?...

Avec un geste de lassitude, elle écourtait sa démonstration, se relançait dans la polémique :

— Aussi facilement, se comprendront un jour tous les actes d'Irâiël. Mais, il ne pouvait, sortant de l'étroite voie où le confinait sa mission, violenter, par des révélations prématurées, vos intelligences débiles. Le Mahatma ne devait être,

n'a été, qu'un incitateur aux recherches, aux controverses.

L'oratrice se fatiguait ; l'essouflement des polémiques passionnées ponctuait ses phrases de silences brefs ; la fièvre séchait ses lèvres, plombait ses paupières :

— Elle en crèvera, chuchotta Rivesaltes.

— Oh! clamait Cornélie, si, le secondant, si conscients de votre devoir, vous aviez été les intermédiaires entre l'Initié et la foule ignorante... quel pas en avant le monde pouvait faire!

Mais, déserteurs du bon combat, traîtres au progrès, c'est parmi vous, disciples désignés, que se sont recrutés les accusateurs!

Elle se reprit :

— Tous n'ont pas abandonné le Bienfaiteur, le Maître. Hommage public lui a été rendu dans cette audience correctionnelle que vous souhaitiez, que vous espériez humiliante.

Ils ont parlé, malgré la justice, ceux qu'Irâïel a secourus, guéris...

Pécou pleurait en écoutant sa sœur, qui confessait :

— Condamnée au silence par Irâïel, je me suis révoltée d'abord ; je voulais dire ce que je savais de lui, révéler la sublimité de son apostolat...

Déférente aux ordres de l'Adepte j'ai dû me taire... affectant le calme... répondant par des banalités à l'interrogatoire insidieux d'un magistrat obscurantiste... j'ai dû subir ce supplice...

Cornélie regardait Laurance :

— Entendre le défenseur d'Irâïel rapetisser sa cause aux misérables arguties de droit !...

Vergenne, une seconde fois, s'interposa :

— Finissons-en !

Mlle Pécou le prit à partie :

— Vous aussi, vous avez déserté !... et, de tous, vous êtes le plus coupable, puisque vous avez mieux compris l'Adepte !... Aujourd'hui encore, qu'avez vous fait? Sous l'impulsion impérieuse de la vérité vous réunissez ceux qui se croient vos pairs, vous leur exposez votre plan d'études... *mais vous ne prononcez même pas le nom de celui qui vous préoccupe uniquement.*

Il y eut des chut !

-- Qu'importe ! continuait Mlle Pécou, dans une fureur vaticinatoire, vos lâchetés prudentes ne peuvent amoindrir l'Initiateur.

Elle germera la semence qu'il a jetée !... le voile qu'il a soulevé ne retombera pas ! le siècle se prépare où l'homme asservira toutes les forces de la nature... Et il sera Dieu ! et il aura la bonté suprême des tout puissants... et la fraternité universelle...

Une suffocation nerveuse aphonait Cornélie.

— Ouf !... faisait Rivesaltes.

Colonneux ajoutait :

— *E finita la comedia...*

On partait hâtivement pour éviter une reprise du discours.

Devant la Pécou, passaient, avec des mines ricanantes, La Chesnaye, Laurance, Barnery, Rivesaltes...

— Hein!... nous l'avons eu notre paquet! goguenardait le chroniqueur à l'avocat.

Comme soufflетée, la Pécou s'avançait vers eux et, regardant Laurance, Ver-luisant, Vergenne, tous les autres, elle étendait les bras, ouvrait les mains; son geste lançait l'anathème et sa bouche vocifératrice râlait :

Honte aux tièdes!

Honte aux insulteurs!

Honte aux exploiteurs.

A ce mot Rivesaltes, très calme, ripostait.

— Vieille folle!

XIX

Les gens des Frênes, ceux des villages proches, utilisant les loisirs de l'après-moisson, gagnaient la villa Astrée. Ils venaient, par bandes grossies, à chaque croisement de route, des connaissances qu'on racolait : après des bonjours, des étonnements de se voir, on repartait, bras dessus, bras dessous, à grands pas lourds qui bruyaient sur le sol durci.

La sournoise malice paysanne empêchait d'abord tout bavardage, mais, un prurit tourmentant les langues muettes, on se risquait, on hasardait finaudement des banalités prudentes :

— La v'là morte tout de même !

— C'est-y Dieu possible ! Elle paraissait vivace !

— On a beau être riche, faut y passer !

Cela dit en goguenardant avec une idée de revanche contre les fortunés, avec la joie béate de vivre.

— Oui, oui, faut y passer, mais le plus tard est le mieux, hein !

— Pardi !

— Surtout quand c'est le diable qui vient vous prendre.

Il y eut de gros rires, — mais des signes de croix, des rembrunissements de faces :

— Du diable il ne fallait point trop parler. N'était ce pas lui qui — déguisé en Homme blanc — avait jeté un sort sur le pays ?

Tout tournait mal. Un ouragan de grêle avait fauché les blés, happé les branches d'arbres, dévasté, dévoré les futures récoltes, qui s'annonçaient si belles.

Dans leur ferveur à crier au prodige, les paysans, oubliant le fameux orage qui, vingt ans plus tôt, avait ruiné la vallée, affirmaient que, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareille tempête.

Des pluies survenaient, continues; elles pourrissaient les javelles, les meules non encore rentrées, les pommes échappées au désastre.

Un soleil dévorateur, une sécheresse inféconde en dernier lieu motivaient des plaintes.

Des richesses perdues, des déceptions subies,

on gardait rancune à l'Homme blanc. On lui en voulait des hommages offerts.

Il n'était plus le protecteur des Frênes, mais le *Malin* qui donne des pièces d'or vite changées en feuilles sèches, qui ne se montre secourable que pour mieux trahir.

Santallier, pour accélérer la défection, usait du *Vert Galant* devenu sien, faisait colporter les articles dans lesquels Rivesaltes, bien stylé, racontait, avec les réserves voulues, les incidents des Frênes, les apparitions du Mahatma-Homme blanc... interrompues par la poursuite en correctionnelle.

On s'arrachait le *Vert Galant*, distribué par ballots, on lisait, d'autant plus passionnément que gratuitement, le compte rendu complet des débats.

Et, dans leur respect de la lettre imprimée, les lecteurs se montaient contre Irâïel, méprisaient l'individu qui *passait en justice*.

Disparu, après sa condamnation il ne fut plus, pour ces êtres attachés au sol, qu'un rôdeur sans identité, un vagabond sans feu ni lieu.

Nathalie, atteinte par ce revirement, devenait furieuse, s'encolérait à soutenir celui dont elle avait fait sa chose. Mais on se lassait de l'héberger, on la poussait par manière de jeu à des empor-

tements que terminaient des crises. Aux jours de bombance, d'excitation, succédait une période de prostration, de malaises singuliers : on la disait possédée.

Les enthousiastes, pour se maintenir dans leur croyance, argumentaient de Simone condamnée par les médecins, vitalisée par le Mahatma.

Simone existante, un pouvoir surhumain se manifestait, retenant les indécis.

Simone morte, l'Homme blanc déchut encore.

Mais, le cercueil n'était pas en terre !... Des idées enfantines, la crainte d'une « épreuve » inquiétaient la prudence bas-normande. Si la morte allait ressusciter ?

Finassant même avec le diable, les madrés évitaient de se compromettre, attendaient la fin, pour se prononcer définitivement.

Devant la maison des Astrée les curieux piétinaient la pelouse, béaient, admirant les blancheurs, les luminosités de la chapelle ardente. Les tentures, les draperies étoilées d'argent, les hauts lampadaires où brûlaient des flammes ver-

tes et roses, les fleurs liléennes, neigeant sur le catafalque virginal, — cette pompe jamais vue émerveillait, frappait de respect les âmes paysannes.

On dénombrait les indigents qui devaient, cierge en main, escorter le cercueil, et recevoir, pour salaire, le pain et la pièce d'argent traditionnels : ils étaient bien cent pauvres, et leur nombre en imposait aux assistants, dont chacun s'isolant en un mutisme révérentiel, supputait à part soi le prix de ce luxe funèbre.

Des roulements de voitures, par instants animaient le silence : des dames, des messieurs en noir, poussiéreux du voyage, descendaient, se défripaient et pénétraient dans le salon avec des mines condoléancieuses.

Le nom des arrivants était chuchotté, on commentait leur fortune, une animation poussait aux paroles, aux gestes ; on s'impatientait comme à un spectacle différé.

Les femmes, sombrant leur voix, collant leur bouche à l'oreille des voisines, échangeaient certaines suppositions bizarres.

— Voilà qui serait drôle tout de même si le corps avait disparu.

Et des doutes se propageaient, des convictions naissaient.

La cousine de Nathalie sortait de l'office, se mêlait à la foule, étalait glorioleusement son deuil

luisant neuf ; on interrogeait la garde-malade ordinaire de Simone.

— Qu'est-ce qu'on tarde ?

— On va partir ! affirmait la commère, et criarde, avec une sentimentalité pleurnicheuse, elle disait pourquoi ces longueurs : Gilberte, accolant jalousement Simone, différant toujours la mise en bière, — enfin accordée aux instances de Jacques.

Le prêtre, dépassait les groupes agenouillés, et, prenant possession du corps, entonnait d'une voix pleine, haute, le *De Profundis*.

Le curé des Frênes triomphait. Par son ministère, l'Eglise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, arrachait au Démon l'âme de Simone, reconquérait les fidèles, délivrés des embûches de l'Ante-Christ.

Victorieusement le lieutenant de Jésus emmenait en terre sainte la morte, choisie comme objet de scandale par le Tentateur.

Et la Croix triomphante dominait le cortège qui, maintenant, s'en allait vers l'Eglise.

Sous le grand soleil blanchissant la route, Gilberte, les yeux clos de larmes, marchait derrière le cercueil, — inconsciente.

Une confuse sensation de douleur engourdissait son cerveau : aucune idée, aucune perception des choses extérieures.

Mais la douleur se précisait, se localisait : un lancinement battait les tempes de Gilberte et elle se rendait compte que la cloche, tintant le glas, bruissait, intolérable, à ses oreilles.

Le battant, allègrement mis en branle, martelait, suivant un rhytme précipité, les notes de sa sonnerie. Et Gilberte, obsédée, scandait mentalement l'appel impérieux que dit la cloche :

Corps mort viens t'en
La terre t'attend.

Corps mort ! Elle l'a enseveli, ce corps émacié, aux chairs ascétiques, aux membres frêles ! Elle a subi son contact glacé, répulsif. Elle a soulevé la tête angélique, toute petite dans l'éparpillement fou des cheveux blonds. Elle a baisé les lèvres atones, fermé les yeux tristes. Elle a vêtu d'une robe blanche ce pauvre corps d'enfant, presque immatériel.....

Corps mort viens t'en
La terre t'attend.

Ce corps, les souffrances l'avaient longuement façonné, affiné pour la mort. Misérable corps, tordu, supplicié. Corps languissant, corps plaintif, corps douloureux, corps de martyre !

Un remords exacerbant ses regrets, — Gilberte s'accusait d'avoir été impitoyable, lorsque, te-

nant la malade pour responsable de son mal, elle la jugeait avilie, la méprisait, et appelait la fin des crises dégradantes... fut-ce par la mort.

A ce manque de pitié Gilberte ne voulait pas d'excuses :

— Ma petite Simone ! je ne t'ai pas assez aimée pour ce que tu as souffert. Pardonne moi ! Pardonne moi !

Corps mort viens t'en
La terre t'attend.

La terre ! n'était-ce pas, pour Simone, le repos ? Humiliée dans sa chair par l'odieuse maladie, non équilibrée pour vivre, prédestinée au proche anéantissement, elle parvenait à sa fin dernière. Dans la terre dissolvante, où se désagrégeraient les éléments maléficieux de son organisme, elle dormirait durablement, en paix ; — c'est un hymne de délivrance que chantait la cloche.

Corps mort viens t'en
La terre t'attend.

Aux sons, plus proches, du glas joyeux, le cercueil blanc se hâtait vers la terre qui l'attendait.

Gilberte, engourdie dans une hébétude cérébrale, interrompait son monologue. La perception des choses extérieures lui venait, à son insu.

Elle remarquait le balancement lourd de la

bière, les dos courbés par l'effort des porteurs fatigués. Elle entendait dans un enclos voisin des vaches meugler.

Sur un mur, des touffes de pariétaires accrochaient son attention. Elle leva la tête ; des nébulosités grises flottaient, adoucissaient le bleu profond du ciel; des oiseaux. d'un vol oblique, coupaient la route où tourbillonnait une spirale bourdonnante d'insectes.

Jacques, apitoyé, marchait derrière sa fiancée ; il se rapprocha d'elle.

En ces derniers jours, où, toute à Simone près d'expirer, Gilberte semblait ignorante de lui, Santallier avait été jaloux de la moribonde. Il l'était encore de la morte qui accaparait l'âme de sa Gilberte. Faudrait-il disputer cette âme à l'obsession de l'ensevelie dont la pernicieuse influence avait un moment entraîné Gilberte vers le culte déshonorant du thaumaturge qui, jusqu'à la dernière heure, hantait le lit d'agonie.

Démasqué, condamné, le charlatan avait disparu, avouant, par la fuite, sa défaite.

Mais absent, vaincu, n'allait-il pas, malgré tout, conserver quelque empire sur la malheureuse affolée par ces dénouements brutaux : le décès de Simone, la paralysie de Mme Astrée, coïncidant.

N'était-ce point le signe d'une reprise de possession ce silence, cette concentration de Gilberte en

sa douleur, cette indifférence témoignée à l'ami unique, au mari de demain ?

Le regard de Santallier scrutait Gilberte. Elle reprit conscience d'elle-même, se perçut vivante, aimée !

— Te donnes-tu à moi, irrévocablement, dans le présent, dans l'avenir ?

Ainsi les yeux de Santallier interrogeaient : cédant à l'exigence passionnée de cette demande naïvement égoiste, Gilberte disait : « oui », de ses paupières baissées, mais, reprise par la navrance immanente, elle se détournait de Jacques, revenait au cercueil.

Corps mort viens t'en
La terre t'attend !

La cloche tintait son dernier appel.

L'office des morts déroula ses pompes ; le rite s'accomplit : balancements d'encensoirs, génuflexions, élévation bénissante de l'hostie, bourdonnements de prières, clameurs des chants.

La fosse se comblait sur Simone. Gilberte, défaillante, s'agenouilla.

Pieusement désireuse de conserver, indéfinie, l'image de sa sœur, elle l'évoquait, en son souvenir. Mais déjà, elle ne reconnaissait plus Simone : elle voyait des cheveux d'or nimbant la pâleur

d'une face angélisée par la tombe : au milieu des phosphorescences bleutant la nuit du sépulcre le corps, sublimisé, s'affinant jusqu'à l'effacement, avait disparu.

Ce fantôme idéal, ce n'était plus Simone. D'elle rien ne restait et Gilberte s'effarait de son impuissance à reconstituer le visage familier.

Etait-ce l'oubli ! qu'elle ne retrouvait plus Simone, que tout d'elle lui semblait si lointain, comme effacé de la vue et de la mémoire par des distances incommensurables, par des siècles écoulés ?

Aussi lointain, Irâiël. Dépouillé de sa forme, dissous, le Mahatma devenait apparence, illusion. Ses vêtements blancs, sa mître hieratique se fondaient en nuages, sa face lumineuse s'embrumait.

Il n'était plus!

Le prêtre prononça :

Requiescat in pace

La foule répondit :

Amen !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Et Gilberte, ayant dit l'adieu des séparations définitives, se releva, prit le bras de Jacques...

FIN

ERRATUM

Page 51 lisez :

Ligne 13 : Le président Vaultier, Barnery, Régis Fontailles, etc.

Ligne 25 : Laurance, Desrocs, Vergenne, Barnery, Marius et Rivesaltes, etc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

Imprimerie de la Vie Moderne

HOTEL DE LA VIE MODERNE

14, rue Duperré

A. Lèbre.